

sont que de très brillantes *Suasoriae* poétiques (1) : dans toutes ses œuvres, l'élève des rhéteurs se reconnaît à la régularité et à la richesse souvent excessive des développements. Mais c'est avant tout l'esprit qui le caractérise : il ne sait pas ne pas en avoir ; surtout il n'a jamais eu, comme le lui reproche Sénèque, le courage de sacrifier un trait douteux, il professait la théorie que rien ne relève la beauté d'un visage comme une verrue ; il s'appliquait à semer les verrues dans ses œuvres et c'est à elles, si l'on en croit une amusante anecdote racontée par Sénèque le Rhéteur, qu'il tenait le plus ; il dépasse parfois les bornes et tombe dans de véritables pantalonnades : ainsi, décrivant l'effet produit par les accords de la lyre d'Orphée sur les habitants des Enfers, il nous montre Sisyphe, non seulement cessant de rouler son rocher, mais l'utilisant pour s'asseoir dessus ; il est trop visible que l'auteur se moque ici de son sujet : l'excès de l'esprit y touche à la dépravation du goût. Par ces deux traits et par beaucoup d'autres, ce contemporain d'Auguste semble être celui de Sénèque et de Lucain ; il est moins encore le dernier poète de l'âge classique que le premier de l'époque impériale.

**Poètes secondaires de la fin du siècle d'Auguste.** — Autour d'Ovide, se groupaient un certain nombre de poètes, *Macer*, *Ponticus*, etc., qui ne semblent pas avoir eu grande originalité. Il faut encore citer, à cette même époque, *Cornélius Sévérus*, auteur d'une épopée sur la guerre de Sicile (contre S. Pompée), dont il nous reste quelques beaux vers sur la mort de Cicéron ; *Albinovanus Pedo*, poète épique et épigrammatique ; *Rabirius*, dont un fragment (sur la bataille d'Actium) a peut-être été retrouvé sur un papyrus d'Herculanum. Un poète plus digne d'attention est l'auteur des cinq livres d'*Astronomica* — (on l'appelle d'ordinaire *Manilius*, mais en réalité le nom est

(1) Voir plus loin, page 237.

incertain (1) — qui a célébré les rêveries de l'astrologie avec une passion et un éclat quelquefois dignes de Lucrèce.

### RÉSUMÉ.

66. L'élégie latine, qui date non de l'époque d'Auguste, mais de celle de Cicéron, est, dans son ensemble, **plus personnelle et moins savante** que l'élégie alexandrine qui lui a servi de modèle.

67. Tibulle (54-19) est le poète de la nature; il chante une passion **plus sincère que vraiment profonde** dans des vers faciles et harmonieux, mais d'une inspiration peu variée.

68. Propertius (50-15 env.) a plus de **sérieux** dans la passion et plus d'**art** dans l'expression; son style est moins coulant, mais plus brillant et plus ferme; dans le IV<sup>e</sup> livre de ses **Élégies**, il se fait l'émule de Virgile et chante certaines légendes de la **Rome primitive**.

69. Les œuvres d'Ovide (43-17 ap. J.-C.) peuvent être divisées en trois groupes; ses œuvres érotiques comprennent les **Amours**, roman ingénieux, mais froid, d'une passion imaginaire; les **Héroïdes**, amplification de rhétorique brillante, mais peu respectueuse de la couleur locale; enfin les piquants et licencieux poèmes de l'**Art d'aimer** et des **Remèdes** contre l'amour.

70. Ovide, comme Virgile, Horace et Propertius, voulut chanter aussi les **antiquités** religieuses et nationales de **Rome**; ses **Fastes** sont riches

(1) M. Ellis (*Noctes Manilianae*) 1<sup>o</sup> cr. it. authentique.

en détails précieux pour l'érudition, mais n'ont pas une très grande valeur littéraire; les **Métamorphoses**, où l'art est peut-être trop visible, sont, sinon une véritable épopée, du moins une œuvre originale et curieuse où la mythologie, rapetissée et modernisée, est traitée avec beaucoup de verve et d'esprit.

71. Enfin l'exil d'Ovide, dont la cause est imparfaitement connue, nous a valu les **Tristes** et les **Pontiques**; ce sont des plaintes et des prières où le talent ne manque pas, mais d'où la dignité est souvent absente, et qui sont plus attristantes encore que touchantes.

72. Ovide, dont le talent est fait de rhétorique et d'esprit, est moins le dernier poète de l'âge qui finit que le premier de celui qui commence.

#### LECTURES RECOMMANDÉES.

COUAT : *La Poésie alexandrine*, 1882. — LARROUMET : *De quarto Tibulli libro*, 1882. — DONCLEUX : *De Tibulli Amoribus*, 1887. — F. PLESSIS : *Properce et ses Élégies*, 1884. — G. BOISSIER : *Tibulle et Properce*, dans la *Revue politique et littéraire*, 1886; *Properce*, dans le *Journal des savants*, 1886, p. 189-200; *l'Exil d'Ovide*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1867 (et *Opposition sous les Césars*, p. 107 et sqq.). — E. NAGEOTTE : *Ovide, sa vie et ses œuvres*, 1872. — G. BRÉTON : *Sur les Métamorphoses* (thèse latine), 1882. — R. BONAPOUS : *De Propertii amoribus et poesi*, 1894. — LANSON : *De Manilio poeta ejusque ingenio*, 1887. — R. PICHON : *De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores*, 1902.

#### TEXTES A CONSULTER.

TIBULLE et PROPERCE : éd. Haupt et Vahlen, 1879; Hiller, 1885. — *Die Elegien des S. Propertius*, erklärt von M. Rothstein, 1900. — *Morceaux choisis*, éd. Waltz. — OVIDE : éd. Merkel, 1867-72, Riese, 1871-74, Zingerle (les *Métamorphoses*), 1884, Palmer (les *Héroïdes*), 1898. — Pour le livre des *Métamorphoses*, éd. Dowdall, 1892. — *Morceaux choisis*, éd. P. Lejay, 1893. — C. Jacoby : *Anthologie aus den Elegikern*. 1894. — Martinon : *Les Élégiaques latins*, 1894.



## TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'ÉPOQUE D'AUGUSTE

Au point de vue politique, l'époque de César est séparée de celle d'Auguste par une période de confusion qui dure jusqu'au moment où, après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre, Octave devient le seul maître de l'empire (bataille d'Actium, 31 av. J.-C. ; mort d'Antoine et de Cléopâtre, 30 av. J.-C. ; retour d'Octave à Rome, 29). Au point de vue littéraire, on a vu qu'il n'y a pas, à vrai dire, discontinuité entre les deux époques. Les débuts d'Horace et de Virgile se placent déjà dans la période de transition que nous venons de définir.

Beaucoup de dates, souvent très importantes, de l'histoire littéraire antique ne peuvent être établies que par approximation et à l'aide de conjectures. On ne l'oubliera pas en consultant le tableau suivant, où les principales dates de cette sorte sont du reste spécialement désignées.

- 15 octobre 70 av. J.-C. — Naissance de Virgile.
- 8 décembre 65. — Naissance d'Horace.
- 59. — Naissance de Tite-Live.
- 54 (env.). — Naissance de Tibulle.
- 50 ou 49. — Naissance de Propertius.
- 44. — Séjour d'Horace à Athènes.
- 20 mars 43. — Naissance d'Ovide.
- 42. — Bataille de Philippi, à laquelle prend part Horace.
- 39. — Les *Bucoliques* (commencées vers 41).
- 38. — Horace est présenté à Mécène par Virgile et Varius.
- 37. — Voyage à Brindes : Virgile et Horace y accompagnent Mécène.
- 35. — I<sup>er</sup> livre des *Satires* d'Horace.
- 31. — Bataille d'Actium.



30. — Les *Géorgiques* (commencées en 37). — Le livre II des *Satires* d'Horace, les *Épodes* (commencées dès 41, épode XVI).
- 30-20 (env.). — *Élégies* de Tibulle.
- 30-15 (env.). — *Élégies* de Propertius.
28. — Tibulle accompagne Messalla en Aquitaine.
27. — Octave prend le nom d'Auguste.
24. — Les trois premiers livres des *Odes* d'Horace.
20. — Le I<sup>er</sup> livre des *Épîtres*.
19. — Mort de Virgile et de Tibulle.
17. — Célébration des jeux séculaires. *Carmen sæculare* d'Horace. — Publication probable de l'*Énéide*.
15. — Campagnes de Tibère et Drusus en Vindélicie. Horace commence le IV<sup>e</sup> livre des *Odes*.
- 15 (env.). — Mort de Propertius.
- 14 (env.). — Première édition des *Amours* d'Ovide.
13. — Publication du IV<sup>e</sup> livre des *Odes* d'Horace.
8. — Mort d'Horace. Entre 13 (env.) et 8, le dernier livre des *Épîtres*.
4. — Naissance de Sénèque le Philosophe.
- 3 (env.). — Ovide commence les *Fastes* (remaniés pendant son exil).
- Avant l'an 2. — Deuxième édition des *Amours* d'Ovide.
- 2-1 (env.). — *L'Art d'aimer*.
- 8 ap. J.-C. — Exil d'Ovide. — Les *Métamorphoses* n'étaient pas publiées, mais elles étaient déjà composées à cette date.
- 8-12. — Les *Tristes*.
14. — Mort d'Auguste.
- 12-17 ou 18. — Les *Pontiques*.
17. — Mort de Tite-Live.
- 17 ou 18. — Mort d'Ovide.
-



## CINQUIÈME PÉRIODE

### LE PREMIER SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA LITTÉRATURE SOUS LA DYNASTIE JULIENNE. LA PROSE.

Le régime politique sous la dynastie julienne. — Les influences littéraires : changement du goût, — Les lectures publiques. — Les écoles de rhéteurs.

**Sénèque le Père.** — Sa biographie. — La rhétorique à Rome d'après Sénèque.

**Sénèque le Philosophe.** — Ses prédécesseurs. — Sa biographie. — Ses écrits. — Sa morale. — Son style.

**Les autres prosateurs.** — L'histoire sous Tibère, Claude et Néron. — L'agriculture : Columelle. — Le roman : Pétrone.

L'époque véritablement classique de la littérature latine finit avec Auguste. Mais la période du 1<sup>er</sup> siècle est encore très brillante. Si le goût devient moins pur, la plupart des écrivains de ce temps ont des qualités extrêmement originales, et deux ou trois d'entre eux sont parmi les plus grands que Rome ait produits.

La littérature suit alors visiblement les vicissitudes du régime politique. Sous la *dynastie julienne* (14-68), l'empire traverse une crise violente qui a mis sa marque sur toutes les œuvres des écrivains contemporains. Sous les *Flaviens* (69-96), il y a d'abord un essai de gouvernement réparateur, bientôt interrompu par le despotisme de Domitien ; la littérature est en somme



une littérature de transition, dominée encore en partie par l'influence de la période précédente, mais qui, d'autre part, annonce et prépare la période qui va suivre. Sous le gouvernement des *Antonins*, le meilleur que l'empire romain ait connu, les esprits reprennent pleine possession d'eux-mêmes : une dernière et brillante floraison s'épanouit. Malheureusement, même avant la fin de cette période, dès le commencement du II<sup>e</sup> siècle (Hadrien succède à Trajan en 117), un épuisement profond se fait sentir. Alors, — alors seulement, — commence véritablement la décadence.

**Le régime politique sous la dynastie julienne.**  
— Les dernières années d'Auguste avaient été déjà assez sombres. Tibère, malgré de grandes qualités qui se montrèrent surtout dans une sage administration des provinces, fit peser sur Rome même un despotisme soupçonneux et souvent cruel. Caligula était atteint d'une sorte de folie furieuse. L'imbécillité de Claude laissa le champ libre aux intrigues de ses affranchis, de Messaline et d'Agrippine. Néron poussa jusqu'à la monstruosité les défauts de ses prédécesseurs. Les hommes les plus distingués et les plus honnêtes furent ainsi, pendant cinquante ans, réduits à l'impuissance ; la plupart payèrent de leur vie l'opposition même la plus discrète. Les esprits se replièrent sur eux-mêmes, cherchèrent une force et une consolation dans la philosophie. Cet état de choses explique en grande partie une des principales qualités qui furent alors assez communes : la finesse et la profondeur de l'observation morale, comme aussi un des défauts les plus marqués : la déclamation.

**Les influences littéraires : changement du goût** — D'autres causes, d'ordre littéraire, contribuent au changement du goût ; en première ligne, le besoin et la recherche de la nouveauté. La formule classique a été épuisée ; on en cherche une autre. En général, on se passionne pour un style à la fois plus court et plus brillant ; on brise la longue période cicé-

ronienne; on recherche le trait, l'expression piquante et concise (ce que l'on appelle la *sententia*). Le vocabulaire de la prose et celui de la poésie tendent à se confondre. Dès les dernières années du siècle d'Auguste, deux orateurs, *Labiénius* et *Cassius Sévérus* préludent à ce mouvement (1). Des symptômes analogues se révèlent dans les œuvres d'*Ovide*.

**Les lectures publiques.** — *Asinius Pollion* avait introduit le premier l'usage des lectures publiques, dont la vogue devint du premier coup très grande et se maintint pendant le 1<sup>er</sup> siècle tout entier. Poètes et prosateurs prirent l'habitude de faire d'abord connaître ainsi leurs ouvrages avant de les publier. Le désir d'exciter les applaudissements de l'auditoire les poussa de plus en plus à viser à l'effet, soit par la déclamation ampoulée, soit par l'affectation et la recherche de l'esprit, au détriment de la simplicité et du naturel.

**Les écoles de rhéteurs.** — Par un phénomène singulier, mais qui a cependant des causes assez faciles à discerner, c'est au moment où l'éloquence cessa d'avoir une place dans l'État, qu'on lui en fit une de plus en plus grande dans l'école; ce qui explique qu'elle soit devenue toute factice. C'est en effet vers la fin du règne d'Auguste que les écoles de rhéteurs latins (longtemps on avait préféré les rhéteurs grecs) s'organisèrent définitivement et prirent sur le goût public une influence prépondérante, qui fut loin d'être toujours heureuse. C'est ce que nous permettra de constater l'ouvrage que nous a laissé Sénèque le Père.

#### SÉNÈQUE LE PÈRE.

**Sa biographie.** — L'Espagne a produit nombre de grands écrivains, pendant le 1<sup>er</sup> siècle. *Sénèque*

(1) Déjà les Attiques, adversaires de Cicéron, sont jusqu'à un certain point les prédécesseurs de Labiénius et de Cassius.

était originaire de Cordoue. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il mourut vers l'an 39 (ap. J.-C.). Il était fort riche, et il est peu probable qu'il ait lui-même professé la rhétorique. Mais il fut l'admirateur et l'ami des plus célèbres rhéteurs de son temps. Il avait composé une histoire romaine depuis le commencement des guerres civiles; nous l'avons perdue : mais nous possédons encore en partie son livre *sur les rhéteurs*.

**La rhétorique à Rome d'après Sénèque.** — Ce livre (*Oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones, colores*) (1), dédié par Sénèque à ses trois fils, Novatus, Sénèque le Philosophe et Méla, contient des fragments de déclamations dues aux rhéteurs les plus considérables (2); les préfaces des divers livres sont particulièrement intéressantes par les détails qu'elles nous donnent sur le caractère et le talent de ces rhéteurs.

Les déclamations par lesquelles les jeunes gens se formaient à l'éloquence dans les écoles étaient de deux espèces différentes, selon la nature des sujets. On appelait *suasoriæ* les discours fictifs placés dans la bouche de personnages historiques (par exemple : Cicéron délibère s'il fera sa soumission à Antoine); *controversiæ*, les plaidoyers fictifs sur des causes de droit civil. C'étaient les *controverses* que l'on préférait. En principe, ces exercices avaient leur utilité et leur intérêt; mais, tels qu'ils se pratiquaient, ils présentaient bien des dangers. En effet, au lieu de choisir des sujets simples et vraisemblables, on les prenait de préférence compliqués et romanesques; on allait jusqu'à supposer, en même temps que des causes imaginaires, les lois d'après lesquelles elles devaient être jugées. Une controverse qu'Ovide, élève favori des rhéteurs, plaida avec succès, donnera une idée de l'in vraisemblance des

(1) *Sententiæ*, les traits et les développements brillants; *divisiones*, les divisions; *colores*, les arguments spécieux.

(2) Les rhéteurs traitaient eux-mêmes, dans des séances d'apparat, les sujets sur lesquels s'exerçaient aussi leurs élèves.



matières qu'on choisissait. En voici le thème : un mari et sa femme ont fait serment que, s'il arrivait malheur à l'un d'eux, l'autre le suivrait dans la mort. Le mari part en voyage, et envoie un messenger annoncer sa mort à sa femme. Elle se jette du haut d'une fenêtre ; on la rappelle à la vie. Son père lui ordonne de quitter son mari. Elle refuse ; son père la renie.

Les principaux rhéteurs qu'entendit Sénèque étaient l'Espagnol *Porcius Latro*, *Albucius Silus*, *Montanus Votienus*. Sénèque rapporte de ce dernier un mot qui montre bien que les rhéteurs eux-mêmes se rendaient parfois compte des dangers de leur méthode, et il nous raconte aussi que lorsque *Porcius Latro* se risqua à plaider une cause réelle, il fut si désorienté et si troublé qu'il débuta par un solécisme. Cet enseignement brillant, quelle que soit la vogue dont il a joui, a donc été plus nuisible qu'utile.

#### SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.

**Ses prédécesseurs.** — La philosophie grecque, introduite à Rome surtout par Cicéron, se répandit de plus en plus à l'époque d'Auguste. Son action devint encore plus puissante au 1<sup>er</sup> siècle, où le stoïcisme attira à lui les âmes les plus élevées, dont il devint le soutien et la force contre les malheurs du temps présent.

A la fin du siècle d'Auguste, les deux *Sextius*, le père et le fils, avaient fondé une école qui eut la prétention d'être originale, mais ils n'enseignèrent en réalité qu'un stoïcisme légèrement modifié par quelques influences pythagoriciennes. Ce furent d'ailleurs de nobles et grands caractères. A eux se rattache *Papirius Fabianus*, un des rhéteurs dont Sénèque le Père nous a conservé le souvenir. *Fabianus* se tourna bientôt de préférence vers la philosophie ; son originalité fut de vouloir la faire pénétrer aussi avant que pos-

sible dans le public ; il exposait ses doctrines dans des sortes de conférences ouvertes à tous. Sénèque le Philosophe les suivit, ainsi que les leçons du pythagoricien *Sotion*, et surtout celles de l'austère stoïcien *Attale*.

**Sa biographie.** — *Sénèque le Philosophe* (L. An-næus Seneca) naquit à Cordoue l'an 4 av. J.-C. Son père, dont il était le second fils, eût voulu qu'il se consacrat de préférence à l'éloquence ; et il se fit en effet très vite une grande réputation d'orateur. Cependant la philosophie l'attirait de préférence ; dans l'ardeur de la jeunesse, il allait même jusqu'à imiter la frugalité et les pratiques austères de son maître *Attale*. Mais les philosophes étaient alors très suspects au pouvoir. *Caligula*, jaloux d'ailleurs du talent de *Sénèque*, fut sur le point de le faire mettre à mort. En 41, *Claude* l'exila, à l'instigation de *Messaline*. Un de ses grands ouvrages, tout au moins, *la Consolation à Marcia*, était sans doute publié dès cette époque.

*Sénèque* supporta impatiemment et non sans tristesse son exil dans l'île de *Corse*. En 49, *Agrippine* demanda sa grâce, et lui confia l'éducation de *Néron*, alors âgé de onze ans. Son influence parut d'abord avoir eu des résultats merveilleux ; en réalité, comme on le vit bientôt, elle avait été nulle sur une nature profondément corrompue et mauvaise. Mais ce fut la faute de l'élève et non celle du maître. Il ne faut pas oublier que c'est à l'autorité, alors prépondérante, de *Sénèque* que *Rome* dut les heureux débuts du gouvernement de *Néron*. Quand celui-ci révéla son véritable caractère par le meurtre de *Britannicus* et par celui d'*Agrippine*, *Sénèque* essaya de pallier ces crimes, dans l'espérance assez illusoire qu'il pourrait prévenir de plus grands malheurs ; il s'imagina à tort qu'il pourrait faire le bien en comptant avec le mal ; les concessions auxquelles il se crut obligé vinrent surtout de cette erreur de jugement ; tout en reconnaissant qu'elles révèlent aussi un regrettable défaut

d'énergie, on doit se souvenir que, jusqu'à l'heure de sa retraite, il lutta courageusement, en maintes circonstances, et avec l'aide de Burrhus, contre les passions déchaînées du prince.

La vie privée de Sénèque a été critiquée avec vivacité par ses envieux et ses ennemis. Il ne semble pas qu'il y ait eu rien de bien sérieux dans les reproches qu'on adressa parfois à ses mœurs ; sa haute situation, très jalouée, l'exposait à toutes les calomnies. Mais on lui a fait un grief aussi de sa richesse, qui était grande ; il possédait, nous dit-on, trois cents millions de sesterces (60 millions de francs). Un historien qui lui est très défavorable, Dion Cassius, prétend même que, par ses exigences usuraires, il causa une insurrection en Bretagne. Sénèque a essayé de se défendre, par des arguments qui ne sont pas toujours sans réplique, dans un chapitre de son traité de la *Vie heureuse* :

« Je suppose que quelqu'un de ceux qui aiment à aboyer contre la philosophie vienne me dire : « Pourquoi tes paroles sont-elles plus courageuses que ta vie ? Pourquoi ton langage devient-il humble devant plus grand que toi ? Pourquoi regardes-tu l'argent comme nécessaire ? Pourquoi es-tu ému par une perte ? Pourquoi pleures-tu quand tu apprends la mort d'une épouse ou d'un ami ? Pourquoi te préoccupes-tu de l'opinion publique et te laisses-tu toucher par la médisance ? Pourquoi as-tu une maison de campagne plus luxueuse que de raison ? Pourquoi tes repas ne sont-ils pas conformes à tes principes ? Pourquoi as-tu un mobilier élégant ? Pourquoi bois-tu du vin plus âgé que toi ? Pourquoi conserves-tu des arbres auxquels tu ne demandes rien que leur ombre ? Pourquoi ta femme porte-t-elle à ses oreilles les revenus d'une riche maison ? Pourquoi tes jeunes esclaves sont-ils revêtus d'habits précieux ? Pourquoi est-ce un art chez toi que de servir ? Pourquoi ton argenterie n'est-elle pas placée au gré du hasard, mais conservée avec soin ? Pourquoi y a-t-il chez toi un maître à découper les viandes ? Dis encore, s'il te plait, pourquoi possèdes-tu ces biens au delà des mers ? Pourquoi as-tu plus de domaines que tu n'en connais ? C'est une honte d'être ou bien si négligent que tu ne connaisses pas tes quelques esclaves, ou si fastueux que tu en aies trop pour que ta mémoire puisse garder le souvenir de tous. » Qu'on me parle ainsi, je fournirai des arguments à mon adversaire ; je m'adresserai des reproches à moi-même, et plus que vous ne pensez. Pour le



moment, cependant, je répondrai : Je ne suis pas un sage, et, je le dis pour donner une arme de plus à la malveillance, je ne le deviendrai pas. N'exigez donc pas de moi que je sois l'égal des meilleurs; mais seulement que je vaille mieux que les méchants; il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes vices, et de corriger mes erreurs. Je ne suis pas parvenu à la santé; je n'y parviendrai pas même. Je cherche à adoucir ma goutte, plutôt qu'à la guérir; je m'estime heureux, si ses attaques deviennent moins rares et moins irritantes; vous êtes un coureur agile, mais ma marche, à moi, est lente. Je ne dis pas même tout ceci pour moi, car je suis encore en proie à tous les vices; je plaide en faveur de ceux qui ont fait déjà quelques progrès. »  
(Ch. XVII.)

Si la vie de Sénèque ne fut pas de tout point conforme à l'idéal de la règle stoïcienne, rappelons-nous cependant ce qu'il y eut de sincère dans son amour pour le bien et ses aspirations vers la vertu. Sa fin, du moins, fut très belle. Après la mort de Burrhus, se sentant de plus en plus impuissant, il se résolut à la retraite. Il offrit à Néron, qui refusa, de lui rendre tous les biens qu'il avait reçus de lui. Il reprit la plupart des habitudes austères de sa jeunesse. Il avait écrit qu'il ne craignait pas d'être « jugé sur sa mort », et en effet, impliqué dans la conjuration de Pison, il se fit ouvrir les veines; sa femme, Paulina, voulut partager son sort, mais Néron la fit rappeler à la vie. Il faut lire dans Tacite le récit de cette mort courageuse.

On peut dire en somme que Sénèque, qui a été si diversement jugé, fut un caractère faible, mais un esprit élevé et un cœur généreux.

Ses écrits. — Ses écrits, dont nous avons perdu quelques-uns, mais conservé le plus grand nombre, sont d'abord des traités, le plus souvent assez courts (*De la Brièveté de la vie, De la Vie heureuse, De la Tranquillité de l'âme*, etc.), parfois beaucoup plus étendus (par exemple, celui des *Bienfaits*), sur divers sujets de morale; ces traités portent le titre commun de *Dialogues*, fréquemment employé pour les livres philosophi-

ques, même quand la forme, comme c'est ici le cas, n'est pas véritablement dialoguée. Il faut y joindre un ouvrage sur diverses questions de physique (*les Questions naturelles*); l'importante correspondance avec *Lucilius*; une fantaisie burlesque *sur la mort de Claude*. Enfin, il est très probablement l'auteur de *tragédies*, dont nous parlerons dans un autre chapitre.

**Sa morale.** — La philosophie qu'enseigne Sénèque est la philosophie stoïcienne, non point, à vrai dire, telle que l'avaient exposée les maîtres classiques du Portique, Zénon ou Chrysippe, mais telle qu'elle avait cours à Rome depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire légèrement modifiée par l'influence de quelques-uns des systèmes rivaux. Toutes les écoles étaient d'ailleurs alors plus ou moins *éclectiques*, c'est-à-dire qu'au lieu de tendre à se renfermer étroitement dans leurs principes respectifs, elles éprouvaient plutôt le besoin de se rapprocher les unes des autres, de se faire des concessions réciproques.

Des trois parties traditionnelles du système stoïcien, il en est une que Sénèque néglige complètement et dédaigne même : c'est la logique, où il ne voit que d'inutiles arguties; une autre l'intéresse davantage, sans cependant le préoccuper beaucoup, la physique; ses *Questions naturelles* ne sont, en réalité, que l'ouvrage d'un amateur assez bien informé, mais qui n'a pas beaucoup réfléchi lui-même sur le sujet qu'il traite. Reste la morale, c'est à elle qu'il s'en tient.

Pour lui, comme pour tous les philosophes du Portique, le souverain bien est la vertu; tout le reste est indifférent au sage; la douleur physique, la pauvreté ne le touchent pas; le mal moral seul est un mal. Il faut donc se résigner à tout, supporter toutes les peines sans émotion, être détaché de tous les biens de ce monde. Tels sont les principes; mais, en pratique, Sénèque va volontiers assez loin dans la voie des adoucissements et des accommodements, que quelques-uns de ses prédécesseurs lui avaient déjà montrée. Son stoïcisme

n'est nullement intransigeant ; il concède beaucoup à la faiblesse humaine. Sénèque aime aussi de préférence à insister sur celles des conséquences de la doctrine qui conduisent à la douceur, à la bonté, à la charité ; il aime à rappeler que les hommes sont frères.

« Nous sommes les membres d'un corps immense. La nature a voulu que nous fussions tous parents, en nous faisant naître des mêmes principes pour la même fin. De là nous vient l'affection mutuelle ; c'est ce qui nous rend sociables ; c'est le fondement de la justice et du droit. Voilà pourquoi il vaut mieux être victime du mal que de le commettre. La société humaine est pareille à une voûte, dont toutes les pierres, en s'appuyant les unes sur les autres, garantissent la solidité. »

(Lettre CXV.)

L'homme qui a exprimé de telles idées devait comprendre à merveille l'importance des devoirs de bienfaisance et d'humanité : de là, par exemple, sa répugnance profonde pour les combats de gladiateurs, qu'il condamne avec une sévérité jusqu'alors sans exemple ; de là son respect de la personne humaine jusque chez les esclaves, qu'il veut qu'on traite avec douceur, et qu'il va jusqu'à appeler « d'humbles amis ».

Nous avons dit que Sénèque s'en tient à la morale. Mais la morale elle-même soulève nécessairement quelques questions fondamentales sur lesquelles il lui était impossible de ne pas s'expliquer.

Il s'est souvent expliqué en effet sur Dieu et l'âme ; seulement ses opinions, comme il arrivait le plus souvent dans l'antiquité, restent incertaines et parfois même contradictoires. Tantôt il parle de Dieu comme d'un Dieu personnel qu'il faut « honorer et aimer », et affirme l'immortalité de l'âme ; tantôt, s'en tenant aux pures théories stoïciennes, il exprime au contraire dans les termes les plus formels un panthéisme matérialiste, et réserve seulement aux âmes des sages une existence au delà de cette vie, existence qui aura elle-même un terme.



Les idées de Sénèque ne sont point, à vrai dire, originales ; mais ce qui est très original, c'est le tour qu'il leur donne. D'abord il les expose avec une ardente conviction ; il les répand autour de lui avec enthousiasme. L'enseignement de Fabianus, dans ces conférences auxquelles il convoquait le public, était une prédication. Celui de Sénèque est plutôt une direction, réservée à quelques âmes d'élite. Les disciples fervents auxquels il s'adressait de préférence, dont il recevait les confidences et suivait avec soin le progrès moral, appartenaient au même monde que lui ; par exemple, *Sérénus* et *Lucilius* ; comme lui, ils étaient dans de hautes situations et avaient de grandes richesses ; mais comme lui aussi, sous le détestable gouvernement de Néron, ils se sentaient exposés à toute heure à tous les malheurs, et demandaient à la philosophie de les tenir prêts à tout supporter. Ils avaient l'attachement le plus vif pour leur maître, et l'on sent facilement, à toutes les pages de la correspondance avec *Lucilius*, quelle influence celui-ci exerçait sur eux.

En second lieu, non seulement Sénèque est convaincu et pressant, mais son expérience est très étendue et très sûre. Homme du monde, mêlé à la plus haute société de son temps, ministre un moment tout-puissant, qui a mis la main aux grandes affaires, il a été aux meilleures places pour observer, et il avait toute la finesse d'esprit nécessaire pour bien observer. De là sa connaissance de la nature humaine en général, comme aussi la pénétration avec laquelle il a discerné tous les défauts caractéristiques de son siècle. Nulle part la délicatesse et la profondeur qu'il apporte dans l'analyse morale ne se sont mieux montrées que dans ce traité *Sur la tranquillité de l'âme*, adressé à *Sérénus* :

\* Ton mal vient d'un défaut d'équilibre dans l'esprit ; il naît de désirs trop timides ou déçus ; ceux qui n'ont pas autant d'énergie dans la volonté que dans le désir, ou qui n'obtiennent pas ce qu'ils ambitionnent et se portent de tout l'élan de leur âme à l'espérance, sont toujours incertains et mobiles, comme

le sont nécessairement ceux qui se laissent entraîner au gré de leurs souhaits. Ils prennent tous les chemins, s'instruisent et s'obligent aux actions malhonnêtes et pénibles, et quand leur peine reste sans récompense, la pensée qu'ils se sont déshonorés sans profit les tourmente; ils sont fâchés, non pas d'avoir voulu le mal, mais d'avoir voulu vainement. Alors ils sont la proie des regrets que leur laisse l'action déjà faite, et des craintes que leur inspire l'idée d'une nouvelle entreprise; alors les gagne peu à peu ce trouble de l'âme qui ne trouve pas d'issue, car ils ne savent ni commander à leurs passions ni les suivre; ils piétinent sur place et ne parviennent pas à débrouiller leur vie; leur esprit se morfond dans les désillusions successives. Le mal devient plus grave, quand, dégoûtés d'une activité infructueuse, ils se réfugient dans le repos et les études silencieuses, que ne peut souffrir leur esprit habitué aux affaires civiles, épris de mouvement et inquiet par nature, peu propre à trouver des consolations en lui-même; aussi, privés des distractions que les occupations elles-mêmes apportent aux hommes d'action, ils sont incapables de supporter la solitude entre les murailles de leur demeure; ils maugréent de se voir abandonnés à eux-mêmes. De là cet ennui, ce dégoût de soi, cette agitation d'une âme qui ne sait où se fixer, cette impuissance à supporter son repos sans tristesse et chagrin... » (II.)

Quelques-unes des idées de Sénèque, sur nos devoirs réciproques de charité, sur Dieu, sur l'âme, sont assez voisines du christianisme, et, d'une manière générale, nous avons vu que le stoïcisme a chez lui plus d'onction que chez ses prédécesseurs. De là une légende, très répandue à partir du iv<sup>e</sup> siècle, sur de prétendus rapports du philosophe et de l'apôtre saint Paul. En réalité, lorsque Sénèque paraît le plus se rapprocher de certaines doctrines chrétiennes, il ne fait cependant que reproduire des vues auxquelles ses devanciers s'étaient élevés d'eux-mêmes, et qui ne sont dues qu'au travail de la pensée grecque. D'ailleurs la plus grande partie de ses opinions s'accorde mal avec le christianisme.

Sénèque jugeait très sévèrement toutes les religions païennes, tandis que la plupart des stoïciens cherchaient au contraire à les concilier avec leur philosophie. Il a parlé avec le dernier mépris des Juifs, comme d'une nation « misérable et criminelle ». S'il

a connu les chrétiens, il n'a pu comprendre ce qui distinguait leur culte de tant d'autres et prévoir l'avenir qui leur était réservé.

**Son style.** — Nous avons vu que, dès la fin du règne d'Auguste, une transformation du goût était sensible. On cherchait une nouvelle formule : c'est Sénèque qui l'a trouvée. Son style est tout à fait original. La longue période cicéronienne est remplacée par une série de petites phrases courtes et rapides. L'attention est constamment tenue en éveil par la recherche du trait brillant, de l'expression piquante, de la métaphore imprévue. Beaucoup d'esprit, de vivacité, de couleur, telles sont les principales qualités de cette manière si personnelle et si vivante.

Les défauts sont une tendance à la déclamation, le manque de naturel et de simplicité; la répétition de la même idée sous diverses formes, utile cependant pour bien faire pénétrer les conseils dans l'âme des disciples, finit par fatiguer l'esprit; la composition est décousue; comme le disait l'empereur Caligula, qui, tout fou qu'il était, ne manquait pas d'un certain goût littéraire, à ce style manque « le ciment ».

L'influence aussi bien philosophique que littéraire de Sénèque fut immense sur la génération contemporaine; mais elle ne fut pas durable. Les stoïciens postérieurs, Épictète ou Marc-Aurèle, le passent sous silence. Les rhéteurs, depuis Quintilien, jugèrent son style avec une sévérité excessive, et détournèrent les jeunes gens de ses ouvrages. Il n'en est pas moins, malgré ses défauts, un des esprits les plus libres et les plus curieux, un des écrivains les plus originaux que l'antiquité romaine ait produits.

#### LES AUTRES PROSATEURS.

**L'histoire sous Tibère, Claude et Néron.** — Les historiens sont assez nombreux à cette époque,



quoique souvent mal vus du pouvoir; mais aucun n'est de premier ordre. *Velléius Paterculus*, ancien officier de Tibère, est un admirateur passionné de ce prince; son *Histoire* n'est guère qu'un abrégé, et ne présente un intérêt véritable que pour l'époque la plus récente (fin du règne d'Auguste et commencements de Tibère). Bien qu'il ait accordé dans son livre une place assez importante à l'histoire littéraire, *Velléius* n'est pas à proprement parler un écrivain; son vocabulaire et sa syntaxe sont assez classiques; mais en somme il improvise, et souvent assez maladroitement. *Valère Maxime*, dans ses neuf livres de *Faits et dits mémorables*, fait de l'histoire une sorte de morale en action; lui aussi a un style d'une couleur classique; mais il aime trop la rhétorique et la déclamation, et c'est de plus un fort petit esprit. *Crémutius Cordus*, caractère indépendant (il avait appelé dans son *Histoire* Brutus et Cassius les derniers des Romains), fut réduit au suicide; son livre fut brûlé, mais sa fille *Marcia* (celle à qui Sénèque a adressé une consolation) le publia plus tard, avec quelques suppressions. *Aufidius Bassus* avait raconté notamment les *Guerres de Germanie*. Tous ces écrivains sont contemporains de Tibère. Sous Claude, *Servilius Nonianus* composa une histoire qui eut un grand succès. *Quinte-Curce* (Q. Curtius Rufus) a probablement écrit à la même époque son *Histoire d'Alexandre*; il est probable aussi qu'il fut le même personnage qu'un rhéteur que nous nomme Suétone, et son œuvre relève plutôt de la rhétorique que de l'histoire véritable. C'est d'ailleurs, de tous les écrivains que nous venons de citer, celui qui a le plus de talent. A l'histoire on peut rattacher les Mémoires : *Corbulon*, l'illustre général, en avait écrit de remarquables; et les traités de géographie : par exemple, celui de *Pomponius Mela* (*De chorographia*, libri III).

L'agriculture : *Columelle*. — *Columelle*, de Gadès, a écrit douze livres de *Re rustica*. Le livre X, sur les jardins, est en vers; *Columelle* a voulu sup-

pléer une lacune laissée par Virgile dans les *Géorgiques*.

**Le roman : Pétrone.** — *Pétrone*, probablement le même que le sceptique courtisan de Néron, qui fut l'arbitre du bon ton à la cour de ce prince, et dont Tacite nous a raconté la mort courageuse, a écrit, sous le titre de *Satyricon* ou de *Satiræ*, un roman fort obscène dont les événements se passent dans l'Italie méridionale. Outre que Pétrone a beaucoup d'esprit, il a été un peintre excellent des mœurs populaires; son festin de *Trimalchion*, où il ridiculise un parvenu fastueux et met en scène de petites gens dont il reproduit avec verve le langage incorrect, est le meilleur épisode de son ouvrage.

Pétrone est un excellent écrivain, beaucoup moins affecté que la plupart de ses contemporains. Il a bien vu les dangers de la rhétorique dont son siècle s'était engoué, et les a signalés avec beaucoup de finesse. Il avait aussi sur la poésie des idées assez différentes de celles qui régnaient alors; ainsi il jugeait sévèrement la *Pharsale* de Lucain et a essayé de la refaire, en partie, sur un plan et dans un ton plus conformes à la tradition classique; mais les idées de Pétrone sur l'épopée sont beaucoup plus contestables que ses opinions sur la rhétorique.

## RÉSUMÉ.

73. La littérature au I<sup>er</sup> siècle est encore très brillante, quoique le goût devienne moins pur. Elle suit d'assez près les vicissitudes du régime politique, mauvais sous les princes de la dynastie julienne, déjà meilleur sous Vespasien et Titus, puis, après une nouvelle crise sous Domitien, excellent sous les Antonins. La décadence commence vers l'époque d'Hadrien.

74. De **Tibère** à **Néron**, les honnêtes gens sont sans cesse menacés par le despotisme; de là l'action exercée par la **philosophie**, surtout par le **stoïcisme**. Le besoin de la **nouveauté**, l'influence des lectures publiques et des écoles de **rhétorique** donnent naissance à un goût très différent du goût classique.

75. **Sénèque le Père** nous fait connaître les **rhéteurs** de son temps. Ces rhéteurs n'ont pas manqué de talent, mais leurs **déclamations**, dont les sujets sont pris trop loin de la réalité, donnaient à leurs élèves le goût de l'**extraordinaire** et le **dédain du naturel**.

76. **Sénèque le Philosophe** (né à Cordoue vers 4 av. J.-C., mort en 65 ap.), précepteur et ministre de **Néron**, a popularisé la **morale stoïcienne** dans ses traités et ses lettres. Le stoïcisme de **Sénèque** est **plus humain et moins dur** que celui des premiers stoïciens grecs. **Sénèque** est un **moraliste** ingénieux et profond, qui connaît et juge bien les défauts de son siècle, et excelle dans la **direction de conscience**. Son style est très **original**, mais son goût n'est pas très pur.

77. Les principaux **historiens** de cette époque sont **Velléius Paterculus**, **Crémutius Cordus**, **Quinte-Curce**. **Columelle** a écrit un ouvrage sur l'**agriculture**; **Pomponius Méla**, un traité de **géographie**.

78. **Pétrone** est l'auteur d'un roman, « **Satyricon** » ou « **Satiræ** », où les mœurs contemporaines, surtout les mœurs populaires, sont peintes avec verve; il a moins d'**affectation** que ses con-



temporaires ; il a vu les défauts de la rhétorique de son temps ; ses idées sur la poésie épique sont au contraire discutables.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

CUCHEVAL : *Histoire de l'éloquence latine depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement d'Hadrien*, 1903. — E. JULLIEN : *Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome jusqu'à la mort d'Auguste*, 1886. — ROBERT : *De Cassii Severi eloquentia*, 1890. — G. BOISSIER : *La Religion romaine*, t. II ; *l'Opposition sous les Césars ; les Écoles de déclamation à Rome*, (à la suite de Tacite, 1903.) — MARTHA : *Les Moralistes sous l'empire romain*. — DOSSON : *Étude sur Q. Curce*, 1887. — A. COLLIGNON : *Étude sur Pétrone*, 1892. — CUCHEVAL : *Histoire de l'éloquence latine depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement d'Hadrien*, 1893. — L. LEVRAULT : *Auteurs latins* (P. Delaplane). — E. THOMAS : *Rome et l'Empire*, 1897. — E. THOMAS : *Pétrone, l'envers de la société romaine*, 1902.

## TEXTES A CONSULTER.

SÉNÈQUE LE RHÉTEUR : éd. Kiessling, 1872 ; éd. H. J. Müller, 1887 ; *Controverses et Suasoirs*, Traduction H. Bornecque, 1902. — SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE : éd. Haase, 1852 et suiv. : éd. Fickert, 1842-1845 ; éd. O. Hense, 1898 ; éd. C. Hosius (*De beneficiis, De Clementia*, 1900) ; éd. Gertz (*De beneficiis et de Clementia*, 1876. — *Dialogues*, 1886). — *De vita beata*, éd. Delaunay. — MORCEAUX choisis des *Lettres* et des *Traité de Morale*, éd. P. Thomas, 1896. — *Lettres à Lucilius*, éd. Thamin et L. Levrault, 1896. — Q. CURCE : éd. DOSSON. — PÉTRONE : éd. Buecheler, 1882 ; éd. Friedländer (avec trad. allemande, 1891. — COLUMELLE : *De arboribus*, éd. Lundstrøm, 1897. — SEGEBADE et LOMMATSCH : *Lexicon Petronianum*, 1898. — VELLEIUS PATERCULUS : éd. Halm 1676, Ellis, 1898. — VALÈRE MAXIME : éd. Kempi, 1858.

## CHAPITRE II

### LA LITTÉRATURE SOUS LA DYNASTIE JULIENNE. LA POÉSIE.

Germanicus. — Phèdre.

La poésie épique : Lucain. — Vie de Lucain. — Originalité de la *Pharsale*.

Les tragédies de Sénèque. — Quel en est l'auteur? — Leurs mérites et leurs défauts. — Le théâtre sous l'empire.

La satire : Perse. — Sa vie. — Son talent. Autres poètes de ce temps.

Germanicus. — Le neveu de Tibère, *Germanicus*, dont la popularité fut si grande, ne manquait pas de goût littéraire ; il a traduit, non sans talent, en hexamètres, les *Phénomènes* d'Aratus.

Phèdre. — Le poète le plus distingué de l'époque de Tibère est le fabuliste *Phèdre* (1). Affranchi de la maison impériale, né en Piérie, Phèdre a le premier, à vrai dire, fait de la fable un genre littéraire. « Les matières qu'Ésope avait imaginées, je les ai polies en vers sénares », nous dit-il lui-même. Les modernes, qui peuvent comparer à son œuvre celle de La Fontaine, jugent nécessairement aujourd'hui Phèdre un peu sec et un peu froid ; ils ne retrouvent pas chez lui « l'ample comédie aux cent actes divers ». Cependant ses fables ont déjà jusqu'à un certain point la forme dramatique, et les traits de bonne observation n'y manquent pas. Des allusions au temps présent en relèvent parfois l'intérêt. La situation sociale de Phèdre resta humble ; sa vie semble avoir été assez malheureuse ;

(1) M. L. Havet a exprimé récemment l'opinion que le 1<sup>er</sup> livre des *Fables* avait été écrit du vivant de Séjan, mais publié seulement sous Claude, avec le second, vers 43 ou 44.

de là une âpreté satirique très vive, qui se trahit souvent dans son œuvre.

Le style de Phèdre, parfois trop concis, est naturel et agréable. Sa versification est curieuse, parce qu'il a conservé au vers iambique les libertés que se permettaient les poètes archaïques, dont il diffère cependant par sa prosodie, qui est tout à fait classique. Les *Fables* de Phèdre, mises en prose, ont joui d'une grande popularité pendant le moyen âge.

#### LA POÉSIE ÉPIQUE. — LUCAIN.

**Vie de Lucain.** — *Lucain* (M. Annæus Lucanus), fils d'Annæus Méla, et neveu de Sénèque le Philosophe, est né en 39 après J.-C. Il jouit d'abord pleinement de la faveur de Néron, qui bientôt devint jaloux de lui ; il se jeta alors dans une opposition ardente, et prit une part des plus actives à la conjuration de Pison. Mais son âme était plus violente que forte : quand la conspiration fut découverte, il faiblit, jusqu'à dénoncer sa mère, Acilia, parmi les complices. Il n'en fut pas moins obligé de se donner la mort. Il n'avait que vingt-six ans.

Son talent fut très précoce et très fécond. Son premier succès fut un panégyrique du prince, qui fut couronné au concours quinquennal institué par Néron. De ses œuvres assez nombreuses nous n'avons conservé que la *Pharsale*, en dix livres dont Lucain n'avait publié de son vivant que les trois premiers ; les autres parurent après sa mort ; le dernier est inachevé.

**Originalité de la Pharsale.** — Le sujet de la *Pharsale* est la guerre civile entre César et Pompée, ou plutôt la destruction de la constitution républicaine par César et l'établissement de la tyrannie. Lucain est donc revenu à l'*épopée historique* ; et son originalité est de n'avoir pas voulu recourir aux procédés tradition-



nels du poème épique, en particulier à l'intervention des dieux et au merveilleux (1). On le lui reprocha souvent dans l'antiquité, et c'était devenu un lieu commun de dire qu'il avait été un historien plutôt qu'un poète. Son contemporain, Pétrone, a déjà donné une forme très vive à ces critiques. En réalité, Lucain eut raison, une fois son sujet choisi, de ne pas le dénaturer, et de chercher uniquement les ressorts de l'action dans les causes historiques; dans la volonté et le génie des personnages qu'il met en scène. Dans le fragment d'épopée que Pétrone a composé sur le même sujet, les seuls morceaux remarquables sont purement historiques et ressemblent à du Lucain; l'emploi du merveilleux est au contraire d'autant plus choquant que Pétrone n'a pas osé aller jusqu'au bout de son système, et a fait appel, plutôt qu'aux dieux eux-mêmes, à des abstractions personnifiées, ce qui, de tous les procédés épiques, est assurément le plus artificiel et le plus froid.

La *Pharsale* ne pouvait avoir l'unité des épopées classiques, celle qui résulte du rôle prépondérant d'un personnage principal, le héros du poème (Ulysse dans l'*Odyssee*, Énée dans l'*Énéide*). Ici l'unité ne pouvait naître que d'une idée directrice, d'un sentiment dominant; il fallait que Lucain marquât nettement sa préférence pour l'un des deux partis politiques en présence. On a nié parfois que la *Pharsale* eût même cette espèce particulière d'unité. On a dit que le point de vue de Lucain n'était pas tout à fait le même dans les trois premiers chants et dans les derniers; que dans les premiers le poète était moins décidément républicain. Ce qui est exact, c'est que dans la partie de l'œuvre qui a été écrite avant la brouille avec Né-

(1) Le merveilleux n'entre pour rien dans la conception générale du poème de Lucain; mais, dans certains épisodes, Lucain se préoccupe d'intéresser les imaginations, soit par certaines scènes de sorcellerie et de magie (la plus célèbre est l'évocation d'un mort par une sorcière thessalienne), soit par certaines descriptions et légendes géographiques ou mythologiques (les Syrtos; les Psylles, au chant IX, etc.).

ron, les flatteries envers l'empereur sont excessives, mais cela n'empêche point que Lucain n'ait déjà pris parti contre César. Du reste, il n'est pompéien que comme le furent Cicéron, Caton et plusieurs autres, par aversion pour César. Son véritable héros, c'est la liberté romaine.

Le patriotisme et l'amour de la liberté ne sont pas les seules sources de l'inspiration de Lucain; la philosophie stoïcienne en est une autre; on reconnaît aisément dans l'auteur de la *Pharsale* le neveu et l'élève de Sénèque.

Lucain n'a pas été un grand peintre de caractères. Il ne connaissait pas assez le prix du naturel; il aimait trop l'extraordinaire. Le César qu'il nous peint, non seulement n'est pas conforme à la réalité historique, mais encore manque tout à fait de vraisemblance; tout ce que le véritable César eut d'élévation dans l'esprit ou de générosité dans le caractère est à peu près supprimé; il ne reste guère qu'un ambitieux sans frein, faisant parade de son égoïsme avec un cynisme maladroit. Lucain nous montre d'abord Pompée à peu près tel qu'il semble avoir été, sans dissimuler ses défauts; mais ensuite il le grandit outre mesure, et cela pour deux raisons: pour mieux rabaisser César par le contraste, et aussi pour que le poème ait jusqu'à un certain point un héros, selon la formule traditionnelle. Le caractère de Cornélie manque également d'unité; dans les derniers chants du poème, Cornélie est la femme énergique et vaillante que Corneille a peinte à son tour d'après Lucain; mais, dans les premiers, elle n'est guère qu'une héroïne d'Ovide. Seul le personnage de Caton est fortement conçu: il réalise l'idéal admirable à la fois du citoyen et du sage stoïcien.

L'œuvre de Lucain est dramatique et vivante; malgré ses défauts, elle porte une marque de forte originalité; et il ne faut pas oublier que le poète est mort très jeune. Le style de la *Pharsale* est trop tendu et décla-

matoire, mais il est aussi d'une admirable énergie. Si Lucain manque de mesure et de goût, il a souvent l'instinct de la vraie grandeur; c'est par là qu'il plaisait tant à Corneille. Sa versification est monotone; on y sent trop le procédé; mais elle arrive à de beaux effets rythmiques.

Quintilien a dit que Lucain tenait plus de l'orateur que du poète. C'est un jugement trop étroit; mais il n'en est pas moins vrai que les discours dont il a rempli son œuvre, à l'exemple des historiens, sont peut-être les morceaux où son génie se révèle le mieux. L'oraison funèbre de Pompée par Caton aura le double avantage de montrer exactement le point de vue politique de Lucain, et de faire connaître son talent sous son aspect le plus favorable :

« Un citoyen est mort, qui sans doute sut beaucoup moins bien que nos ancêtres reconnaître la limite du droit, mais qui, en ce siècle cependant, où tout respect de la justice s'est perdu, fut un exemple utile; il fut puissant, sans que la liberté en souffrit, et seul, quand le peuple était prêt à l'accepter pour maître, il resta simple citoyen; il fut le chef du sénat, mais d'un sénat souverain. Il ne s'arrogea rien par droit de guerre; ce qu'il voulut qu'on lui donnât, il voulut qu'on pût le lui refuser. Il eut des richesses excessives, mais il en fit acquérir à Rome plus qu'il n'en conserva pour lui. Il mit le fer à la main, mais il savait le déposer. Il préféra les armes à la toge; mais, sous les armes même, il aima la paix. Général, il prenait possession avec joie du commandement; il le quittait sans regret. Sa maison fut chaste, sans luxe, et ne se laissa pas corrompre par les succès du maître : c'était un nom illustre et respecté des peuples, un nom qui rendit de grands services à la patrie. Jadis la liberté véritable périt dans le triomphe de Marius et de Sylla; l'image même de la liberté disparaît maintenant. Maintenant on ne rougira plus de régner; la tyrannie ne se déguisera plus; le sénat ne sera plus respecté. Heureux, toi à qui la mort s'offrit après la défaite! toi qui n'eus pas à chercher le glaive que le crime de Pharos te présentait! Peut-être aurais-tu pu survivre, sujet de ton beau-père! Savoir mourir, c'est le premier des biens pour l'homme courageux; le second, c'est d'y être forcé. Et moi aussi, si le destin me livre au pouvoir d'autrui, je te demande, ô Fortune, de faire pour moi un Ptolémée de Juba! Je ne refuse pas qu'on me garde pour l'ennemi, pourvu qu'on ne garde que moi. »  
(Ch. IX.)



## LES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE.

Quel en est l'auteur? — Tacite et Quintilien nous apprennent que Sénèque avait composé des poèmes, sans nous dire si ces poèmes étaient des tragédies. A l'époque de la décadence, *Sidoine Apollinaire* fait deux personnages distincts de Sénèque le tragique, et de Sénèque le philosophe. Il est cependant très probable que Sidoine Apollinaire s'est trompé. *L'Octavie*, qui met en scène Néron et Sénèque lui-même, n'est évidemment pas de ce dernier, mais doit avoir été écrite à une époque encore assez voisine de la sienne. Les huit autres tragédies (*Hercule furieux*, *les Troyennes*, *Médée*, *Phèdre*, *Œdipe*, *Thyeste*, *les Phéniciennes*, même *l'Agamemnon* et *l'Hercule sur l'Œta* qui sont celles qu'on a le plus souvent contestées) paraissent bien être l'œuvre du philosophe.

Leurs mérites et leurs défauts. — Une question difficile est de savoir si ces tragédies ont été écrites pour la scène ou seulement pour la lecture. On ne peut affirmer avec certitude qu'elles n'ont jamais été représentées, mais cependant elles semblent bien répondre surtout aux exigences des séances de lectures publiques. Le style en est brillant, trop brillant même, et la versification adroite. Les traits d'observation fine ou profonde n'y manquent pas toujours. Mais en général les caractères sont faux et exagérés : Médée devient une furie qui a perdu tout ce qui, chez Euripide, lui restait d'humanité, et qui regrette, au moment de mettre à mort ses enfants, de n'avoir pas eu la fécondité de Niobé, pour offrir aux yeux de Jason un plus grand nombre de victimes. Les hors-d'œuvre, — récits démesurés ou tableaux à effet, d'ailleurs intéressants et curieux parfois, — interrompent trop souvent l'action. Les traits les plus délicats des originaux grecs ont disparu.

Les chœurs qui servent d'intermèdes ont cet intérêt

particulier de représenter pour nous à peu près tout ce que la poésie lyrique latine nous a laissé, en dehors des *Odes* d'Horace.

Les tragédies de Sénèque ont exercé sur notre théâtre français, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle (1) et au commencement du xvii<sup>e</sup>, une très grande influence, qui n'a pas été fort heureuse.

**Le théâtre sous l'empire.** — Un contemporain plus âgé de Sénèque, *Pomponius Sécundus*, avait composé aussi des tragédies (en particulier un *Énée*), plus remarquables par l'élégance du style que par l'intérêt dramatique. C'est sous le règne de Claude qu'il a écrit. Il est le dernier tragique dont nous sachions avec certitude que les œuvres furent représentées.

Jusqu'à l'époque de Néron on reprenait encore parfois les vieilles pièces : ainsi Néron fit donner une représentation d'une comédie d'Afranius, l'*Incendium*. Mais, en somme, pendant toute la période impériale, le théâtre n'a vécu que du *mime* et de la *pantomime*. Le mime devenait de plus en plus burlesque et grossier. La pantomime, dont la vogue remonte aux deux acteurs *Pylade* et *Bathylle*, contemporains d'Auguste, relève à peine de la littérature. L'un et l'autre passionnèrent le public au point que les troubles ne furent pas rares au théâtre, depuis Tibère jusqu'à Néron, qui bannirent à diverses reprises les acteurs, cause de ces désordres.

#### LA SATIRE. — PERSE.

**Sa vie.** — La vie de *Perse* nous est assez bien connue. A. Persius Flaccus naquit en 34 à Volaterra, en Étrurie. Il était chevalier romain. Son père était mort jeune, et il fut élevé par sa mère. Son éducation fut très soignée ; formé d'abord à l'école du célèbre

(1) Les tragédies françaises, imitées à cette époque de celles de Sénèque, n'étaient d'ailleurs, guère plus qu'elles, composées en vue du théâtre proprement dit ; on les jouait dans les collèges.

grammairien *Remmius Palaemon* et du rhéteur *Virginus Flavus*, il s'éprit d'admiration pour le philosophe stoïcien *Cornutus*; une étroite amitié, fondée sur un commun enthousiasme pour le bien et la vertu, unit le maître au disciple. Perse vécut dans l'intimité des hommes les plus distingués et les plus nobles de son époque; par exemple, de *Pætus Thraséa*. Il avait peu de sympathie pour Sénèque, dont le stoïcisme lui semblait trop mitigé. Tout le monde l'aima et même l'admira pour la douceur de ses mœurs, pour son austérité, sa pureté, son cœur affectueux. Il mourut très jeune encore en 62.

**Son talent.** — L'œuvre de Perse n'est pas considérable — il n'a laissé que six satires — et elle a des défauts incontestables : le style surtout en est obscur et pénible. Il ne faut pas non plus y chercher un tableau animé et vivant de la société contemporaine. Mais ce qui lui donne un puissant intérêt, c'est l'élévation morale qu'elle respire : c'est la sincérité de la conviction et la profondeur de l'accent. L'âme de Perse, forte et grave autant que généreuse et tendre, est une des plus nobles de l'antiquité. Un fragment de la V<sup>e</sup> satire, adressée à *Cornutus*, en fera sentir l'originalité :

\* Dès que j'eus quitté la pourpre, sauvegarde de l'enfance timide, dès que les Lares, les dieux à la robe retroussée, eurent reçu ma bulle en offrande, que d'aimables compagnons m'entourèrent, et que je pus, revêtu de la toge virile, promener mes regards impunément dans tout le quartier de Subure, à l'âge où l'on ne sait quelle voie prendre, où l'esprit inexpérimenté hésite et se partage entre les sentiers divers qui s'ouvrent devant lui, je me donnai à toi ; tu te chargeas de ma tendre jeunesse, tu me reçus dans ton sein comme un autre Socrate, ô *Cornutus*. Alors, soumis à une règle qui savait me charmer, je redressai mes mœurs, mon cœur s'inclina devant la raison, fit des efforts pour se laisser dompter, et, sous ta main savante, mon âme prit une autre image. Avec toi je me souviens que je restais les journées tout entières; avec toi je passais à table les premières heures de la nuit. Étude, repos, tout nous était commun, et nous nous délassions par un repas modeste de nos graves méditations. \*

(*Sat.*, V, 30-44.)



**Autres poètes de ce temps.** — Il faut mentionner au moins le nom de quelques poètes de second ordre. Sous Néron, *Calpurnius* a écrit sept *Églogues* très inférieures à celles de Virgile. Le poème de l'*Ætna*, qui a probablement pour auteur *Lucilius*, l'ami de Sénèque, est parfois un assez beau modèle de poésie didactique et scientifique. *Cæsius Bassus*, qui fut aussi un métricien distingué, avait écrit des poésies lyriques que Quintilien regardait comme les seules qu'on pût citer après celles d'Horace.

L'empereur *Néron* eut de grandes prétentions littéraires. Il avait écrit des poèmes, dont quelques-uns niaient qu'il fût lui-même l'auteur; mais Suétone en avait vu les brouillons raturés de sa main. Ils étaient d'ailleurs aussi médiocres que prétentieux. Sa prose ne valait guère mieux, à juger par le fragment, récemment retrouvé, de la proclamation qu'il adressa aux Grecs lorsqu'il leur rendit la liberté. Par son amour de l'extraordinaire en toutes choses, par ses instincts de comédien et de rhéteur, Néron a incarné, dans ce qu'il avait de plus faux, le mauvais goût de son époque.

## RÉSUMÉ.

79. **Phèdre** a fait de la fable un genre littéraire, sans lui donner toujours cependant une forme assez dramatique. Son style a du naturel et de la simplicité, parfois une verve satirique assez mordante.

80. **Lucain** est le seul poète épique latin véritablement original après Virgile. Sa *Pharsale* est une épopée purement historique, qui ne doit rien à l'emploi du merveilleux. L'inspiration en est républicaine et stoïcienne. Les caractères principaux, sauf celui de Caton, sont assez

défectueux. L'œuvre dans son ensemble a, malgré ses défauts, de grandes beautés.

81. Les tragédies attribuées d'ordinaire à **Sénèque le Philosophe** paraissent bien être de lui, sauf l'**Octavie**. Elles ont des parties intéressantes et curieuses. Mais les caractères y manquent de naturel. Trop de hors-d'œuvre interrompent l'action. Elles conviennent mieux aux exigences des lectures publiques qu'à celles de la scène.

82. Le théâtre sous l'empire n'a vécu que du mime et de la pantomime, qui eurent la plus grande vogue, mais relèvent à peine de la littérature.

83. Le poète satirique **Perse** est un écrivain pénible et obscur, mais un des plus nobles caractères de l'antiquité. Ses **Satires** sont inspirées par le plus pur stoïcisme.

84. L'empereur **Néron** a incarné ce qu'il y eut de plus faux et de plus détestable dans le goût de son époque.

#### LECTURES RECOMMANDÉES.

NISARD : *Les Poètes latins de la décadence* (en tenant compte de la partialité de l'auteur). — MARTHA : *Les Moralistes sous l'empire romain*. — FRIEDLÄNDER : *Les Mœurs romaines, d'Auguste aux Antonins* (traduction Ch. Vogel). — H. WEIL : *Études sur le drame antique* (p. 305-328, sur les tragédies de Sénèque), 1897.

#### TEXTES A CONSULTER.

L. HERVIEUX : *Les Fabulistes latins*, 1884. — PRÉDÈRE : éd. Lucian Mueller, 1888; éd. L. Havet, 1895. — LUCAIN : éd. Weber, 1824-1831; éd. Hosius (collection Teubner, 1892); livre 1, éd. P. Lejay, 1894. — SÉNÈQUE : *Tragédies*, éd. Peiper et Richter, 1867; éd. Léo, 1878-79; extraits dans Romain, *Théâtre latin*. — PERSE : éd. Otto Jahn et Buecheler, 1893; extraits dans Waltz, *Anthologie des poètes latins*. — CALPURNIUS, éd. Schenkl, 1885. — ÆTNA, éd. Sudhaus, 1898; éd. Ellis, 1900.

## CHAPITRE III

### LA LITTÉRATURE SOUS LES FLAVIENS. — LA PROSE.

PLINE L'ANCIEN. — Sa vie. — Son *Histoire naturelle*.  
La réaction classique.

QUINTILIEN : sa biographie. — L'éducation d'après Quintilien. —  
Sa rhétorique. — Son influence littéraire.

#### PLINE L'ANCIEN.

**Sa vie.** — *Pline l'Ancien* (C. Plinius Secundus) naquit en l'an 23, à Côme, dans cette Italie du nord où les vieilles mœurs s'étaient un peu mieux conservées qu'ailleurs. Bon officier, — il se distingua surtout en Germanie, — bon administrateur, — il remplit en Espagne et en Gaule d'importants emplois de finance, — ce fut un homme d'une admirable activité et d'une puissance de travail prodigieuse. Son neveu, Pline le Jeune, nous a raconté avec quel soin minutieux il avait réglé sa vie, afin de ne rien perdre de son temps. L'amour de la science, qui était si vif chez lui, causa sa mort : c'est en voulant observer de plus près la fameuse éruption du Vésuve qu'il périt par asphyxie, le 24 août 79.

**Son Histoire naturelle.** — De ses nombreux ouvrages (ouvrages de grammaire; un grand ouvrage historique qui faisait suite à celui d'Aufidius Bassus; une *Histoire des guerres de Germanie*, etc.), il nous est resté le plus important, sa grande *Histoire naturelle*, en XXXVII livres, dédiée à Titus en 77. C'est une



encyclopédie des sciences naturelles, entendues au sens le plus large du mot : car Pline y fait entrer l'agriculture, la médecine, même l'histoire de l'art, qu'il rattache à l'étude des matériaux qu'emploient la sculpture et la peinture. Une énorme quantité de faits y est accumulée; mais Pline est un compilateur plutôt qu'un savant; il n'a pas une critique assez sévère.

Pline écrit en improvisateur, avec une facilité négligée et sans beaucoup de goût. Mais lorsqu'il se laisse aller à exprimer les idées philosophiques et morales qui lui sont chères, il s'élève parfois à l'éloquence. C'est un adversaire décidé de la superstition, et même de la religion; il ne croit qu'à la science, des progrès de laquelle il attend le bonheur de l'humanité, ou du moins, — car il est fort pessimiste, — l'amélioration de sa condition, si les hommes savent s'aider mutuellement et pratiquent les devoirs de bienfaisance réciproque.

Pline est ainsi dans la tradition de Lucrèce; tradition qui, à son époque, est de plus en plus délaissée, et qu'il représente à peu près seul.

#### LA RÉACTION CLASSIQUE. — QUINTILIEN.

Ce qui caractérise particulièrement l'époque des Flaviens, c'est qu'une réaction vigoureuse se produit contre l'influence de Sénèque, en faveur de l'art classique. Cette réaction ne porte véritablement ses fruits que quelques années plus tard, au commencement de la période antonine. Mais c'est sous Vespasien et ses successeurs qu'elle commence. L'initiateur en est Quintilien.

**Quintilien : sa biographie.** — *Quintilien* (M. Fabius Quintilianus) est né dans le nord de l'Espagne, à Calagurris (Calahorra), vers 35 après J.-C. Élevé à Rome où son maître et son modèle favori fut *Domi-*

*tius Afer* (1), il devint le rhéteur le plus célèbre et le plus influent de son temps. Vespasien, par une mesure toute nouvelle, organisa l'enseignement officiel de la rhétorique, et Quintilien fut le premier à recevoir un traitement public (2).

Quintilien avait écrit un livre sur les *Causes de la décadence de l'éloquence*, que nous avons perdu. Ses élèves ayant publié plus ou moins exactement des résumés de ses leçons, il se décida, après avoir pris sa retraite, à composer les douze livres de l'*Institution oratoire*, dédiés à Marcellus Vitorius, où il a déposé tous les résultats de son expérience et de son enseignement.

Il avait plaidé avec succès; en particulier un procès en faveur de la reine Bérénice. Sur la fin de sa vie, quand il avait déjà écrit les trois premiers livres de son traité, Domitien, qui l'éleva au consulat, lui confia l'éducation de ses petits-fils. Il mourut vers 95.

L'éducation d'après Quintilien. — La première originalité du livre de Quintilien est de n'être pas seulement un traité de rhétorique, mais un traité complet d'éducation. Non seulement, dans son livre I<sup>er</sup>, Quintilien s'occupe brièvement des études grammaticales, qui sont la condition de toutes les autres, et qu'il veut sérieuses, quoique sans excès de minutie; mais encore il se préoccupe vivement de l'éducation morale, au sujet de laquelle il donne aux parents les meilleurs et les plus sages conseils. Il examine aussi une question qui de son temps commençait à être fort discutée : Que faut-il préférer, de l'éducation privée ou de l'éducation publique? C'est naturellement en faveur de la seconde que Quintilien, représentant de l'enseignement officiel, conclut, par des raisons qui d'ailleurs ne manquent pas de valeur.

**Sa rhétorique.** — Quintilien, comme tous les an-

(1) Domitius Afer était un Gaulois de Nîmes; son goût était déjà surtout classique et cicéronien, comme celui de Quintilien.

(2) De 100 000 sesterces (20 000 fr.) par an.

ciens, ne connaît qu'un système d'éducation : celui qui a pour base l'étude de la rhétorique. Mais il a l'esprit naturellement très mesuré et très droit; on ne saurait donc lui adresser à peu près aucun des reproches que nous n'avons pas ménagés aux rhéteurs que nous a fait connaître Sénèque le Père. Sans doute nous trouvons aujourd'hui un excès de minutie dans les préceptes méticuleux qu'il prodigue; mais il faut nous rappeler en quel temps il vivait. Si on le compare aux rhéteurs qui l'ont précédé, soit en Grèce, soit à Rome, on constate qu'il est allé beaucoup moins loin qu'eux dans cette voie; lui-même d'ailleurs en a fait plusieurs fois la remarque dans son livre. Le défaut le plus grave de son enseignement, c'est que la rhétorique n'a pas chez lui, comme chez Cicéron, de points d'attache avec la philosophie. Quintilien dédaignait les philosophes (1), un peu par rivalité de métier, parce qu'il craignait de les voir dérober aux rhéteurs leur influence sur la jeunesse. Lui-même d'ailleurs voulait, il faut le reconnaître, que la rhétorique suppléât à la philosophie; qu'elle fût l'institutrice du caractère en même temps que de l'esprit; prétention fort honorable, mais à coup sûr exagérée, et qui témoigne d'une certaine étroitesse de vue. A cet égard, l'*Institution oratoire* est notablement inférieure aux *Dialogues littéraires* de Cicéron.

**Son influence littéraire.** — La véritable importance de ce traité est que, d'un bout à l'autre, Quintilien y défend une cause : il veut ramener ses contemporains au goût classique. Ce n'est pas qu'il ne fit quelques concessions à son temps; son propre style, bien que formé sur le modèle de celui de Cicéron, tient de celui de Sénèque une plus grande brièveté et une recherche, discrète toujours d'ailleurs, de la métaphore et du trait. Dans quelques morceaux même, alors que cependant Quintilien exprime des senti-

(1) Il n'aimait pas beaucoup plus d'ailleurs les grammairiens.



ments sincères, s'il en fût, comme dans cette préface du livre VI où il déplore la mort de son fils, son éloquence est vraiment trop artificielle. Mais avant tout il est cicéronien et classique. Son grand adversaire, c'est Sénèque, dont il veut détourner à jamais les générations nouvelles. Voici comment il l'a jugé, à la fin du chapitre I<sup>er</sup> de ce livre X, qui est un abrégé de l'histoire littéraire grecque et latine :

« C'est à dessein que j'ai réservé pour la fin Sénèque, parce qu'on croit communément, et bien à tort, que je le condamne et même qu'il m'est odieux. Cela m'est arrivé, parce que je m'applique à ramener à un goût plus sévère l'éloquence gâtée et corrompue par tant de défauts. Or cet écrivain a longtemps été le seul qui fût dans les mains des jeunes gens. A vrai dire, je ne voulais pas le bannir absolument, mais je ne souffrais pas qu'on le préférât à ceux qui valent mieux que lui, et qu'il n'avait cessé lui-même d'attaquer, parce que, sachant fort bien à quel point sa manière différait de la leur, il n'espérait pas réussir à plaire à ceux à qui ils plaisent. D'ailleurs on l'aimait plus qu'on ne l'imitait, et on s'éloignait autant de lui qu'il s'était éloigné des anciens. Car ce serait chose fort désirable que de l'égalier, ou tout au moins de l'approcher. Mais il ne plaisait que par ses défauts, que chacun s'efforçait d'imiter comme il pouvait. Puis, en se vantant d'écrire comme lui, ses prétendus imitateurs le déshonoraient. Oui, Sénèque eut beaucoup de qualités et en eut de grandes : un talent facile et abondant, beaucoup d'étude et d'érudition; quoique parfois, en fait de science, il se soit laissé induire en erreur par ceux à qui il confiait des recherches à faire. Ajoutez qu'il a traité presque tous les sujets, car on a de lui des discours, des poèmes, des lettres, des dialogues. Dans la philosophie, il est peu exact, mais ce fut pourtant un adversaire redoutable des vices. Chez lui, les pensées éclatantes abondent, et la lecture de ses œuvres est souvent utile aux mœurs. Mais son style est fort corrompu et d'un exemple d'autant plus dangereux, qu'il est plein de défauts séduisants. On voudrait qu'il eût écrit avec son esprit, mais avec le goût d'un autre. S'il eût dédaigné certains effets, n'en eût pas affecté certains autres, s'il n'avait pas admiré indistinctement tout ce qui lui venait à l'esprit, s'il n'avait pas abusé des petites phrases hachées qui détruisent la grandeur des pensées, il aurait pour lui l'approbation des lettrés plutôt que l'enthousiasme des enfants. Enfin, tel qu'il est, quand on aura déjà l'esprit formé et aguerri par la pratique d'un genre plus sévère, il faut qu'on le lise, ne fût-ce que parce qu'il peut servir à exercer le jugement, par ses

qualités comme par ses défauts. Je l'ai dit, il y a beaucoup, oui, beaucoup à admirer en lui, pourvu qu'on sache choisir ; que ne l'a-t-il su lui-même ? Car il était digne de vouloir mieux, lui qui a pu ce qu'il a voulu. »

On sent que Quintilien s'est efforcé d'être impartial, et, à tout prendre, ce jugement est à peu près juste, quoique les qualités méritassent d'être mieux mises en relief, quand les défauts sont si habilement signalés. Mais on sent aisément aussi que Quintilien nous livre ici le premier mobile de son enseignement, la pensée qui l'a toujours dirigé.

L'influence de Quintilien fut considérable, et il réussit en somme dans sa tentative. La génération qui a produit de si belles œuvres sous les Antonins a été presque tout entière formée par lui. La réaction à la tête de laquelle il s'était mis, et qui, on l'a vu, fut du reste modérée et sut faire des concessions, au besoin, a donc eu d'heureux résultats.

#### RÉSUMÉ.

85. **Pline l'Ancien** (23-79), polygraphe très fécond, a écrit une **Histoire naturelle**, compilation très érudite, mais où la critique fait souvent défaut. Son style est familier et négligé, mais devient éloquent lorsqu'il exprime ses convictions morales et philosophiques, à peu près analogues à celles de **Lucrèce**.

86. L'époque des Flaviens est caractérisée par un retour à l'imitation de **Cicéron** et au goût classique. L'initiateur de ce mouvement est **Quintilien**.

87. L'**Institution oratoire** de Quintilien est un traité complet d'éducation. Quintilien, qui le premier reçut un traitement public, prend

parti pour l'enseignement public contre l'enseignement privé. Sa rhétorique, trop détachée de la philosophie, est mesurée et sage. Il est parvenu à détourner la jeunesse de l'imitation de Sénèque, et à la ramener à l'étude des classiques, c'est-à-dire avant tout de Cicéron.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

BOISSIER : *L'Instruction publique sous l'empire romain* (*Revue des Deux Mondes*, mars 1884; et *Fin du Paganisme*, I, p. 145). — CUCHEVAL : *Histoire de l'éloquence romaine depuis la mort de Ciceron jusqu'à l'avènement de l'empereur Hadrien*. — ROCHEBLAVE : *De Quintiliano Senecæ judice*, 1890. — D. BASSI, *Il libro decimo dell'Istituzione*, 1899.

## TEXTES A CONSULTER.

PEINE : édition von Jan, 1854-65; édition Detlefsen, 1866-1873; édition C. Mayhoff, 1892; traduction Littré, 1866-1873, dans la collection Nisard. — QUINTILIEN : édition Halm, 1868; édition Meister, 1886-1887; édition Fierville (livre I, 1890); éditions du X<sup>e</sup> livre de Hild, 1885, et de Dossou, 1884.



## CHAPITRE IV

### LA LITTÉRATURE SOUS LES FLAVIENS. — LA POÉSIE.

L'épopée : Valérius Flaccus. — Silius Italicus. — Stace. — Les *Silves* de Stace.

L'épigramme : Martial. — Sa vie. — Son talent. — Autres poètes contemporains.

La poésie, comme la prose, revient sous les Flaviens à l'imitation des classiques. Seulement, chez la plupart des poètes dont nous allons parler, cette tendance provient moins d'un parti pris réfléchi, de principes raisonnés, comme chez Quintilien, que d'une impuissance naturelle, d'un défaut de génie. Le goût est plus sûr chez eux, mais parce qu'il est plus timide. L'originalité, si grande chez Lucain encore, a disparu.

L'épopée : Valérius Flaccus. — *C. Valérius Flaccus* est contemporain de Vespasien. Il a écrit une épopée sur un sujet traditionnel, et même fort rebattu, chez les Grecs sinon chez les Romains : des *Argonautiques*, en huit livres. Le poème n'est pas encore terminé au livre VIII ; la mort empêcha probablement l'auteur de l'achever. C'est une imitation, assez libre d'ailleurs, de l'œuvre d'Apollonius de Rhodes, avec moins d'affectation d'érudition mythologique, mais aussi moins de finesse et de délicatesse de sentiment. Styliste adroit, versificateur sévère, Valérius Flaccus, à défaut de puissance dans l'invention, ne manque pas de talent dans la forme. Il imite

d'assez près Virgile, mais sa manière est plus artificielle, et doit trop à la rhétorique.

**Silius Italicus.** — *Ti. Catius Silius Italicus*, né vers l'an 23, qui se suicida en 101 pour mettre fin aux souffrances d'une maladie incurable, personnage important, consui en 68, après avoir été soupçonné sous Néron de délation, effaça cette réputation fâcheuse par la suite de sa vie, et conquit sous les Flaviens l'estime générale. C'était un admirateur fanatique de Virgile, dont il célébrait l'anniversaire avec plus de solennité que le sien propre. Il a cependant choisi son sujet beaucoup moins heureusement que Virgile. Il a pris en effet la seconde guerre punique, et il a transformé le récit de ces événements, tel qu'il l'emprunte surtout à Tite-Live, en un poème coulé dans le moule traditionnel de l'épopée légendaire. Toute son habileté consiste à imiter fidèlement les procédés homériques et virgiliens, dans le développement d'un sujet qui aurait réclamé plutôt le ton et la manière de Lucain. Il manque tout à fait d'invention et de souffle; Pline le Jeune, qui le juge cependant avec bienveillance, a dit justement de lui qu'il avait plus de conscience que de génie. En réalité, la poésie est surtout pour lui un divertissement intelligent d'amateur désœuvré, plutôt qu'affaire de vocation véritable. Les amateurs de ce genre furent nombreux dans la haute société, très lettrée, de l'empire, à l'époque des Flaviens et des Antonins; une aristocratie qui sait occuper ainsi ses loisirs est certainement très digne d'estime; mais il ne s'ensuit pas qu'elle doive tenir une grande place dans l'histoire littéraire.

**Stace.** — *Stace* (P. Papinius Stadius) est un poète beaucoup plus distingué. Né à Naples, vers 40, il se distingua d'abord par les succès qu'il remporta dans les concours poétiques de sa ville natale. Ces concours étaient alors fort à la mode, et Domitien en institua deux, qui revenaient tous les cinq ans, l'un en l'honneur de Jupiter Capitolin, à Rome, l'autre, à Albe, en

l'honneur de Minerve; Stace fut couronné au second et échoua au premier. Il vécut longtemps à Rome, flattant l'empereur et ses affranchis, quémandant auprès des uns et des autres. Il avait de très grands succès dans les lectures publiques, où toute la ville courait entendre sa *Thébaïde*; il composait pour les acteurs en vogue des livrets de pantomimes (par exemple une *Agavé*) qui lui rapportaient quelque argent; il recevait parfois des libéralités de ses protecteurs. Cependant il ne parvint pas à s'assurer une situation de fortune indépendante, et en 94 il se retira à Naples, où il est mort sans doute vers 96.

Stace est surtout un improvisateur, d'un talent très facile et très brillant. Sa grande œuvre, la *Thébaïde* (1), a pour sujet la rivalité d'Étéocle et de Polynice; elle a douze livres; dans les dix premiers, le poète marche d'une allure assez lente, n'épargnant pas les digressions et les épisodes, tandis que la fin, dans les deux derniers, est rapide et brusquée. La *Thébaïde* est l'idéal même de l'épopée composée pour les lectures publiques. Les morceaux à effet, ingénieux ou dramatiques, y abondent. Certains personnages ont même un caractère assez énergique et assez original, par exemple l'impie Tydée. Mais en somme le talent de Stace reste assez superficiel, le plus souvent; le ton général a trop d'enflure et le style trop de clinquant.

Stace avait commencé une *Achilléide*, où il voulait traiter la vie tout entière d'Achille; il n'en a écrit que deux chants, dont le second même est incomplet.

Stace, comme Silius, était un admirateur passionné de Virgile, auquel il a rendu un bel hommage dans les derniers vers de sa *Thébaïde*. En réalité cependant, son talent ingénieux, son extrême facilité rappellent souvent Ovide plutôt que Virgile.

**Les Silves de Stace.** — La facilité de Stace se montre tout particulièrement dans les cinq livres des

(1) Il nous dit qu'elle lui coûta dix ans de travail.



*Silves.* (Le mot de *Silves* est un terme technique, employé dans les écoles de rhétorique, par lequel les Latins désignaient un brouillon, une improvisation qu'on doit ensuite retoucher.) Ce sont des poésies de circonstance, adressées aux protecteurs de Stace, et datant en général des dernières années de sa vie. Le fond n'y est à peu près d'aucune importance; mais la forme d'abord est adroite et brillante, trop artificielle parfois, il est vrai; ensuite les *Silves* nous font très bien connaître la société contemporaine; elles sont, sur l'époque de Domitien, un document extrêmement précieux, et c'est même là, à vrai dire, leur principal intérêt.

**L'épigramme : Martial.** — Le seul poète véritablement original de cette période est *Martial*, qui n'a écrit que des épigrammes, mais qui est en ce genre secondaire un écrivain du tout premier rang.

**Sa vie.** — M. Valérius Martialis est né à Bilbilis (El Calatayud, aujourd'hui), dans le nord de l'Espagne, entre l'année 38 et l'année 41. Il alla se fixer à Rome en 64, et y resta depuis lors trente-quatre ans, jusqu'en 98, sans s'absenter jamais, sauf pendant l'année 87-88, qu'il passa dans la Cisalpine, à Forum Cornelii (Imola). Il fut sous Néron le client des Sénèques et de Pison. Sa réputation ne perça véritablement que sous les Flaviens. Déjà en faveur sous Titus, il fut très bien vu à la cour de Domitien, qui l'éleva au rang de chevalier. Sa vie ressemble beaucoup à celle de Stace; il a passé son temps à chercher fortune auprès de ses protecteurs, le prince d'abord, puis ses affranchis, ou de grands personnages, comme Silius Italicus, le futur empereur Nerva, l'avocat Régulus, Pline le Jeune; demandant une toge à l'un, un manteau à l'autre; allant quêter la sportule (le cadeau qu'on donnait aux clients) dans les palais de ses patrons, à l'heure de la salutation matinale. C'est à la fin du règne de Domitien qu'il fut le mieux à son aise: de 86 à 90, il habitait sur le Quirinal, à un troisième étage; en 94, au con-

traire, il avait sa maison, un attelage de mulets, plusieurs esclaves. Mais il manquait d'ordre et d'économie. L'avènement de Nerva lui fut peu favorable; il y eut alors une réaction contre les hommes du temps de Domitien et les mœurs de sa cour. Martial, vieilli, lassé de cette vie fatigante de client, se retira dans son pays natal, qu'il avait d'ailleurs toujours vivement aimé. Pline le Jeune lui paya le voyage. En Espagne, de vieux amis, Térentius Priscus, Marcella, le mirent à l'abri du besoin; Marcella lui donna une villa, où il vécut en campagnard, fort heureux d'abord du changement d'existence, mais bientôt regrettant quelque peu les plaisirs de Rome, l'activité intellectuelle de la capitale; il mourut vers 104, à soixante-cinq ans environ.

**Son talent.** — Si Martial ne parvint pas à la fortune, comme il l'avait tant désiré, sa renommée fut très grande. On s'arrachait à Rome ces petits volumes qui paraissaient régulièrement, chaque année, chez les libraires Tryphon, Atrectus ou Sécundus. On ne les lisait pas moins dans les provinces, en Gaule, en Vindélicie, en Bretagne. Les esprits les plus distingués, Quintilien, Juvénal, Pline le Jeune, en faisaient grand cas. Et ce succès était mérité. Les épigrammes de Martial sont d'abord comme une chronique très vive et très spirituelle de la cour et de la ville; il a observé les mœurs de son temps avec beaucoup de finesse, et en a rendu les traits saillants avec beaucoup de fantaisie et de vérité à la fois. Il connaît bien la nature humaine, ce dont il s'est vanté plusieurs fois dans ses préfaces, où il aime à dire des malices aux faiseurs d'épopées, aux auteurs ambitieux de longs poèmes sans intérêt et sans vie. « Mes pages, à moi, disait-il, ont un goût d'humanité. » Cependant la verve de Martial est sans méchanceté: ceux qui le connaissaient personnellement (Pline, par exemple), aimaient son excellent caractère, sa bonhomie; ces qualités apparaissent encore dans son livre; il est très éloigné de

l'âpreté satirique de Catulle; bien que les contemporains dussent reconnaître assez aisément les originaux de ses portraits, il ne désigne ceux qu'il raille, ni par leur nom, ni par des allusions trop précises. Son style enfin est plein de naturel autant que d'esprit; il n'y a pas trace de rhétorique dans ce poète, qui a vécu en un siècle où tout était infesté par la rhétorique.

Le grand défaut de Martial est celui de son temps: il peint crûment des mœurs beaucoup trop libres. L'époque de Domitien ne valait pas mieux que celle de Néron, et c'est sous les Antonins seulement que les mœurs publiques devinrent meilleures.

La petite pièce suivante donnera une idée de la verve facile, et sans méchanceté trop mordante, qui caractérise Martial :

« Chaque fois que je te rencontre, Lupercus, « Veux-tu que je t'envoie mon esclave? » me dis-tu tout de suite, « tu lui remettras ton petit livre d'épigrammes; je le lirai, et te le renverrai sans retard. » Pas n'est besoin, Lupercus, de fatiguer ton esclave. C'est fort loin, que d'aller jusqu'au Poirier, et j'habite au troisième étage, bien haut. Tu peux trouver plus près ce que tu désires. Tu vas souvent à l'Argilète? En face du Forum de César, il y a une boutique; la porte en est toute couverte d'annonces, du haut en bas; on peut y lire d'un coup d'œil tous les poètes. Va me demander là. Atrectus ne se fera pas prier (c'est le maître de la boutique). Du premier ou du second rayon, il t'offrira, poli à la pierre ponce et bien revêtu de pourpre, un Martial (1) pour 5 deniers (2). — Quoi, tu coûtes si cher? t'écriestu. — Tu as raison, Lupercus. »

Martial a publié d'abord, en 80, le petit livre des *Spectacles*; puis, en 84 et 85, les deux livres de *Xenia* et *Apophoreta* (petites pièces de vers faites pour accompagner les cadeaux que l'on s'envoyait en décembre, aux Saturnales); à partir de 86 jusqu'en 96, les livres I à XI de ses *Épigrammes*, un chaque année; le livre XII fut écrit en Espagne, en 102.

**Autres poètes contemporains.** — On peut citer

(1) Le premier livre des *Épigrammes* seulement (d'où est extraite celle-ci).  
 (2) 5 francs environ.



encore, sous les Flaviens, *Curvatus Maternus*, auteur de tragédies destinées à la lecture publique (un *Caton*, un *Thyeste*, etc.), et *Salvius Bassus*, que Quintilien cite comme un poète épique de mérite.

## RÉSUMÉ.

88. La poésie épique sous les Flaviens revient à l'imitation des classiques. **Valérius Flaccus** a écrit, dans un assez bon style, des **Argonautiques**; **Silius Italicus**, un poème sur la **Deuxième guerre punique**, sans inspiration originale. **Stace**, dans sa **Thébaïde**, a fait preuve tout au moins d'un talent très brillant de versification et d'écrivain; parfois même d'une certaine force dans la peinture des caractères. **Les Silves** sont des poésies de circonstance, curieuses surtout pour la connaissance des mœurs du temps.

89. Le meilleur poète de cette époque est l'Espagnol **Martial**. Ses **Épigrammes**, d'un ton souvent trop libre, raillent avec esprit, avec naturel, et sans méchanceté trop dure, les mœurs contemporaines, que Martial a très bien observées.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

NISARD : *Poètes latins de la décadence*. — FRIEDLÈNDER : *Mœurs romaines*. — RIBBECK : *Geschichte der römischen Dichtung*, tome III. — LAFAYE : *Quelques notes sur les Silves de Stace* (1896). — R. HARMAND : *De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore* 1898. — G. BOISSIER, *Le poète Martial dans Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1900.

## TEXTES A CONSULTER.

VALÉRIUS FLACCUS : éd. Schenkl, 1871; éd. Langen, 1896. — SILIUS ITALICUS : éd. Bauer, 1890-92. — STACE : éd. Bährens et Kohlmann, 1876-1884, *Silves*, éd. Vollmer, 1898. — MARTIAL : éd. Friedländer, 1886; éd. Gilbert, 1898. — *Anthologie des Poètes latins*, éd. Waltz.

## CHAPITRE V

### L'ÉPOQUE DE NERVA ET DE TRAJAN. — LA PROSE

La littérature sous Nerva et Trajan; le nouveau régime politique.

TACITE: sa vie. — Ses débuts littéraires: le *Dialogue des orateurs*. — Ses débuts historiques: l'*Agricola* et la *Germanie*. — Ses grandes œuvres: les *Histoires* et les *Annales*. — Tacite historien. — Tacite moraliste. — Tacite écrivain.

**La littérature sous Nerva et Trajan; le nouveau régime politique.** — Les mauvaises années du règne de Domitien avaient paru d'autant plus dures qu'elles avaient succédé au gouvernement réparateur de Vespasien et de Titus. L'espoir commença à renaître sous Nerva (96-98), qui bientôt associa Trajan à l'empire. Avec Trajan (98-117) s'établit la tradition féconde qui dura jusqu'à la mort de Marc-Aurèle. Tacite a caractérisé ce nouveau régime en disant qu'il sut concilier « le principat et la liberté ». En réalité, le pouvoir des princes resta aussi absolu, mais comme ces princes furent excellents, le régime le fut aussi. La période que l'on appelle généralement la période antonine a été la plus heureuse de l'empire romain; des mœurs douces et honnêtes, un progrès continu de la civilisation et de l'humanité la caractérisent entre toutes. Nerva, qui avait le goût et l'amour des lettres, a trop peu longtemps gouverné pour avoir pu leur être utile. Trajan fut surtout un grand capitaine et un grand administrateur. Mais il a rendu à la litté-

rature le plus grand service qu'il pût lui rendre, par les seuls effets de son gouvernement sage et bienveillant : les esprits reprirent la confiance qui leur manquait ; la pensée libre put s'exprimer sans crainte ; la philosophie cessa d'être l'ennemie du pouvoir, pour en devenir l'alliée et la collaboratrice. Le plus grand écrivain de cette époque, Tacite, est l'un des plus grands classiques de la littérature latine.

Tacite ; sa vie. — *Tacite* (P. Cornélius Tacitus) naquit en 55 ou 56, d'une famille riche et d'un rang élevé. Tribun militaire sous Vespasien, questeur sous Titus, en 80 ou 81, préteur sous Domitien en 88, l'année où l'empereur fit célébrer les jeux séculaires, il quitta Rome de 90 à 94 pour remplir, dans une province que nous ne connaissons pas, une charge dont nous ignorons également la nature. En 97 (1), il fut consul. Sur la fin de sa vie, sans doute entre 113 et 116, il fut proconsul d'Asie, comme vient de nous l'apprendre une inscription récemment retrouvée (2). Il est mort probablement dans les premières années du règne d'Hadrien, environ vers 120.

Tacite s'illustra d'abord comme orateur ; il passa pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Deux discours de lui notamment nous sont connus : son oraison funèbre de Verginius Rufus ; son réquisitoire en faveur de la province d'Afrique contre le proconsul Marius Priscus. La gloire dont il jouissait à Rome nous est garantie par le témoignage répété de son intime ami, Pline le Jeune.

Ses débuts littéraires : le *Dialogue des orateurs*. — Le premier écrit de Tacite est le *Dialogue des orateurs* ; on a souvent contesté qu'il en fût l'auteur, mais il est extrêmement vraisemblable cependant que l'œuvre est bien de lui. Il y recherche les causes de la décadence de l'éloquence, en racontant une causerie, à laquelle il dit avoir assisté, en l'an 75, chez le poète Curiatius Maternus. Composé sans doute

(1) Cf. Fabia, *le Consulat de Tacite*, dans la *Revue de Philologie*, 1893.

(2) *Bulletin de correspondance hellénique*, mai 1890.



à la fin du règne de Titus, ou au commencement de celui de Domitien, le *Dialogue* ne fut probablement publié que plus tard, sous Nerva.

C'est une œuvre très remarquable par le fond et la forme. La partie la plus importante est celle où Vipstanius Messalla expose ses idées sur la question qui est le sujet même du dialogue : « Pourquoi l'éloquence a-t-elle dégénéré ? » C'est, selon lui, parce que les jeunes gens reçoivent une première éducation déplorable dans la famille même ; ensuite une éducation non moins mauvaise chez les rhéteurs, — nul n'a mieux signalé les défauts de la rhétorique contemporaine, le vide et l'artifice de cet enseignement ; — enfin et surtout c'est parce que la constitution politique a changé : autre chose est de parler au Forum ou au tribunal des centumvirs ; — c'est encore là une vue très juste et très profonde, d'autant plus méritoire que Tacite est le seul de son époque, à notre connaissance, qui l'ait eue, quelque naturelle qu'elle nous paraisse. C'est dans ce discours de Messalla que Tacite semble avoir voulu mettre de préférence l'essentiel de ses propres idées. Mais Maternus, quand, à la fin du *Dialogue*, il loue la sécurité des temps présents, où les troubles civils ont cessé et où l'éloquence publique, parfois aussi dangereuse qu'utile, n'a plus de raison d'être, mais parfois Aper lui-même, le fougueux défenseur des modernes, — si l'on sait faire dans son plaidoyer la part du paradoxe, — sont peut-être aussi les interprètes de sa pensée.

Le *Dialogue* est écrit d'un bout à l'autre avec une verve admirable. C'est le chef-d'œuvre de la critique littéraire à Rome.

Ses débuts historiques : l'*Agricola* et la *Germanie*. — Salluste, avant de composer sa grande *Histoire*, s'était exercé à sa tâche par la composition de deux opuscules plus courts, le *Catilina* et le *Jugurtha*. Tacite s'est préparé de même à la sienne par l'*Agricola* et la *Germanie*.

L'*Agricola* est avant tout une biographie (non pas une oraison funèbre, comme on l'a dit à tort parfois) : Tacite y raconte la vie, très belle et très noble, de l'excellent officier qui se distingua surtout dans ses campagnes en Bretagne, et dont il avait épousé la fille. C'est encore — par la partie où sont racontées ces campagnes — un récit d'histoire générale. En outre, une intention politique s'y révèle par endroits : Tacite veut, au moment où commence un régime nouveau, (l'*Agricola* a été composé en 97), laisser s'épancher les sentiments qu'il avait dû refouler sous Domitien, et caractériser en traits vengeurs ces sombres années de tyrannie; mais en même temps aussi il veut justifier la conduite de ceux qui, comme Agricola et comme lui-même, n'avaient pas cru devoir tenter une opposition inutile, et, en évitant de se rendre complices des cruautés et des caprices du despote, s'étaient tus cependant et s'étaient réservés pour des temps meilleurs. Il y a dans l'*Agricola* parfois un peu trop de rhétorique : ainsi dans le fameux discours de Galgacus, très beau en soi, mais déplacé dans la bouche d'un chef barbare; il y a aussi, par exemple dans l'admirable péroraison, une forte et puissante éloquence, d'une profonde sincérité et d'une élévation rare.

La *Germanie* (nous lui laissons son nom traditionnel; il n'est pas sûr que ce fût le titre exact adopté par Tacite) a été composée en 98, et publiée cette année même ou l'année suivante. Elle se divise en deux parties : Tacite considère d'abord les Germains en général, notant les traits qui leur sont communs; il passe ensuite en revue les divers peuples entre lesquels ils se décomposent. C'est une étude d'histoire, d'ethnographie et de géographie à la fois. Elle avait un assez vif intérêt d'actualité, la Germanie ayant beaucoup préoccupé Rome sous Domitien, et Trajan, en 98, étant occupé à fortifier la frontière du Rhin. Tacite, de plus, avec une grande pénétration, a compris que c'était de ce côté, non du côté des

Parthes, qu'un grand danger permanent menaçait Rome. S'il a montré ainsi la profondeur de son coup d'œil politique, il n'a pas fait œuvre moins remarquable d'historien. Sans doute des erreurs, des confusions, des lacunes parfois assez graves, étaient inévitables en ce difficile sujet. Mais il faut surtout admirer que Tacite ait pu être d'ordinaire aussi précis, et relativement aussi exact. Quelques-uns des historiens ou géographes qui l'ont précédé avaient déjà parlé de la Germanie : César, Pomponius Méla, Pline l'Ancien, Antistius Vétus ; il ne cite que César ; il a dû connaître aussi les autres cependant. Mais beaucoup de détails intéressants ont été certainement donnés par lui pour la première fois, et ne peuvent guère provenir que de certains Germains eux-mêmes ou des trafiquants romains qui se risquaient parmi eux. Tacite d'ailleurs connaissait peut-être d'assez près, personnellement, la frontière du Rhin ; il n'est pas impossible que ce soit dans ces régions qu'il ait résidé, pendant son absence de Rome de 90 à 94, et son père était probablement le Cornélius Tacitus, chevalier romain, dont Pline l'Ancien nous parle, et qui fut procureur en Belgique.

Prétendre, comme on l'a fait, que la *Germanie* devait primitivement, dans l'intention de son auteur, faire partie des *Histoires*, est une supposition gratuite, et qui semble inutile. Il ne faut pas y voir non plus une sorte d'idylle, à sous-entendus satiriques, où les Germains sont idéalisés à plaisir pour servir de contraste aux Romains dégénérés ; ce n'est pas là du moins le dessein principal de Tacite ; mais il est exact que souvent, dans la première partie de son œuvre, il profite, en bon moraliste, des occasions qu'il rencontre de faire la leçon à ses concitoyens, et que par suite quelquefois il embellit les mœurs barbares qu'il décrit, quoiqu'il n'en dissimule pas certains traits fâcheux (ivrognerie ; amour du jeu ; discordes civiles, par exemple l'anéantissement des Bruetères par leurs voisins).



**Ses grandes œuvres : les Histoires et les Annales.** — Les deux œuvres capitales de Tacite sont les *Histoires* et les *Annales*. Les *Histoires* (les Romains désignaient d'ordinaire par ce nom le récit des événements contemporains), dont la publication commença vers 106, racontaient en quatorze, ou peut-être seulement douze livres, les règnes de Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. Nous n'avons conservé que les quatre premiers et la moitié du V<sup>e</sup> (jusqu'à l'année 70).

Les *Annales* (dont le vrai titre semble avoir été *Ab excessu Divi Augusti*) avaient seize ou dix-huit livres, commençaient à la mort d'Auguste, et allaient jusqu'à celle de Néron, c'est-à-dire jusqu'à la date où commencent les *Histoires*; Tacite les a publiées à partir de 117 environ. Nous possédons les quatre premiers livres, des fragments des livres V et VI, et les livres XI à XVI. Tacite avait songé encore à raconter d'une part le règne d'Auguste, d'autre part l'époque de Nerva et de Trajan; mais ce projet n'a pas été exécuté.

**Tacite historien.** — Tacite avait compulsé avec soin certains documents officiels (*acta senatus*; *acta diurna*); les mémoires (ceux d'Agrippine, de Corbulon); les historiens qui l'avaient précédé (notamment Pline, Vipstanus Messalla, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus). Il s'informait aussi consciencieusement qu'il le pouvait auprès de ses contemporains (par exemple il a consulté Pline le Jeune sur l'éruption du Vésuve, où son oncle avait trouvé la mort). Comme tous les historiens anciens, il ne nous donne que les résultats de son enquête, sans nous faire assister au travail de la recherche et de la critique; mais tout porte à croire que son enquête avait été sérieuse, plus approfondie que celle de Tite-Live, qui, il est vrai, dans la partie de son œuvre qui nous reste, avait le désavantage de raconter une époque très mal connue, et, dans les origines au moins, toute légendaire. Sa méthode ne satisfait pas entièrement aux exigences

des modernes; au point de vue des anciens, elle mérite de paraître exacte et sévère. De plus, il avait pris part aux grandes affaires : ses vues et ses jugements sont d'un politique; il n'est pas, comme Tite-Live, un historien de cabinet.

Tacite a promis à ses lecteurs l'impartialité (J'écrirai, dit-il, sans haine et sans flatterie); on l'a accusé d'avoir manqué à sa promesse; par exemple, — c'est le principal reproche qu'on lui ait adressé, — d'avoir été injuste pour Tibère. Il est vrai que Tibère a fort bien administré les provinces, et Tacite ne le dit pas assez. Mais Tacite ne songe guère qu'à Rome même, où le despotisme de Tibère fut intolérable. C'est un point de vue un peu étroit, mais c'était celui de toute l'aristocratie romaine. En réalité, la sévérité de Tacite n'est le plus souvent que trop justifiée. Bien qu'il aimât et admirât les anciennes mœurs, les traditions de l'époque républicaine, il n'était d'ailleurs nullement un adversaire de parti pris de la constitution impériale; il s'en accommodait parfaitement, à condition que les princes fussent sages et bons, qu'ils respectassent les droits des citoyens, et tinssent quelque compte du sénat. Il n'allait même pas jusqu'à approuver l'opposition vaine et un peu fastueuse de certains stoïciens sous les plus mauvais princes; il n'admire pas Thraséa sans réserve. Il n'espérait pas que la Rome de son temps pût avoir un meilleur gouvernement que le gouvernement très modéré et très habile de Nerva et de Trajan.

**Tacite moraliste.** — Tacite est avant tout un moraliste : c'est le fond de son génie. Or il fallait être un moraliste pour comprendre et décrire l'époque troublée, aux mœurs raffinées et perverses, qu'il nous a racontée. Nul n'a su comme lui analyser les caractères, sonder les mobiles secrets des actions, démasquer toutes les hypocrisies, faire suivre, pas à pas, le lent progrès d'une crise morale ou psychologique. Le penchant de son esprit le portait à l'observation; les

hautes fonctions qu'il remplit lui donnèrent une expérience très étendue.

On lui a reproché un excès de misanthropie. Sans doute, les mauvaises années qu'il avait traversées sous Domitien avaient laissé leur marque sur lui; il était devenu enclin au pessimisme. Mais, en admettant même que telle ou telle de ses conjectures soit inexacte, cette tendance lui a servi plus qu'elle ne lui a nuï. Seul un esprit aussi courageux, aussi lucide, aussi décidé à ne pas être dupe, pouvait pénétrer au fond de natures aussi compliquées que celles de Tibère, de Néron ou d'Agrippine. Lui reprocher d'avoir calomnié l'humanité, c'est le calomnier lui-même; c'est la revanche familière à ceux qui sentent qu'ils relèvent de son tribunal : ainsi Napoléon avait coutume de dire de lui « que cet ennemi des délateurs était le plus grand des délateurs ». Tacite a fait lui-même sa profession de foi au début des *Histoires*; ce n'est point sa faute, si, comme il le dit, il raconte « une époque féconde en catastrophes;... cruelle même pendant la paix »; et lui-même ajoute d'ailleurs un peu plus loin : « Ce siècle toutefois ne fut pas si stérile en vertus qu'on n'y ait vu aussi quelques beaux exemples. »

On pourra juger de la pénétration habituelle à Tacite par le morceau suivant, où il décrit les hésitations simulées de Tibère, avant sa prise de possession du pouvoir :

Cependant, les funérailles d'Auguste accomplies selon la coutume, un temple fut décrété en son honneur et les honneurs célestes lui furent décernés. Alors les prières se tournèrent vers Tibère : pour lui, il répondait vaguement, alléguant la grandeur de l'empire, sa propre insuffisance; seul le génie d'Auguste pouvait supporter un tel fardeau; lui-même, appelé à partager ses soucis, avait appris par l'expérience les difficultés du pouvoir, les hasards de la fortune; du reste, dans une cité pleine d'hommes illustres, pourquoi tout remettre aux mains d'un seul? Si plusieurs associaient leurs efforts, ils soutiendraient mieux les charges du gouvernement. Ce langage avait plus de dignité que de bonne foi, et Tibère, même quand il n'avait rien à cacher,



soit par nature, soit par habitude, ne se prononçait pas et parlait en termes obscurs; mais alors surtout, comme il s'efforçait de dissimuler entièrement ses sentiments, l'incertitude et le doute croissaient sans cesse. Les sénateurs de leur côté ne redoutant rien tant que de paraître deviner, se répandaient en plaintes, en larmes, en vœux... Alors, le sénat descendant aux dernières supplications, Tibère laissa échapper que, s'il ne pouvait suffire au gouvernement tout entier, il en accepterait une part, quelle que fût celle qu'on lui en confiât. Sur ce, Asinius Gallus répondit : « Je te demande, ô César, quelle est la part du gouvernement que tu veux qu'on te confie. » Surpris par cette question imprévue, Tibère se tut un instant; puis, reprenant empire sur lui-même, il répliqua qu'il ne convenait pas à sa modestie de choisir ou de refuser une portion de ce qu'il préférerait refuser en entier. Gallus alors (il avait lu sur le visage de Tibère son mécontentement) dit qu'il n'avait point posé sa question pour réclamer la division d'un tout indivisible, mais pour faire avouer à César lui-même que le corps de la république était un et devait être gouverné par un seul. (*Annales*, I, 11-12.)

**Tacite écrivain.** — Tacite n'a pas été seulement un grand peintre de caractères; il a été aussi un peintre dramatique des grandes scènes historiques. Ses tableaux, sobres, mais pleins de détails significatifs, ont autant de couleur que de force. Qu'on lise ce récit de la mort de Galba :

Galba était entraîné en tous sens par les flots agités de la foule, au milieu des temples et des basiliques, envahis de tous côtés par le peuple, accouru à ce spectacle lugubre. Ni du peuple, ni de la plèbe une voix ne sortait; mais tous regardaient avec stupeur, tendaient l'oreille à tous les bruits: ni tumulte, ni calme, mais en quelque sorte le silence des grandes craintes et des grandes colères. Cependant on annonce à Othon que la plèbe a pris les armes; il ordonne aux prétoriens de courir en hâte au-devant du péril. Ainsi des soldats romains, comme s'ils allaient chasser du trône héréditaire des Arsacides Vologèse ou Pacorus, et non massacrer leur empereur, vieillard sans défense, dispersant le peuple, foulant aux pieds le sénat, les glaives hauts, les chevaux au galop, font irruption au Forum. Ni l'aspect du Capitole, ni la majesté des temples qui dominent ces lieux, ni la pensée des princes défunts, ni celle des princes à venir ne les empêchèrent de commettre un crime, que doit punir celui qui en profite.

A la vue des soldats qui s'approchent, un porte-étendard de la cohorte qui suivait Galba (on dit que ce fut Atilius Vergilio)

saisit l'image de Galba et la jette contre terre; à ce signe, qui révéla le zèle de tous les soldats en faveur d'Othon, le peuple prit la fuite, le Forum se vida, les armes furent tirées contre les hésitants. Au près du bassin de Curtius le trouble des porteurs renversa Galba et le fit tomber de sa litière. Ses dernières paroles ont été diversement rapportées, par ses adversaires et ses amis : les uns disent qu'il demanda en suppliant quel mal il avait fait, et réclama quelques jours de plus pour acquitter le donativum (1); la plupart, qu'il tendit lui-même la gorge aux meurtriers, leur disant de frapper et de l'immoler, s'ils le croyaient utile à la république.

(Histoires, I, 40-41.)

Tacite n'est pas arrivé du premier coup à sa manière véritable; on peut distinguer plusieurs périodes dans son style. Peut-être avait-il été l'élève de Quintilien. En tout cas, au début, dans le *Dialogue*, il imite Cicéron, quoique d'une façon très personnelle; sa phrase est ample et périodique. L'imitation de Cicéron est très marquée encore dans certaines parties de l'*Agricola*, tandis que dans d'autres, une nouvelle influence, celle de Salluste, se fait sentir; c'est elle qui, réclamée d'ailleurs par la nature du sujet, devient prépondérante dans la *Germanie*. Dans les *Histoires* et les *Annales*, dans ces dernières surtout, le style de Tacite, arrivé à sa perfection, est tout à fait original, et n'a plus besoin d'aucun modèle. Ce style a pour première loi la concision; une concision extrême qui a ses causes d'abord dans la complexité de la pensée de Tacite (Tacite qui abrégait tout, parce qu'il voyait tout, comme a dit un de ses admirateurs, Montesquieu), ensuite dans un parti pris littéraire. En outre le trait, l'expression caractéristique, la métaphore frappante y abondent. Enfin, la symétrie de la période classique y est volontairement évitée. La syntaxe, par les ellipses, les inversions, etc., est extraordinairement hardie. Le vocabulaire ne l'est pas moins; il a assez souvent une couleur poétique. De là toutes sortes d'effets variés et puissants; de là aussi quelque affectation et quel-

(1) Gratification aux troupes, don de joyeux avènement.

que obscurité. En somme, ce style est un des plus expressifs et des plus personnels qu'aucun écrivain se soit créé.

Tacite est le plus grand historien de Rome; c'est, avec Thucydide, le plus grand de toute l'antiquité.

### RÉSUMÉ.

90. La période qui va de **Nerva à Marc-Aurèle** est la plus heureuse dans l'histoire de l'empire romain. La première moitié de cette période (jusqu'à Hadrien) a produit une littérature admirable; la seconde, au contraire, voit commencer la décadence.

91. Tacite (55 à 120 env.) a suivi, sous les Flaviens d'abord, puis sous Trajan, le cours régulier des grandes magistratures. Sa réputation d'orateur, qui fut grande, a précédé sa réputation d'historien.

92. Le **Dialogue des orateurs**, qui semble bien être de lui, est, en ce cas, sa première œuvre. Tacite y expose les **causes de la corruption de l'éloquence**. C'est le chef-d'œuvre de la critique littéraire à Rome.

93. L'**Agricola** (composé en 97) est la biographie du beau-père de Tacite, général estimé sous Domitien. Il touche à l'histoire générale par le récit des **campagnes de Bretagne**. Tacite y justifie également sa conduite sous le règne de **Domitien**, dont il peint en traits vengeurs la tyrannie.

94. La **Germanie** (composée en 98) est une étude historique, ethnographique et géogra-



**phique.** Malgré des erreurs ou des lacunes inévitables, elle est un document des plus précieux. Tacite a de plus très bien compris les dangers que les Germains pouvaient faire courir à Rome. Il s'est plu parfois à opposer à la corruption des mœurs romaines la simplicité des mœurs barbares.

95. Les **Histoires**, qui vont de la mort de Néron à celle de Domitien, et les **Annales**, qui commencent à la mort d'Auguste pour finir à celle de Néron, sont les deux grandes œuvres de Tacite.

96. Tacite n'est pas l'adversaire de l'empire, mais celui des mauvais empereurs ; c'est surtout un moraliste pénétrant et profond ; c'est aussi un peintre admirable des grandes scènes historiques. Son style, qui d'abord trahit l'imitation de Cicéron ou de Salluste, devient tout à fait original dans les **Annales** ; il recherche avant tout la concision et évite la symétrie.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

NISARD : *Les quatre grands historiens latins.* — BOISSIER : *L'Opposition sous les Césars ; Tacite*, 1903. — DE LA BERGE : *Essai sur le règne de Trajan.* — FABIA : *Les Sources de Tacite*, 1893 ; *Onomasticon Taciteum*, 1900 ; *La préface des Histoires de Tacite (R. des Études anciennes, 1901) ; Tacite (J. des Savants, 1904).* — CONSTANS : *Étude sur la langue de Tacite*, 1893. — H. PETER : *Die geschichtliche Literatur über die Römische Kaiserzeit*, 1897.

## TEXTES A CONSULTER.

TACITE : éd. Nipperdey, 1871-1876 ; éd. Halm, 1884 ; éd. Constans et Girbal, 1896-1900. — Pour le *Dialogue*, éd. Gœlzer, 1887, John, 1899 ; éd. Gudemann, 1894 ; Schœne, 1899. — *Agricola*, éd. Gantrelle, 1875 ; éd. R. Pichon, 1895 ; Furneaux, 1898 ; éd. Schœne, 1890 ; Gudemann, 1899. — *Germanie*, éd. allemandes de Schweizer-Silder, 1884, et Zernial, 1890, 2<sup>e</sup> éd. 1898 ; éd. Mullenhof et Rœdiger, 1900. — *Histoires*, éd. Heræus, 1885 (en allemand) ; éd. française de Gœlzer pour les deux premiers livres, 1886. — *Annales*, éd. allemande de Dræger, 1887 ; éd. française de Jacob, 1875-1877 ; éd. Nipperdey, revue par Andersen, 1892. — *Annales*, livre I, éd. Constans, 1894.

## CHAPITRE VI

### L'ÉPOQUE DE NERVA ET DE TRAJAN.

PLINE LE JEUNE. — Sa vie et son caractère. — Son talent.

**Pline le Jeune : sa vie et son caractère.** — Le plus remarquable des écrivains contemporains de Tacite est *Pline le Jeune*, qui fut son intime ami, mais qui est loin de l'égal.

Pline le Jeune (né en 62) était le neveu et le fils adoptif de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Il remplit les principales magistratures, jusqu'au consulat, qu'il obtint en l'an 100. En 111, il fut chargé, en qualité de légat impérial, de réorganiser la province de Bithynie. Il est mort peu de temps après, vers 113.

Pline représente dans ce qu'elle eut de meilleur l'aristocratie qui, après avoir beaucoup souffert sous Domitien, arriva au pouvoir avec Nerva et Trajan. Comme Tacite, il est partisan de l'empire libéral. Très riche, il fit de sa fortune le plus noble usage (libéralités à sa ville natale; libéralités aux gens de lettres, Martial, par exemple, et beaucoup d'autres). Sa vie privée fut celle d'un parfait honnête homme; sa bienveillance, sa bonté, même pour les humbles (les esclaves), le rendent très sympathique. Il aima les lettres avec passion. Le seul défaut, bien innocent, de son caractère est une vanité d'ailleurs discrète et qui peut faire sourire parfois sans risquer jamais de devenir blessante.

**Son talent.** — Pline a touché plus ou moins à

presque tous les genres littéraires. Ses poésies lyriques légères, en hendécasyllabes, malgré le succès qu'elles paraissent avoir obtenu, n'étaient sans doute qu'un divertissement d'amateur délicat. Mais sa gloire d'orateur fut grande. Il retouchait et polissait avec soin, avant de les publier, ses plaidoyers; il les faisait connaître d'abord dans les lectures publiques. Son *Panegyrique de Trajan* (remerciement à l'empereur à propos de son consulat, prononcé au sénat en 100) nous montre cependant combien cette éloquence si applaudie manquait de simplicité et de souffle. Ce discours, d'un style si apprêté et si pompeux, a eu d'ailleurs une véritable importance historique : il est devenu, dans les derniers temps de l'empire, le modèle qu'ont imité tous les panégyristes officiels.

Les véritables titres de Pline sont dans sa correspondance, dont les divers livres furent publiés successivement à partir de 97. Ces Lettres n'ont point, à vrai dire, le charme que donne à celles de Cicéron le ton familier et sincère de l'improvisation (1). Elles sont au contraire composées avec un art savant, et écrites de parti pris pour la publicité; Pline savait bien qu'elles seraient le meilleur de sa gloire. En effet, une fois admis ce genre un peu artificiel, la plupart d'entre elles sont de petits chefs-d'œuvre, pleins d'agrément, de finesse et d'esprit. Pline excelle à conter une anecdote, à prendre, en homme du monde, un ton exquis de causerie alerte et piquante, à dissertar sans pédantisme, en moraliste, non point très profond, mais très délicat, non point pessimiste comme Tacite, mais très bienveillant et presque candide. Cette correspondance a le mérite de nous offrir un tableau détaillé de la société du temps, et de nous révéler les meilleures qualités d'esprit et de caractère de son auteur.

(1) Pline dit un jour à un de ses amis qu'il est utile de s'exercer à écrire des lettres pour s'habituer à « un style pur et serré ». Ce ne sont pas là les qualités qu'on est en droit d'attendre d'une correspondance familière; ce sont celles que recherche un épistolier de profession.



Voici une courte lettre qui indiquera également ces deux sources d'intérêt :

« Je viens de passer tout ce temps parmi mes tablettes et mes livres, dans le repos le plus charmant. « Comment, diras-tu, « as-tu pu vivre ainsi à la ville ? » On donnait des jeux au cirque et ces sortes de spectacles n'ont pas le moindre attrait pour moi. Rien de nouveau, rien de varié, rien qu'il ne suffise d'avoir vu une fois. C'est pour moi un sujet d'étonnement, que tant de milliers d'hommes se passionnent toujours aussi vivement, pour voir des chevaux qui courent, des hommes qui conduisent des chars. Si au moins ils s'intéressaient à la rapidité des chevaux ou à l'habileté des cochers, il y aurait un semblant de raison ; mais c'est d'un chiffon qu'ils s'engouent, c'est un chiffon qu'ils adorent, et si, pendant la course même et au milieu de la lutte, une couleur passait d'un côté, une autre d'un autre, l'engouement et l'enthousiasme changeraient en même temps, et l'on verrait ces cochers, ces chevaux abandonnés subitement par leurs plus chauds partisans, par ceux qui les reconnaissent, qui crient leurs noms d'aussi loin qu'ils les voient. Telle est la majesté d'une vile tunique, non pas seulement, — peu importerait ! — aux yeux de la foule, plus vile qu'elle, mais aux yeux même d'hommes graves ; quand il me vient à l'esprit qu'ils perdent ainsi leur temps, avec une frénésie insatiable, à quelque chose de si vain, de si froid, de si commun, je sens un certain plaisir à rester insensible à ce plaisir. Aussi, c'est une vive joie que de donner aux lettres mes loisirs, en ces journées où les autres se livrent aux occupations les plus oiseuses. » (Livre IX, lettre VI.)

Le dernier livre des Lettres de Pline contient la correspondance qu'il entretint avec Trajan pendant qu'il gouvernait la Bithynie ; correspondance curieuse, car Pline, homme timoré et sans initiative, consultait l'empereur sur les moindres difficultés, et nous pouvons nous faire ainsi une idée assez précise de l'administration d'une province romaine. Une lettre particulièrement importante est celle où il interroge l'empereur sur la procédure à suivre vis-à-vis des chrétiens, procédure qui fut fixée par Trajan dans sa célèbre réponse.

Pline ne fut donc nullement un écrivain de génie ; mais il fut un écrivain très délicat et souvent exquis ; il fut aussi un caractère élevé et bon.

## RÉSUMÉ.

97. **Pline le Jeune**, neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien, consul en l'an 100, gouverneur de Bithynie en 111, fut un caractère élevé, délicat et bienveillant.

98. Pline avait composé des **poésies légères**; des **discours** très applaudis, parmi lesquels nous possédons encore le **Panegyrique de Trajan**, œuvre trop **apprêtée** et **pompeuse**, souvent imitée dans la suite.

99. Son talent se montre surtout dans ses **Lettres**, écrites avec art, et **en vue de la publicité**. Elles ont beaucoup d'agrément, de finesse et d'esprit; elles nous font connaître à merveille la **société contemporaine**, dont elles nous donnent une impression très favorable.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

MOMMSEN : *Étude sur Pline le Jeune*, traduite par Morel, 1873. — PELLISSON : *Les Romains au temps de Pline le Jeune*. — PLATNER : *Biography of the younger Pliny*. — E. THOMAS : *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, 1897. — L. LEVRAULT : *Auteurs latins* (P. Delaplane). — MOY : *Qualem apud Studiosos personam egerit Plinius*, 1876. — MORILLOT : *De C. Plinii Minoris eloquentia*. — CUCHREVAL : *Eloquence romaine*, t. II. — H. PETER : *Der Brief in der römischen Litteratur*, 1901.

## TEXTES A CONSULTER.

PLINE LE JEUNE : édition de Keil, avec index de Mommsted, 1870.

## CHAPITRE VII

### L'ÉPOQUE DE NERVA ET TRAJAN. — LA POÉSIE.

JUVÉNAL. — Sa vie. — Ses *Satires*. — La sincérité et l'exactitude de ses peintures. — Son génie.

**Juvénal : sa vie.** — *Juvénal* (D. Junius Juvenalis) est né à Aquinum vers l'an 60. Il est fort regrettable que sa vie nous soit mal connue, ses œuvres ne nous en apprenant presque rien, et les biographies diverses, de très basse époque, qui nous sont parvenues, étant remplies de contradictions et d'impossibilités. Il semble bien que sous Domitien il ne fut réputé que pour son éloquence ; il déclamaient avec succès dans les écoles de rhétorique. Une inscription d'Aquinum nous apprend qu'il fut tribun de la 1<sup>re</sup> cohorte des Dalmates. Ses *Satires* ne furent composées que sous Trajan et Hadrien, depuis l'an 100 jusqu'à l'an 120 environ. Il est mort fort âgé, à une date que nous ne connaissons pas avec exactitude.

Une tradition, qui ne peut guère reposer en dernière analyse que sur un fait réel, et à laquelle il semble imprudent d'enlever, comme on l'a fait parfois, toute base historique, veut que Juvénal ait été exilé. Mais c'est un problème extrêmement délicat que de fixer l'époque et le lieu de cet exil ; et la cause n'en est pas moins obscure. Il vaut mieux avouer notre ignorance que reproduire des hypothèses dont aucune n'échappe à de sérieuses difficultés ; à peine peut-on dire que, selon les plus grandes vraisemblances, c'est



plutôt dans la dernière partie de sa vie qu'il a été victime de cette mesure de rigueur.

**Ses Satires.** — Ses *Satires*, au nombre de seize (toutes authentiques, sans doute même la XVI<sup>e</sup> qui n'est pas terminée, et qui est inférieure aux autres), sont le dernier chef-d'œuvre poétique que nous présente la littérature latine. Juvénal n'a pas suivi la tradition d'Horace, mais celle de Lucilius; son arme n'est pas l'ironie, mais l'indignation. Une différence capitale le distingue cependant tout de suite de Lucilius, qu'il admirait tant. Il n'a pas, comme son prédécesseur, mis en scène ses contemporains, en les désignant ouvertement par leur nom. Au contraire, les personnages qu'il nomme et contre lesquels sa violence se déchaîne appartiennent tous au passé, surtout à l'époque de Domitien (on a vu que, quoique Juvénal fût déjà connu à cette époque, ses *Satires* sont postérieures), souvent même à celle de Néron; ils sont au nombre de ceux « dont la cendre est recouverte par la voie Latine et la voie Flaminienne », comme il l'a dit lui-même. Sans doute, si les exemples qu'il appelle à son appui manquent ainsi d'actualité, il n'en est pas moins évident que les tableaux de mœurs qu'il trace, pris en général, visent l'époque même où il écrivait. Mais il résulte de ce procédé, pour nous modernes surtout, une impression d'ensemble troublante et peu nette, que les contemporains déjà ont dû eux-mêmes ressentir à quelque degré.

Ces remarques s'appliquent moins aux dernières satires, qui ne contiennent guère que des développements sur divers sujets de morale générale, souvent d'une grande élévation et d'un grand éclat.

**La sincérité et l'exactitude de ses peintures.**

— Juvénal est très sévère pour son temps, et, quand on songe que ses *Satires* sont contemporaines des Lettres de Pline, où se montre à nous une société de mœurs si douces et si honnêtes, on s'étonne vivement d'un pareil contraste. Il est vrai qu'il faut tenir compte

d'abord de ce fait que les souvenirs de l'époque de Domitien et même de Néron le préoccupent beaucoup; mais l'explication reste insuffisante, puisqu'il ne fait nulle part une exception formelle en faveur de celle de Nerva et Trajan. Aussi a-t-on assez souvent attaqué sa sincérité; on est allé jusqu'à se demander si le caractère et la vie de ce moraliste impitoyable avaient été aussi austères qu'affecte de l'être sa morale. Que Juvénal, au moins pendant la première partie de sa carrière, avant la publication de ses *Satires*, ait été mêlé d'assez près à la société licencieuse qu'il connaît et décrit si bien, qu'il n'ait pas alors entièrement échappé à son influence, cela n'a rien d'impossible; une des petites pièces que Martial lui a adressées tendrait à le faire croire, et l'on est parfois tenté de le penser aussi quand on le voit se complaire un peu plus que de raison au récit par trop détaillé et par trop coloré de l'anecdote scandaleuse. Il est également assez vraisemblable que, quoiqu'il jouit d'une honnête aisance (voir, par exemple, la satire XI), il ne parvint ni à toute la fortune ni à toute la considération qu'il ambitionnait, et que ses déceptions l'ont aigri. Mais, ces concessions faites, il n'en faut point conclure trop vite que son indignation manque de sincérité. Il est difficile de croire que celui qui a si admirablement stigmatisé « ceux qui se donnent pour des Curius et mènent une vie de Bacchanales », n'ait été autre chose qu'un hypocrite. Ce qui est vrai surtout, c'est que Juvénal, « élevé dans les cris de l'école », comme l'a dit Boileau, est trop porté, par le tour naturel de son esprit et par l'éducation qu'il a reçue, à la déclamation. Son imagination violente l'entraîne à trop généraliser des cas particuliers; à mettre sur le même rang et à attaquer avec la même passion les vices odieux et des défauts assez innocents (c'est ainsi que dans la satire *Contre les femmes* il s'indignera autant contre la précieuse que contre l'empoisonneuse); elle le pousse à s'éloigner de la réalité par amour du trait et de la couleur. En

ce sens, il est exact de dire qu'il faut, dans ses satires, faire assez grande la part de la rhétorique.

Par exemple la satire VII, sur l'état des lettres et la condition des écrivains, à l'époque de Trajan ou d'Hadrien, contient certainement des détails véridiques; mais c'est une de celles où il est le plus facile de prendre l'auteur en flagrant délit d'exagération. Non seulement la correspondance de Pline nous montre la haute société beaucoup plus disposée à s'intéresser aux lettres et à protéger les poètes que Juvénal ne le dit; mais l'hyperbole se trahit d'elle-même dans certaines parties de cette satire. Voici ce que nous y lisons sur la rhétorique contemporaine :

Informez-vous pour quel prix Chrysogonus ou Pollion instruisent les enfants des grandes familles : vous déchirerez la rhétorique de Théodore. On dépensera six cent mille sesterces pour des bains, plus encore pour un portique où le maître puisse se promener chaque fois qu'il pleuvra, — faut-il qu'il attende le beau temps et laisse son attelage se crotter dans la boue fraîche? mieux vaut le portique; là le sabot propre des mules reluira bien mieux. — Puis, à côté, qu'une salle à manger, soutenue par de hautes colonnes en marbre de Numidie, s'élève et emprisonne le soleil d'hiver. Quoi qu'ait coûté la maison, on trouve de quoi payer le meilleur maître d'hôtel, le cuisinier le plus fameux. Parmi tant de dépenses, deux mille sesterces, — c'est beaucoup! — suffiront à Quintilien. Rien ne coûtera moins à un père que son fils « Mais d'où vient donc que Quintilien a de si vastes domaines? » Passez sur ce moderne exemple des faveurs de la fortune.  
(VII, 176-190.)

Juvénal avoue donc lui-même que Quintilien était parvenu à la fortune, et nous avons vu que depuis Vespasien un certain nombre de rhéteurs recevaient un salaire de l'État. Plus loin, en parlant de la misère des grammairiens, Juvénal citera Remmius Palémon, et Suétone nous apprend que Palémon fut extrêmement riche. — On ferait des constatations analogues dans toutes les satires des premiers livres.

Son génie. — Le moraliste n'est donc pas toujours irréprochable en Juvénal : mais le poète est des plus



grands. Sans doute ses *Satires* n'ont pas l'allure libre et aisée de celles d'Horace ; au contraire, elles se développent, selon les règles de la rhétorique, avec une régularité un peu monotone. Mais Juvénal a, plus qu'aucun autre poète latin, deux qualités supérieures : la force et la couleur.

C'est un réaliste, souvent brutal, toujours puissant, sans cesse à la recherche de l'image et du détail caractéristique, il a d'admirables trouvailles d'expression. C'est un passionné, et sa passion fait circuler dans toute son œuvre la vie la plus intense. Nul autre, même à Rome, n'a forgé des vers d'un métal aussi résistant. La prose de Tacite, le style poétique de Juvénal, sont deux créations d'une originalité sans égale ; les *Satires* de l'un, les *Annales* de l'autre sont au premier rang des grandes œuvres de la littérature latine, et en ferment la liste.

En même temps ce poète si énergique a des accents d'une extrême délicatesse. Les dernières satires, qu'on a parfois fort injustement jugées, ont sans doute moins de mouvement et d'éclat que les premières. Mais elles ont l'intérêt de nous montrer que Juvénal, bien qu'il eût conservé quelques-uns des préjugés étroits du vieil esprit romain, était pénétré, comme les meilleurs de son siècle, des grandes idées auxquelles la philosophie s'était élevée : respect de l'esclave, respect de l'enfant, obligations réciproques de sympathie et d'humanité qui doivent unir les hommes. Parmi les belles pages que renferment ces œuvres de ses dernières années, nulle n'est plus belle que celle-ci :

L'homme est né pour la pitié ; la nature elle-même le proclame. Elle lui a donné les larmes, c'est le plus beau titre de l'humanité. C'est la nature qui nous prescrit de pleurer sur l'infortune d'un ami, sur le deuil d'un accusé, sur le pupille invoquant la justice contre son tuteur avide, enfant à qui ses joues baignées de larmes, sa chevelure virginale prêtent des grâces féminines. C'est la nature qui nous contraint à pleurer, quand nous rencontrons le convoi d'une jeune fille nubile, ou quand la terre se referme sur un enfant trop jeune pour le bûcher. Quel

est en effet l'homme vraiment bon, l'homme digne de porter la torche aux mystères, et tel que le veut la prêtresse de Cérès, qui puisse rester indifférent aux maux d'autrui? C'est là ce qui nous distingue du troupeau muet des bêtes; c'est pour cela que seuls nous portons en nous un esprit auguste; que seuls nous avons commerce avec la divinité; nous sommes capables d'inventer et de pratiquer les arts, et nous avons reçu une essence, descendue des célestes demeures, qui a été refusée aux animaux dont la tête est courbée vers la terre. A l'origine du monde, le commun auteur des êtres ne leur a donné que la vie; à nous, il a donné une âme, pour qu'une affection mutuelle nous portât à nous demander et à nous accorder entre nous un appui, à sortir de l'isolement pour former un peuple; à abandonner les antiques forêts, les bois habités par nos ancêtres; à élever des maisons; à joindre nos lars à ceux d'autrui; à goûter, grâce à la confiance réciproque, un tranquille sommeil, près de nos voisins; à protéger de nos armes notre concitoyen abattu ou chancelant sous le coup d'une grave blessure; à obéir aux sons d'une trompette commune; à nous défendre par les mêmes tours, et à nous abriter derrière les mêmes portes. (XV, 131-168.)

Le génie de Juvénal est aussi puissant dans ces magnifiques lieux communs qu'il renouvelle que dans les morceaux satiriques où sa verve admirable n'évite pas toujours quelque excès.

#### RÉSUMÉ.

400. Juvénal, le dernier en date des grands poètes latins, célèbre d'abord sous Domitien par son éloquence, a composé sous Trajan et Hadrien, entre 100 et 120, ses seize *Satires*. Sa vie nous est mal connue. Il a été exilé, à une époque et pour une cause que nous ignorons, probablement cependant vers la fin de sa vie, qui a été fort longue.

401. Ses *Satires*, où il a pris pour modèle Lucilius, et non pas Horace, sont inspirées par une indignation passionnée contre les vices de son

temps. Quoiqu'il ne nomme aucun de ses contemporains, et prenne ses exemples surtout à l'époque de Domitien, c'est bien l'époque de Trajan et d'Hadrien qu'il vise. L'indignation de Juvénal paraît sincère; mais le tour de son esprit et l'habitude de la rhétorique le poussent assez souvent à exagérer.

102. Le style de Juvénal est surtout remarquable par la force et la couleur. Son réalisme, qui va jusqu'à la brutalité, est d'une extraordinaire puissance. Les dernières satires, qui sont surtout des développements sur divers sujets de morale générale, ont moins de verve et d'éclat que les premières; mais elles contiennent d'admirables morceaux d'une grande élévation et même d'une rare délicatesse.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

G. BOISSIER : *L'Opposition sous les Césars; la Religion romaine*, t. III, ch. I. — HILD : *Notes biographiques sur Juvénal*, 1884. — LOMMATZCH : *Quæstiones Juvenalianæ*, 1896.

## TEXTES A CONSULTER.

JUVÉNAL : édition Otto Jahn revue par Buecheler, 1893; éd Mayor avec commentaire en anglais, 1881-1886; éd. Weidner avec commentaire en allemand, 1889; éd. Friedländer, éd. Duff (anglaise), 1898. — Pour la *Satire VII*, édition Hild, 1891. — Extraits dans Waltz, *Anthologie des poètes latins*. — PERSE et JUVÉNAL : éd. Owen, 1903.

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE LATINE

AU I<sup>er</sup> SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Le 1<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ est la dernière époque féconde de la littérature latine. Sans égaler la



période qui va de César à Auguste, cette période est brillante encore et a produit des œuvres remarquables.

Le pouvoir passe successivement de la famille Julienne aux Flaviens, des Flaviens aux Antonins. Sous les princes de la famille Julienne, le despotisme est pesant et ombrageux. Le développement d'un goût nouveau, plus brillant que sûr, l'influence des écoles de rhétorique, et des lectures publiques, plus nuisible qu'utile, celle de la philosophie, surtout du stoïcisme, plus heureuse, caractérisent ce temps.

Sous les Flaviens, le gouvernement est sage et modéré avec Vespasien et Titus, tyrannique de nouveau avec Domitien. Un mouvement de retour vers le goût classique se fait sentir, grâce principalement à Quintilien; mais la production littéraire devient moins féconde et moins originale.

Elle est au contraire abondante et remarquable sous Nerva et Trajan, avec lesquels commence un régime politique excellent; ce régime dure jusqu'à Marc-Aurèle, mais dès Hadrien la décadence de la littérature commence.

#### DYNASTIE JULIENNE : 14-68.

##### Tibère (14-37) :

Sénèque le Père. Valère Maxime. Phèdre (les deux premiers livres des *Fables*).

23. — Naissance de Pline l'Ancien.

30. — L'*Histoire* de Velléius Paterculus

34. — Naissance de Perse.

##### Caligula (37-41) :

Phèdre (le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> livre).

39. — Naissance de Lucain.

##### Claude (41-54) :

Quinte-Curce.

41. — Exil de Sénèque

49. — Sénèque est rappelé et devient précepteur de Néron.

Néron (54-68) :

Les divers ouvrages de Sénèque, sauf la *Consolation à Marcia*, sans doute antérieure. — Pétrone. — Lucain. — Perse.

55 env. — Naissance de Tacite.

62. — Mort de Perse. Naissance de Pline le Jeune.

65. — Mort de Lucain et de Sénèque.

Galba, Othon et Vitellius (68-69).

#### DYNASTIE FLAVIENNE : 69-96.

Vespasien (69-79) :

Valérius Flaccus. — Quintilien reçoit un traitement de l'État.

75. — Date à laquelle est censée s'être tenue, chez Maternus, la conversation rapportée par Tacite dans le *Dialogue des orateurs*.

77. — *Histoire naturelle* de Pline l'Ancien.

Titus (79-81) :

80. — Le livre des *Spectacles* de Martial (retouché plus tard).

80 ou 81. — *Questure* de Tacite.

Domitien (81-96) :

L'*Institution oratoire* de Quintilien.

84. — Les *Xénies* de Martial.

85. — Les *Apophoreta* de Martial.

86-96. — Les livres I à XI des *Épigrammes* de Martial.

88. — *Préture* de Tacite.

92 env. — La *Thébaïde* de Stace.

90-96. — Les *Silves* de Stace.

Nerva (96-98).

Trajan (98-117) :

97. — *Consulat* de Tacite. — L'*Agricola*.

97-109. — *Lettres* de Pline.

- 98 ou 99. — La *Germanie*.  
100. — Consulat de Pline le Jeune. — *Panegyrique de Trajan*.  
101. — Mort de Silius Italicus.  
Vers 106. — Tacite commence la publication des *Histoires*.  
111-113. — Pline, légat impérial en Bithynie. — Correspondance avec Trajan.  
Vers 113. — Mort de Pline.  
Entre 113 et 116. — Proconsulat de Tacite en Asie.  
A partir de 117 environ. — Les *Annales*.  
100 à 120 environ. — Les *Satires* de Juvénal.





## SIXIÈME PÉRIODE

### PÉRIODE DE DÉCADENCE

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE DEUXIÈME SIÈCLE.

Réveil de l'esprit grec et épuisement de l'esprit romain. — Le dilettantisme et l'archaïsme. — La philosophie, le droit et la religion.

L'érudition, l'histoire et la grammaire : Suétone, Florus, Sulpice Apollinaire et Aulu-Gelle.

La poésie. — L'éloquence : Fronton.

La sophistique et le roman : Apulée.

La mort de Trajan (117) ne marque point, dans l'histoire politique, la fin d'une période. Au contraire, Hadrien d'abord (117-138), puis les empereurs qui ont porté seuls, à vrai dire, le nom d'Antonins, souvent étendu ensuite abusivement à leurs prédécesseurs, sont les continuateurs de la même politique sage et libérale (Antonin le Pieux, 138-161; Marc-Aurèle, 161-180). C'est seulement avec le fils indigne de Marc-Aurèle, Commode (180-192), que l'arbitraire et la tyrannie reparaissent. Mais, pour l'historien de la littérature, la mort de Trajan est une date. Tacite et Juvénal ont, sans doute, vécu jusqu'aux premières années du règne d'Hadrien : c'est à ce règne cependant que commence à vrai dire la décadence.

**Réveil de l'esprit grec et épuisement de l'esprit romain.** — Tandis que, dans les deux siècles précédents (1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. — 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.), la littérature grecque avait subi une éclipse, dans la période antonine (1), par un retour de la fortune, l'esprit grec se réveille, et l'esprit romain au contraire, naguère si brillant et si fécond, semble épuisé. Déjà Plutarque est le contemporain de Pline et de Tacite. A partir d'Hadrien, les sophistes (c'est le nom qu'aument de nouveau à se donner les rhéteurs) se multiplient dans la Grèce proprement dite comme dans l'Asie Mineure; leurs succès, en Orient et à Rome même, est immense et tout à fait disproportionné avec le mérite réel de la plupart d'entre eux. Rien de plus vide en effet et de plus insignifiant que l'éloquence si fêtée d'un *Polémon* ou d'un *Aristide*. En même temps d'ailleurs, la littérature hellénique compte des écrivains beaucoup plus distingués que les sophistes proprement dits : *Lucien*, *Arrien*, *Appien*, etc. La revanche qu'elle prend est si complète que des Latins écrivent en grec; ainsi *Favorinus*, originaire d'Arles; ainsi l'empereur *Marc-Aurèle*; ainsi *Élien*, qui était de Préneste. Ceux même qui préfèrent d'ordinaire leur langue maternelle et sont les meilleurs représentants des lettres latines à cette époque, *Suétone*, *Fronton*, *Apulée*, se servent souvent aussi du grec.

D'ailleurs ce n'est pas, à vrai dire, la Grèce seule qui fait dès lors concurrence à Rome. Dans l'Occident même, vers la fin du siècle, les provinces commencent à avoir jusqu'à un certain point une vie intellectuelle qui leur est propre. Ce fait devient sensible d'abord en Afrique; les premiers Africains illustres (*Fronton*, par exemple) vivent à Rome; mais *Apulée* ne fait qu'y passer; c'est dans sa province natale qu'il finit par s'établir, et la marque de son origine et de sa race est fortement imprimée dans ses œuvres.

(1) On se rappelle que *Juvénal* déjà se plaignait de voir Rome envahie par les Grecs.



**Le dilettantisme et l'archaïsme.** — Si la littérature latine entre alors dans une subite et irrémédiable décadence, ce n'est pas que l'amour des lettres ait disparu. Jamais, au contraire, on ne les a tenues en si haute estime. Les Antonins continuèrent, en les accroissant, les faveurs que les Flaviens avaient commencé à accorder aux maîtres d'éloquence (traitement officiel, exemptions diverses); jamais les rhéteurs, les lettrés et les savants de toute espèce ne furent de plus grands personnages qu'alors; il se constitua dans beaucoup de grandes villes des sortes d'universités. La culture des esprits était très raffinée et très profonde. Mais ce fut de là même que vint le mal. On se complut chaque jour davantage dans l'admiration du passé; on s'abandonna à un dilettantisme curieux, brillant, spirituel, mais frivole; on perdit peu à peu toute originalité personnelle et toute force d'invention. Les vieux auteurs redevinrent à la mode; on ne dédaigna pas seulement Sénèque, mais encore Cicéron; Lucain, mais parfois même Virgile. On imita artificiellement la vieille langue, avec ses expressions démodées. Dilettantisme et archaïsme, tels sont les deux traits caractéristiques du second siècle.

L'empereur *Hadrien* représente à merveille le goût subtil et érudit de ses contemporains. On peut dire qu'il personnifie son époque. D'abord, quoique Latin d'origine, il est tout Grec d'éducation et d'esprit. Ce qui le distingue avant tout, c'est une curiosité universelle, peu profonde du reste, la curiosité de l'amateur plutôt que celle du savant; c'est aussi une extrême mobilité de goût: il fut l'homme « le plus ondoyant et divers » qui fut jamais. Voyageur infatigable, épris des vieilles civilisations, il fait reproduire dans sa célèbre villa de Tibur les monuments qui l'ont le plus frappé en Orient, mêlant toutes les dates et tous les styles. Un des premiers, il remet à la mode les écrivains archaïques; il fait profession de préférer Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cælius Antipater à Salluste.

Poète à ses heures, il écrit de petits vers mièvres et prétentieux, dont peuvent donner une idée ses fameux adieux à la vie, que l'on aimerait à citer, s'il était possible de traduire l'accumulation de diminutifs qui caractérise ce style maniéré.

**La philosophie, le droit et la religion.** — Il serait injuste de juger uniquement ce siècle sur sa littérature. Les esprits sont alors de plus en plus préoccupés des questions morales et religieuses. C'est de ce côté que se porte l'effort principal des intelligences les mieux douées. Il est certain que le progrès de la civilisation est alors continu et souvent décisif. Le stoïcisme forme d'admirables caractères. Le droit se perfectionne et s'épure : dès l'époque d'Hadrien, avec *Salvius Julianus*, puis sous Antonin, avec *Gaius*, commence cette lignée de grands juristes qui se continuera jusqu'à l'époque des Sévères. Il est à noter surtout que la religion, sous des formes extrêmement diverses, exerce de plus en plus une action toute-puissante sur les âmes. La philosophie devient elle-même essentiellement religieuse ; nul n'imité désormais les hardiesses de Lucrèce, ou même la liberté d'esprit de Cicéron et de Sénèque. C'est dans ce milieu, qui, à bien des égards, était favorable à sa propagation, que le christianisme, malgré les persécutions qu'il a eu à subir, a rapidement fait de grands progrès ; il aura dès la fin du second siècle une littérature de langue latine ; c'est cependant au III<sup>e</sup> siècle seulement, — d'où date véritablement son importance littéraire, — que nous commencerons à l'étudier.

Deux des empereurs contemporains, qui sont deux des plus nobles figures du monde antique, *Antonin* et *Marc-Aurèle*, ont eu au plus haut degré cette élévation morale, cette honnêteté, cette humanité profondes, qui restent l'honneur du II<sup>e</sup> siècle ; ils représentent leur temps en ce qu'il eut de meilleur, comme Hadrien en représente les goûts intelligents, mais frivoles.

## L'érudition, l'histoire et la grammaire —

Tout ce que nous avons dit du II<sup>e</sup> siècle indique déjà suffisamment de quelle faveur durent jouir alors l'érudition, l'histoire et la grammaire. Mais les érudits de cette époque manquent trop souvent de vues générales et élevées; ils se perdent dans le détail, et n'évitent pas le pédantisme.

Suétone. — Ce trait est déjà visible chez un historien qui appartient à moitié encore à la période précédente, mais qui a surtout écrit sous Hadrien, et qui, par sa méthode, par ses goûts, par toutes ses habitudes d'esprit, est bien différent de Pline et de Tacite, quoiqu'il soit d'une génération à peine postérieure. Suétone (C. Suetonius Tranquillus, de 69 environ à 140) était déjà connu honorablement à l'époque de Trajan, où Pline le Jeune le protégeait; il devint sous Hadrien secrétaire du prince, puis tomba en disgrâce. Une partie de ses ouvrages, fort nombreux et considérables, était écrite en grec (par exemple son livre sur *les Jeux des Grecs*). Ce fut un savant qui s'intéressait à toutes choses, et eut l'ambition, à peu près comme Varron, de toucher également aux sciences les plus diverses. Son grand ouvrage encyclopédique, les *Prés (Prata)*, était consacré aussi bien à l'étude des anciennes mœurs et des anciennes traditions romaines (dans les premiers livres) qu'aux sciences naturelles (dans les derniers).

Nous pouvons juger de la manière habituelle à Suétone par les fragments qui nous restent de son livre *Sur les hommes illustres*, — (il y traitait des poètes, des orateurs, des historiens, des philosophes, des grammairiens et des rhéteurs; nous possédons encore la vie de Térence et celle d'Horace, et la plus grande partie du chapitre consacré aux grammairiens et aux rhéteurs) — et surtout par ses *Vies des Césars* (de César à Domitien), publiées en 121. Ce qui est caractéristique, c'est l'amour exclusif de Suétone pour le détail minutieux. Point d'idées générales, point de grandes vues histo-



riques et politiques, une composition tout extérieure et mécanique : tels sont les défauts de ces biographies, qui ne sont qu'un recueil de petits faits accumulés, et qui nous renseignent mieux sur le caractère, les mœurs, les habitudes des différents princes que sur les événements véritablement importants de leurs règnes. On voit que nous sommes loin de Tacite. Et cependant il ne faut pas trop médire de Suétone. D'abord il avait un grand souci de l'exactitude; il avait fait, jusque dans les archives officielles, des recherches curieuses, et nous a ainsi conservé plus d'un détail authentique et précieux. Ensuite son livre est plein d'intérêt pour les modernes, précisément parce que l'historien s'y montre fort peu lui-même, et laisse parler les faits; une seule de ces anecdotes si caractéristiques, que s'est plu à réunir si patiemment Suétone, nous en dit souvent plus sur un règne et sur une époque que de longues et savantes considérations. On ne saurait trop insister sur la valeur que gardent ainsi ces biographies, tout en reconnaissant que ce qui les recommande surtout à la postérité est en même temps ce qui prouve la médiocrité d'esprit de leur auteur.

**Florus.** — *Florus* a composé vers la même époque un abrégé de l'histoire romaine (*Bellorum omnium annorum DCC libri duo*; deux livres contenant l'abrégé de toutes les guerres depuis l'origine de Rome), où il ne traite à peu près que des événements militaires, et se borne le plus souvent à résumer Tite-Live. Florus est un historien assez peu scrupuleux, qui ne rachète point par l'élévation des idées le défaut de précision et d'exactitude. Quelques traits ingénieux ou frappants lui ont valu cependant d'illustres admirations, en somme assez peu méritées (celle de Montesquieu, par exemple). Son style, qui ne manque pas d'éclat, est trop souvent déclamatoire et affecté.

On aimait alors beaucoup les extraits. C'est très probablement au temps des Antonins que *Justin* a

abrégé les *Histoires philippiques* de Trogne-Pompée, contemporain d'Auguste, et dont le grand ouvrage, qui était une histoire universelle depuis Ninus, perdu sauf quelques très courts fragments sous sa forme originale, ne nous est connu dans l'ensemble que par ce résumé.

**Sulpice Apollinaire et Aulu-Gelle.** — Les grammairiens célèbres, épris des auteurs anciens, n'ont fait défaut à aucune période de l'empire. Mais jusqu'au n<sup>e</sup> siècle, ils sont restés sans grande action sur le public. Le plus important, au 1<sup>er</sup> siècle, *Valérius Probus*, (sous Néron), était d'origine provinciale. Il était né à Béryte, et l'admiration de la littérature archaïque, qu'il avait prise dans l'école de sa ville natale, restée fort en retard sur le mouvement littéraire de la capitale, faisait à ses contemporains l'effet d'une singularité.

Il n'en fut pas de même sous les Antonins, où les grammairiens furent très en faveur. Le chef d'école le plus illustre fut un Africain de Carthage, *Sulpice Apollinaire* (sous Antonin), qui nous est connu surtout grâce à son disciple Aulu-Gelle. Nous avons encore de lui de petits sommaires en vers des comédies de Térence, où il s'est essayé à imiter le style et la versification des vieux poètes comiques. *Aulu-Gelle* (principalement sous Marc-Aurèle), dans ses *Nuits attiques* (il avait vécu assez longtemps à Athènes, où il s'était attaché notamment à l'illustre sophiste Hérode Atticus), nous montre très bien de quelle vogue jouissaient alors les études grammaticales. L'estime en laquelle on les tenait était sans doute très sincère, mais l'engouement allait parfois jusqu'à une manie un peu puérile. Partout les mêmes goûts étaient répandus. En province, dans des fêtes données à Pouzoles, on lisait publiquement, au théâtre, les *Annales* d'Ennius. A Rome, dans la maison de Fronton, retenu par un accès de goutte, on discutait sur le sens de l'ancienne expression *præterpropter*. On recherchait les vieux manuscrits originaux; on se réunissait entre érudits

dans les boutiques des libraires; les grammairiens connus y donnaient même des conférences; c'est dans une de ces boutiques que Sulpice Apollinaire en fit une un jour sur un passage de Salluste. Cette curiosité était louable, et le livre d'Aulu-Gelle nous a conservé bien des renseignements précieux. Mais l'admiration dévote et parfois assez pédantesque que les contemporains d'Hadrien et d'Antonin éprouvaient pour le passé, trahit clairement leur impuissance personnelle, leur défaut d'originalité propre et d'invention créatrice.

**La poésie.** — D'un tel milieu il ne faut donc point s'attendre à voir sortir une poésie bien vivante. Les légers badinages d'Hadrien et de ses favoris donnent la mesure de ce que pouvait produire cette époque. Un vieux poète érotique de l'époque de Sylla, *Lævius*, métricien expert, était redevenu tout particulièrement à la mode. Les petits dimètres iambiques, à l'allure rapide, qui rappelle celle de nos octosyllabes, faisaient fureur. Une versification ingénieuse, variée, subtile, distinguait *Annius Florus* (probablement le même que l'auteur de l'abrégé historique), *Annianus* et *Septimius Sérénus*, qui tous deux (l'un dans ses *Falisca*, le second dans ses *Opuscula ruralia*) chantèrent la campagne, non sans agrément et avec une extrême habileté dans leur métrique. D'autres ont bien montré à quel point le goût du temps était mesquin, en n'hésitant pas à se servir du dimètre iambique pour traiter des sujets empruntés à l'histoire romaine (*Alfius Avitus* dans ses *Res excellentes*; de même *Marianus* dans ses *Lupercalia*).

**L'éloquence : Fronton.** — On était fort loin alors de croire que l'éloquence eût dégénéré. Nul n'a joui parmi ses contemporains d'une gloire pareille à celle de l'Africain *Fronton* (M. Cornelius Fronto, de Cirta, de 100 à 175 env.). Précepteur, sous Antonin, de Marc-Aurèle et de L. Vérus, consul en 143, Fronton était un des hommes les plus honnêtes et les plus droits



d'un temps qui en a compté beaucoup de semblables. Il pouvait se rendre, sur la fin de sa vie, ce témoignage que « dans sa longue carrière, il n'avait commis aucune action honteuse, déshonorante ou criminelle; qu'il ne s'était rendu coupable d'aucun acte de cupidité ou de perfidie; qu'au contraire il avait donné force preuves de générosité, d'amitié, de fidélité, de constance, souvent même au péril de sa tête ».

Mais quand nous lisons ce qui nous reste de ses œuvres (1), nous ne pouvons nous retenir de sourire en songeant qu'on l'égalait à Cicéron. La rhétorique, pour laquelle il professe un enthousiasme ardent et même naïf, est pour lui, bien plus encore que pour Quintilien, le tout de l'éducation et presque de l'existence même. Il est peiné jusqu'au fond de l'âme, quand il sent que son élève Marc-Aurèle se lasse des exercices artificiels et vides, et penche de plus en plus vers la philosophie qui seule peut le satisfaire. Toute la rhétorique de Fronton tient à vrai dire dans deux procédés : il faut d'abord rechercher des « images »; par exemple, dans l'île d'Ænaria, il y a un lac, et, dans ce lac, une autre petite île; quelle image ingénieuse ne peut-on pas tirer de là, pour exprimer qu'Antonin, l'empereur actuel, soutient à lui seul toutes les difficultés du pouvoir, comme l'île d'Ænaria est exposée aux flots et aux tempêtes, tandis que Marc-Aurèle, l'héritier désigné de l'empire, est tranquille, à l'abri d'Antonin, comme la petite île au sein de la grande? — Il faut rechercher ensuite « les expressions rares et inattendues, que l'on ne découvre pas sans peine, sans travail, sans veille, sans une connaissance approfondie de la vieille poésie ». Ce sont ces expressions travaillées et archaïques que l'on regrette de ne pas trouver chez Cicéron, dont Fronton fait parfois l'éloge, mais qu'au fond il est loin d'admirer.

(1) Nous possédons de Fronton une grande partie de sa correspondance (avec Marc-Aurèle surtout) et quelques fragments; tout cela retrouvé au commencement de notre siècle dans un palimpseste fort mutilé.

Fronton, comme les sophistes grecs, aime à s'exercer sur les thèmes les plus artificiels : il fera l'éloge de la négligence ; l'éloge de la fumée et de la poussière, celui du sommeil. Nous avons perdu ses grands discours (panégyriques ou plaidoyers) ; mais sa correspondance suffit à nous faire comprendre combien son éloquence si apprêtée, si travaillée, si guindée, manquait de toutes les véritables qualités oratoires : mouvement, passion, énergie.

**La sophistique et le roman : Apulée.** — L'écrivain le plus intéressant du II<sup>e</sup> siècle, c'est l'Africain *Apulée*, qui, lui aussi, est bien l'homme de son temps, mais qui cependant a son originalité, très exubérante même et très caractéristique. Né à Madaura, d'une famille distinguée du pays, il fit ses études à Carthage, puis courut le monde, séjournant notamment à Athènes. Il s'établit aussi quelque temps à Rome, y exerçant le métier d'avocat. De retour en Afrique, il part pour un nouveau voyage en Orient, avec l'intention de visiter Alexandrie. Mais il tombe malade dans la ville d'Œœa (Tripoli), s'y marie avec une femme plus âgée que lui, qu'on l'accusa d'avoir séduite par des pratiques magiques, va enfin se fixer à Carthage, où il a les plus grands succès, où le sénat décide de lui élever une statue, où il devient grand prêtre de la province, et d'où il rayonne à travers tout le pays, promenant dans les principales villes ses discours très applaudis, selon la mode des sophistes grecs (1).

Apulée est donc d'abord un sophiste ; il charme les Africains par son éloquence d'apparat, dans les sortes de conférences qu'il donne au théâtre de Carthage sur des sujets insignifiants par eux-mêmes, mais qu'il anime et féconde avec verve et esprit, sans beaucoup

(1) Deux dates seulement, dans la vie d'Apulée, nous sont connues avec exactitude. Deux de ses discours furent prononcés sous Marc-Aurèle, l'un en 161 devant le proconsul Rufinus Sévérianus, l'autre en 163 ou 164 devant le proconsul Scipio Orfitus.

de goût, du reste; c'est ce que faisaient en Grèce ou en Asie Mineure les Polémon, les Aristide, les Hérode Atticus. Ses *Florides* sont un recueil d'extraits des principaux discours qu'il a ainsi fait entendre. C'est ensuite un philosophe, platonicien avant tout (*De deo Socratis*; — *De Platone et ejus dogmate*, dont le troisième livre n'est probablement pas de lui), aristotélien parfois (*De mundo*), et sa philosophie a un caractère religieux et même mystique très prononcé. La théorie qu'il aime surtout à développer, et qu'il emprunte, en dernière analyse, à Platon, c'est celle des démons, êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes, qui peuplent l'espace compris entre le ciel et la terre.

En même temps Apulée a des prétentions scientifiques; il s'occupe d'optique, a chez lui des miroirs de diverses sortes; il fait des recherches d'histoire naturelle (sur les poissons); il pratique au besoin la médecine. Tout cela le rendit quelque peu suspect au peuple, dans la bonne ville d'OËa, et ce fut ce qui permit aux parents de sa femme de l'accuser de magie devant le proconsul Claudius Maximus. Il s'est défendu dans une *Apologie* qui nous est parvenue, et qui est fort curieuse. Lui-même, en effet, croyait à la magie tout en se défendant de la pratiquer; doué d'une curiosité insatiable, il avait aussi peu que la plupart de ses contemporains l'esprit véritablement scientifique; il se laissait au contraire aller volontiers aux plus étranges rêveries.

Son œuvre la plus originale est un roman : les *Métamorphoses* ou *l'Âne d'or*. Apulée y raconte les aventures d'un certain Lucius, métamorphosé en âne. C'était une vieille fable milésienne, que Lucien a racontée de son côté, en grec, avec un esprit plus délicat, mais sans autant de variété et de pittoresque. Le récit principal est entremêlé d'une foule d'épisodes secondaires, dont le plus charmant est le conte ravissant de Psyché. Les *Métamorphoses* éveillent d'abord



la curiosité, non pas toujours la plus relevée, par le merveilleux étrange qui en fait le fond; elles plaisent aussi par d'excellentes peintures de mœurs, où la fantaisie se mêle au réalisme; elles avaient pour les contemporains un intérêt particulier par l'accent religieux, très sincère, qui alterne fort étrangement avec le ton le moins grave et même le plus obscène. Apulée, initié à tous les mystères de la Grèce et de l'Orient, achève la carrière de son héros, redevenu homme, en le faisant initier au culte d'Isis.

Apulée, en particulier dans ses brillantes et prétentieuses *Florides*, écrivait selon le goût du temps: par l'affectation, par l'archaïsme, il rappelle Fronton. Mais son style a cependant en plus son originalité particulière: ce style, aussi peu classique que possible, vise avant tout et par tous les moyens au pittoresque; la phrase est d'allure très libre, et presque disloquée; l'expression, imagée et réaliste. En outre, dans les *Métamorphoses* surtout, il parle délibérément une langue très familière, avec une verve et un sans-gêne dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis Pétrone. Cette langue populaire dont il se sert, n'est pas, comme chez Pétrone, le patois de l'Italie provinciale; c'est plutôt le patois africain (1). Apulée avait eu peine, quand il exerçait le métier d'avocat à Rome, à se faire pardonner son accent et son ton carthaginois. Il aime parfois à s'appeler lui-même: Semi-Gétule ou Semi-Numide. Nous voyons donc apparaître chez lui pour la première fois cette latinité africaine, très puissante et très originale dans sa rudesse et presque dans sa barbarie, que nous retrouverons chez d'illustres écrivains chrétiens.

Une légende se forma, dans les siècles suivants, sur le nom d'Apulée. On le confondit volontiers avec le héros de son roman; on lui prêta les aventures de

(1) D'ailleurs peu différent des patois italiens. Les inscriptions nous apprennent clairement que les différences locales, dans le parler des diverses provinces, étaient peu considérables.

Lucius. On s'habitua de plus en plus à le considérer comme un magicien ; au temps de saint Augustin, les païens lui attribuaient, tout comme à Apollonius de Tyane, des miracles qu'ils prétendaient opposer à ceux de Jésus.

### RÉSUMÉ.

103. Le II<sup>e</sup> siècle, ou, pour parler avec plus de précision, le règne d'**Hadrien** (117), voit commencer la **décadence** de la littérature latine. La société romaine reste très amoureuse des lettres ; mais elle devient de plus en plus impuissante à créer. Les traits caractéristiques de ce temps sont le **dilettantisme** et l'**archaïsme**.

104. La littérature grecque a au contraire alors une renaissance. C'est l'époque des **sophistes**, d'ailleurs beaucoup plus admirés qu'ils ne le méritaient.

105. Ce n<sup>e</sup> siècle, où la littérature devient si médiocre, est d'autre part, jusqu'à **Commode** (180), l'époque où la civilisation antique a peut-être produit ce qu'elle pouvait produire de meilleur. Les empereurs ont été excellents. Le **droit** a fait de grands progrès. La **philosophie**, le **stoïcisme** surtout, a amélioré les âmes. Ce siècle est aussi un siècle **très religieux**, où malheureusement une **crédulité superstitieuse** se mêle souvent à une religion sincère.

106. L'empereur **Hadrien** personnifie très bien les goûts artistiques et littéraires de ce siècle ; **Antonin** et **Marc-Aurèle** en représentent les tendances morales et religieuses les plus élevées.

107. **Suétone**, déjà connu sous Trajan et protégé par Pline, secrétaire d'Hadrien, fut un **écrivain encyclopédiste** à la manière de Varron. Ses **Biographies des Césars** (de César à Domitien) ne sont qu'un recueil assez décousu d'*anecdotes*, mais ces anecdotes sont très **caractéristiques**, et Suétone, fureteur curieux, les avait d'ordinaire puisées à bonne source.

108. **Florus** a écrit un abrégé de l'histoire romaine, surtout d'après **Tite-Live**, et en s'intéressant à peu près uniquement aux guerres. **Justin** a abrégé les **Histoires philippiques** de **Trogue-Pompée**, contemporain d'Auguste.

109. La **poésie** sous Hadrien et ses successeurs manque d'invention et de souffle; ses défauts sont l'**afféterie** et la **mignardise**; il ne semble guère y avoir eu à louer dans les poètes de ce temps que l'habileté de leur métrique; le plus important paraît avoir été **Septimius Sérenus**.

110. **Fronton**, orateur très applaudi, maître de Marc-Aurèle, fut, sous **Antonin**, le chef d'école le plus influent. C'est un des représentants les plus autorisés de l'**archaïsme**. Sa **correspondance**, où se dévoile son caractère honnête et droit, révèle aussi la médiocrité de son talent.

111. **Sulpice Apollinaire** et **Aulu-Gelle** sont aussi des **archaïsants** : tous deux furent des **grammairiens**. Les **Nuits attiques** d'Aulu-Gelle nous ont conservé de précieux renseignements à la fois sur la littérature contemporaine et sur la littérature archaïque.

112. L'écrivain le plus intéressant du II<sup>e</sup> siècle



est Apulée, rhéteur, philosophe romancier, dont l'activité s'est exercée surtout dans sa province natale. Son roman de l'*Ane d'or* ou des *Métamorphoses* intéresse l'imagination par un merveilleux étrange de sorcellerie, par des peintures de mœurs réalistes, par une inspiration religieuse et mystique. Le style d'Apulée, qui vise au pittoresque avant tout, s'éloigne beaucoup de la latinité classique; c'est la première apparition de la latinité africaine.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

G. BOISSIER : *Promenades archéologiques; la Villa d'Hadrien*. — LACOUR-GAYET : *Antonin le Pieux et son temps*, 1888. — RENAN : *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, 1882. — MONCEAUX : *Apulée*, 1889. — G. BOISSIER : *Marc-Aurèle et les Lettres de Fronton* (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1868). — DROZ : *De Frontonis institutione oratoria*, 1886. — MONCEAUX : *Les Africains*, 1894. — G. BOISSIER : *L'Afrique romaine*, 1895. — A. MACÉ : *Essai sur Suétone*, 1900. — LEO : *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer Form*, 1901.

## TEXTES A CONSULTER.

SUÉTONE : pour les fragments, éd. Reifferscheid, 1860; pour les *Césars*, éd. Roth, 1858, *Vita divi Claudii*, éd. Smilda, 1896. — FLORUS : éd. Halm, 1854; éd. Roszbach, 1896. — JUSTIN : éd. Rühl, 1886. — A. GELLE : éd. Hertz, 1883-85; éd. Hertz et Hosius, 1903. — FRONTON : éd. Nahe, 1867. — APULÉE : éd. Oudendorp, 1786-1823 et éd. Hildebrand, 1842; *Métamorphoses*, éd. Van der Vliet, 1897; *Apologie et Florides*, éd. Van der Vliet, 1900.

## CHAPITRE II

### LE TROISIÈME SIÈCLE.

L'empire au III<sup>e</sup> siècle. — Stérilité de la littérature. — Le droit et la philosophie.

Les débuts de la littérature chrétienne. — Minucius Félix. — Tertullien. — Cyprien. — Commodien.

L'époque de Dioclétien. — Les panégyristes. — L'Histoire Auguste. — Arnobe. — Lactance.

L'empire au troisième siècle. — Depuis Septime Sévère (193-211) jusqu'à l'avènement de Dioclétien (284), l'empire traversa une crise redoutable, qui, dans la seconde moitié de cette époque, sous le règne de Gallien (260-268), sembla sur le point d'amener sa dissolution. L'esprit romain continuait visiblement à s'affaiblir. Les nationalités provinciales commençaient au contraire à prendre quelque conscience d'elles-mêmes. Ce n'était plus seulement la Grèce qui agissait sur Rome; des influences orientales, souvent très malsaines, se faisaient également sentir (Élagabale, 218-222). Aussi le troisième siècle est-il la période la plus stérile de l'histoire littéraire latine, pendant toute la durée de l'empire.

Stérilité de la littérature. — C'est à peine, en effet, s'il est possible, tant qu'on laisse en dehors les écrivains chrétiens, de mentionner quelques noms et quelques œuvres, qui encore sont sans grande importance. Les études grammaticales continuaient à jouir d'une assez grande vogue, quoique les grammairiens ne fissent plus guère que compiler leurs prédécesseurs.

*Terentianus Maurus* (sous Septime Sévère) (1) est surtout un métricien et son ouvrage présente la singularité d'être écrit envers de diverses mesures; son contemporain, un peu plus jeune, *Juba*, est un métricien aussi. C'est vers la même époque que doivent avoir vécu les commentateurs d'Horace, *Acron* et *Porphyriion*; un peu plus tard, *Censorinus* (son livre *De die natali* date de 238); *Gargilius Martialis*, auteur d'un livre sur l'Agriculture (vers 240); *Solin*, qui, vers le milieu du siècle, a composé, surtout d'après Pline l'Ancien, une sorte d'encyclopédie (*Collectanea rerum memorabilium*).

L'histoire compte tout au moins, en ce siècle, un représentant qui paraît n'avoir pas été sans quelque mérite. *Marius Maximus* (165-230 env.) avait composé les biographies des empereurs qui se sont succédé de Nerva à Élagabale. Ces biographies faisaient suite à celles de Suétone, et étaient conçues dans le même esprit. Elles sont perdues, mais elles ont été, au siècle suivant, une des principales sources pour les compilateurs de l'*Histoire Auguste*. En plein quatrième siècle, *Marius Maximus* était encore, avec *Juvénal*, l'auteur favori de la haute société romaine. Mais son succès venait surtout de ce qu'il était un anecdotier. Les meilleurs historiens de cette époque furent en réalité *Dion Cassius* et *Hérodien*, qui ont écrit en grec.

La poésie est plus insignifiante encore qu'au siècle précédent. Par impuissance, on en revient à la poésie didactique (*Sérénus Sammonicus*, sur la Médecine; *Némésien*, sur la Chasse); on a si peu d'invention créatrice qu'on se contente même du centon, qui jouira d'une très grande vogue au iv<sup>e</sup> siècle, et qu'on voit apparaître dès lors avec cet *Hosidius Géta*, dont nous parle Tertullien, auteur d'une tragédie de *Médée* fabriquée avec des lambeaux de Virgile. La poésie lyrique au moins nous a laissé une œuvre d'une forme assez distinguée: le *Pervigilium Veneris*, composé en

(1) Sur la date, cf. maintenant A. Werth, de *Terentiani sermone et vite*, 1894



couplets inégaux de vers trochaïques, coupés par un refrain; l'auteur de ce poème est inconnu, et la date en est incertaine; mais le plus vraisemblable est de le placer au III<sup>e</sup> siècle.

**Le droit et la philosophie.** — Une époque, si médiocre qu'elle soit, n'est jamais entièrement stérile; le III<sup>e</sup> siècle a vu tout au moins l'admirable développement de la science juridique que nous avons constaté dès le II<sup>e</sup> siècle se continuer avec *Papinien* (sous Septime Sévère), *Ulpien* et *Paul* (préfets du prétoire sous Alexandre Sévère).

Ce même siècle a vu naître la dernière grande école philosophique : le néo-platonisme. *Plotin* est contemporain de l'empereur Gallien. Mais, quoique Plotin ait longtemps vécu et enseigné à Rome, le grec est la langue de l'école néo-platonicienne.

#### LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE.

Ce qui donne son principal intérêt au III<sup>e</sup> siècle, c'est que le christianisme, dispersé dans la plus grande partie de l'empire dès le I<sup>er</sup> siècle, mais ne comptant encore, en somme, qu'un nombre restreint de fidèles, après s'être propagé davantage et affirmé au II<sup>e</sup> siècle, maintenant s'organise plus méthodiquement et plus fortement encore, et, quoique combattu par le pouvoir civil avec une vigueur redoutable, finit, dès les premières années du siècle suivant, d'abord par lasser l'État et lui imposer la paix, ensuite par le conquérir et le convertir tout entier. Un des premiers besoins que sentit le christianisme quand ses adhérents se furent multipliés, et quand la constitution de l'Église se fut solidement établie, c'est celui d'une littérature.

**Les débuts de la littérature chrétienne.** — La langue de l'Église fut longtemps le grec seul. Non

seulement c'est en grec que furent écrits les livres sacrés du nouveau Testament ; mais dans la communauté chrétienne de Rome même, jusqu'au II<sup>e</sup> siècle, c'est du grec qu'on se servit (Lettre de *Clément Romain* ; — le *Pasteur d'Herma*s). En Gaule, les primitives églises de Lyon et de Vienne, fondées en grande partie par des Asiatiques, s'en servirent également. Mais il était inévitable que dans tout l'Occident l'usage du latin finit par s'imposer. C'est ce qui est arrivé dès la fin du II<sup>e</sup> siècle.

Saint Jérôme, dans son Catalogue des écrivains chrétiens, affirme que les deux premiers qui lui soient connus, parmi les Latins, sont le pape *Victor* (189-198), et un certain *Apollonius*. Peut-être possède-t-on, dans un petit opuscule contre les jeux de hasard (*De aleatoribus*), qui nous est parvenu à tort sous le nom de saint Cyprien, un des Traités du pape Victor. Mais la chose ne peut être considérée comme certaine, et cet opuscule, assez curieux pour l'historien, n'aurait guère, au cas même où il serait bien du pape, d'autre intérêt pour le littérateur que son ancienneté.

**Minucius Félix.** — Ce sont les apologistes qui sont en somme les premiers écrivains chrétiens, chez les Latins comme chez les Grecs ; seulement ce sont les Grecs (*saint Justin*) qui ont pris l'initiative ; les Latins n'ont fait que suivre leur exemple. L'amour des lettres et le sentiment de l'art étaient, à l'origine, à vrai dire étrangers aux chrétiens, uniquement absorbés par leurs croyances religieuses et morales. Mais dès que, d'une part, ils furent obligés de s'adresser aux païens pour réfuter les calomnies dont ils étaient l'objet et réclamer au nom de la justice contre les persécutions ; dès que, d'autre part, ils voulurent étendre leur propagande hors des classes inférieures de la société et prétendirent gagner à la foi les lettrés eux-mêmes, ils furent tout naturellement amenés, par une nécessité qu'ils comprirent bien vite et à

laquelle ils cédèrent assez volontiers, pour la plupart du moins, à se préoccuper du style, à créer en un mot une véritable littérature qui leur fût propre. C'est à ce point de vue seulement que nous devons étudier ici les auteurs chrétiens. Nous ne devons nous attacher qu'à ceux de leurs écrits qui ont un intérêt général, et où ils ont eu la prétention de faire œuvre d'art à quelque degré. Les écrits théologiques proprement dits, quelle qu'en soit l'importance, ne sont au contraire pas de notre ressort.

L'opinion la plus commune considère comme le premier des apologistes latins *Minucius Félix*, et place dans le dernier quart du II<sup>e</sup> siècle son dialogue, l'*Octavius* (1). C'était un avocat, formé par l'instruction littéraire la plus complète, nourri des classiques, de Cicéron particulièrement, et cependant en même temps fort au courant du goût de son siècle. Son dialogue, dont le plan rappelle parfois celui de Cicéron sur *la Nature des dieux*, et dont la mise en scène est pleine d'agrément et d'intérêt, met aux prises, sur la plage d'Ostie, par une promenade matinale, en présence de l'auteur lui-même, le chrétien Octavius et le païen Cæcilius, qui se déclare converti à la fin de la discussion. L'habileté avec laquelle Minucius Félix, sans entrer dans le détail précis des dogmes chrétiens, cherche seulement à gagner d'abord les païens à la croyance en un Dieu unique et en la Providence, son accent insinuant, tolérant, aimable; l'art avec lequel il sait faire aux classiques des emprunts ingénieux, sans rien perdre de sa personnalité, la grâce un peu mièvre du début qui parfois rappelle Fronton, — Minucius se préoccupait d'ailleurs

(1) Nous n'avons pas de donnée précise sur la date de l'*Octavius*; on l'établit par conjecture, d'après les ressemblances que présentent certaines parties de ce dialogue et certaines parties de l'*Apologétique* de Tertullien; il semble plus vraisemblable en somme que Tertullien a imité Minucius, et cependant cette opinion n'est pas démontrée avec une entière certitude; elle a même été attaquée, en ces derniers temps, avec d'assez fortes raisons, et il est possible que l'*Octavius* date seulement des premières années du III<sup>e</sup> siècle (215 env.).



vivement de répondre à un discours de Fronton contre les chrétiens, — tout cela se réunit pour faire de l'*Oclavius* un véritable petit chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Tertullien. — Tout différent et plus remarquable encore est l'Africain *Tertullien* (Q. Septimius Florens Tertullianus); la période la plus active et la plus brillante de sa vie se place sous Septime Sévère et Caracalla, mais il a vécu très âgé. Esprit puissant et entier, il a défendu d'abord contre les païens l'Église catholique avec une ardeur incomparable; puis, par répugnance surtout pour certains accommodements, cependant assez nécessaires, apportés à la discipline ancienne, il s'est tourné contre elle avec autant de violence, et s'est jeté dans l'hérésie montaniste(1). Tertullien est tout passion et tout flamme, et son zèle approche souvent du fanatisme. Il ne se plaît que dans la lutte, et tous ses écrits sont des œuvres de polémique. Mais sa passion est d'abord profondément sincère, ce qui en fait souvent pardonner les excès. Ensuite, si elle a troublé parfois et faussé son jugement, elle a fait de lui un écrivain admirable. A tête reposée, on peut faire ses réserves sur les défauts de Tertullien : subtilité, obscurité, brutalité, recherche exagérée du pittoresque, jeux de mots. Tertullien n'a pas plus de goût qu'Apulée. Mais au moment où on le lit, il faut subir l'entraînement de cette éloquence si brillante et si forte. Tertullien nous montre mieux qu'aucun autre à quel point une littérature était devenue nécessaire au christianisme; en effet, il est, en principe, l'ennemi irréconciliable de la civilisation antique; l'art et les lettres lui paraissent condamnables; cependant il connaît aussi bien les procédés de la rhétorique que les principes du droit, et, s'il interdit aux chrétiens l'exercice de la profession de rhéteur

(1) L'hérésie montaniste (du nom de Montanus, son initiateur) a été produite par une renaissance de l'esprit d'enthousiasme et de prophétie dans les églises phrygiennes.

comme entachée d'idolâtrie, il ne leur interdit pas de recevoir l'éducation classique, qui est, dit-il, « l'instrument nécessaire à l'homme pour toute la vie ». En outre, Tertullien, qui a exposé bien plus complètement et avec bien plus de précision que Minucius l'ensemble des dogmes chrétiens, a dû, pour y réussir, créer souvent son vocabulaire et sa langue; novateur hardi et original, c'est lui qui a ouvert la voie à tous ceux qui l'ont suivi.

Tous ses écrits portent la marque de son génie fougueux et puissant; mais ceux qui offrent l'intérêt le plus général sont l'*Apologétique*, et les deux traités sur les *Spectacles* et sur l'*Idolâtrie*.

**Cyprien.** — Cyprien (1), esprit plus droit, caractère plus égal, a rendu les plus grands services à l'Église, par ses actes comme par ses écrits. Mais, comme écrivain, il est beaucoup moins original que Tertullien, qu'il a beaucoup imité, tout en restant plus modéré et plus sage que son maître. Son plus ancien ouvrage, le Traité qu'il a adressé à Donat, peu de temps après sa conversion, est encore tout rempli des artifices de la rhétorique maniérée mise à la mode par Fronton. Ses œuvres postérieures (*De mortalitate*, *De unitate Ecclesix*, etc.) sont plus simples, et ses lettres, qui nous font connaître son activité étonnante et la grande influence qu'il exerçait, non seulement sont pleines d'intérêt pour l'historien, mais montrent son talent dans ce qu'il eut de plus personnel et de plus brillant.

**Commodien.** — Les trois écrivains dont nous venons de parler, même celui d'entre ceux qui est le plus hostile à la civilisation antique, je veux dire Tertullien, avaient été cependant formés à bonne école, et ont déjà travaillé, à leur façon, à concilier le christianisme avec la culture des belles-lettres. Mais d'au-

(1) Thascius Cæcilius Cyprianus, d'abord rhéteur, puis converti au christianisme, évêque de Carthage à partir de 248 ou 249 subit le martyre sous Valérien.

tres, parmi leurs contemporains, suivaient plus décidément la tendance la plus naturelle au christianisme, qui était de s'efforcer d'être compris de tous, de s'adresser aux classes populaires, et d'emprunter leur langage sans aucun scrupule timoré de goût. Il est curieux que ce soit un poète chez qui se révèle le plus hardiment cette tendance. *Commodien*, l'initiateur de la poésie chrétienne, l'engagea dans une voie où les grands poètes du iv<sup>e</sup> siècle ne sont pas entrés à sa suite. C'était, semble-t-il, — car sa vie et ses œuvres sont entourées de mystère, — un Syrien de Gaza, qui vivait au milieu du iii<sup>e</sup> siècle. Dans ses *Instructions*, comme dans son *Poème apologétique*, il a fait usage d'un vers qui imite grossièrement l'hexamètre classique, dont il conserve la césure, et reproduit approximativement le rythme dans les deux derniers pieds; mais la quantité n'y est point observée, et, par contre, un principe nouveau, celui de l'accent, fait sentir son influence, sans remplacer cependant entièrement le principe ancien. De plus, les *Instructions* ont la forme particulière de l'acrostiche, et la rime même y fait son apparition. Cette versification singulière reste à bien des égards un problème. *Commodien*, qui est un ennemi fanatique des lettres païennes, ne les ignorait pas tout à fait cependant; lui-même avait été païen d'abord, et il cite au besoin, ou tout au moins il nomme Cicéron, Virgile ou Térence.

La barbarie dont témoigne la versification de *Commodien* n'est d'ailleurs pas absolument particulière aux chrétiens. Dans les provinces surtout, dès cette époque, mais à Rome même aussi, en dehors tout au moins des classes élevées, le latin se corrompait; le sentiment de la prosodie, notamment, se perdait; on commençait à n'apprendre plus guère la quantité que dans les écoles et par les livres. Il est un certain nombre d'inscriptions, d'inspiration toute païenne, qui sont aussi incorrectes que les vers des *Instructions* ;



telle d'entre elles a même jusqu'à cette forme de l'acrostiche, si chère à Commodien (1).

L'époque de Dioclétien. — A la fin du III<sup>e</sup> siècle, l'empire, si menacé, et qui avait semblé à certains moments proche de la ruine, fut réorganisé à partir de 284 par Dioclétien, qui, d'une part, institua un système de gouvernement assez artificiel, mais qui ne manquait pas de solidité, de l'autre entreprit une guerre terrible contre le christianisme, avec le dessein bien arrêté de l'anéantir.

Les panégyristes. — Dioclétien réussit, autant au moins qu'il le pouvait, dans la première partie de sa tâche, et l'organisation de l'empire resta à peu près telle qu'il l'avait faite, pendant tout le IV<sup>e</sup> siècle, après même que les empereurs furent devenus chrétiens. La monarchie prit avec lui un caractère presque oriental, et la distance s'accrut plus que jamais entre les sujets et le prince. La littérature contemporaine reflète très bien le nouvel état des choses. C'est alors en effet que se développe l'éloquence des panégyristes, qui prennent surtout pour modèles Pline et Fronton, en exagérant leurs défauts. Nous avons encore un assez bon nombre de panégyriques, prononcés pour la plupart par des orateurs gaulois, fort bien doués assurément pour la parole, interprètes parfois de sentiments patriotiques sincères, mais trop portés à la déclamation, à l'enflure, et insupportables pour les modernes par un excès d'adulation qui cependant, il faut le reconnaître, n'était guère que le ton officiel,

(1) En dehors de Commodien, parmi les écrits d'origine chrétienne où la langue a un caractère populaire très fortement marqué, et s'éloigne beaucoup du latin classique, il ne faut pas oublier les traductions de la Bible, faites d'après le grec des Septante, que la Vulgate a ensuite remplacées. Si l'on en croit saint Augustin, on en comptait un grand nombre; mais il semble que l'une d'entre elles, qu'on appelait version italique (*Itala*), était la plus répandue. Ces traductions étaient écrites dans un latin tout à fait vulgaire; de plus, elles cherchaient à être littérales, et reproduisaient par suite bien des tournures grecques, sans grand souci du vocabulaire et de la syntaxe classiques; le texte grec ayant lui-même subi l'influence du texte hébreu, des sortes d'hébraïsmes pouvaient même passer par son intermédiaire dans le texte latin.

obligatoire en ce temps. A la fin du III<sup>e</sup> siècle, le plus intéressant de ces rhéteurs est *Eumène* d'Autun, dont nous possédons notamment un curieux discours, prononcé en 297, à propos du rétablissement des écoles dans sa ville natale.

**L'Histoire Auguste.** — Des caractères analogues se retrouvent dans la compilation qui est connue sous le nom d'*Histoire Auguste*. Six auteurs médiocres, contemporains de Dioclétien et de Constantin, ont raconté les vies des Césars depuis Hadrien jusqu'à Numérien (117-284). Ils suivent à peu près la méthode de Suétone et de Marius Maximus, dont ils ont plutôt les défauts que les qualités, en ajoutant à ces défauts la courtisanerie qui est familière aux panégyristes. Ce sont *Spartien*, *Capitolin*, *Vulcacius Gallicanus*, *Trébellius Pollio*, *Lampride* et *Vopiscus*. Ces écrivains ne nous sont pas autrement connus, au point qu'on est allé, sans doute à tort, il est vrai, jusqu'à ne les regarder que comme des personnages fictifs, inventés par un faussaire du IV<sup>e</sup> siècle qui se serait couvert de leur nom. *L'Histoire Auguste*, telle qu'elle est, reste, à défaut d'autres documents, une source encore utile pour certaines périodes de l'empire; mais la critique historique ne peut en faire usage sans précautions. Au point de vue littéraire, elle est à peu près dénuée de tout mérite sérieux.

**Arnobé et Lactance.** — Dioclétien échoua au contraire dans la persécution, pourtant si savamment organisée et si opiniâtrément soutenue, qu'il dirigea contre le christianisme. Cette persécution dut prendre fin sans avoir produit aucun résultat sensible. La littérature chrétienne, à cette époque, garda sur la littérature païenne la supériorité qu'elle avait acquise dès le commencement du III<sup>e</sup> siècle. Deux apologistes appartiennent à ce temps. Le premier, l'Africain *Arnobé*, rhéteur dans la ville de Sicca en Numidie, d'abord païen, publia aussitôt après sa conversion, vers 295, les sept livres de son traité contre les Païens (*Adver-*

*sus nationes*). Il n'était pas encore, quand il les composa, très profondément versé dans la connaissance des dogmes. Bien qu'il ait fait parfois profession de dédaigner la correction du style, inutile au chrétien qui ne se préoccupe que de la vérité des pensées, on reconnaît facilement en lui l'ancien rhéteur. Saint Jérôme ne l'a pas jugé injustement quand il lui a reproché « ses inégalités, sa prolixité et une certaine confusion ».

Très supérieur à Arnobe est son élève *Lactance* (L. Cælius Firmianus Lactantius), probablement d'origine africaine comme lui. Dioclétien l'appela à Nicomédie pour y enseigner la rhétorique latine. C'est là probablement qu'il se convertit; en 303 ou 304, il renonça à l'enseignement public, à la suite sans doute des édits de persécution. Constantin l'attira bientôt en Gaule, et lui confia l'éducation de son fils Crispus. Il mourut très âgé, vraisemblablement à Trèves.

Lactance fut un écrivain très fécond. Nous avons perdu certains de ses ouvrages. Outre plusieurs petits traités (*De opificio Dei*; — *De ira Dei*; on y ajoute encore souvent, non sans vraisemblance, l'opuscule sur *les Morts des persécuteurs* (1), curieux par les détails historiques qu'il renferme), nous avons encore son œuvre capitale : *les Institutions divines*. Lactance est un admirateur de Cicéron, qu'il imite avec habileté et avec un talent qui reste assez personnel. C'est assurément le meilleur écrivain de son époque. Il avait conscience d'être le premier chez qui la fusion du christianisme et des lettres parût parfaite. Aussi juge-t-il assez dédaigneusement ses prédécesseurs, Minucius Félix, Tertullien et Cyprien, quoique Minucius ait été déjà, presque comme lui, un véritable classique, que Tertullien ait une originalité et une vigueur que n'égale pas la pureté un peu froide de son propre style, que Cyprien enfin soit beaucoup plus que lui en interprète autorisé de la doctrine. Lactance, en effet, n'a pas toujours expliqué les dogmes avec une

(1) Cette attribution est contestée par le dernier éditeur de Lactance. Brandt.



très grande précision ni une très grande exactitude. Saint Jérôme, le pape Damase, tout en l'admirant, trouvaient plus tard beaucoup à reprendre chez lui. Ainsi, tandis que chez ses prédécesseurs, qui comme lui ont essayé une réconciliation de la foi chrétienne et des lettres, c'étaient plutôt ces dernières qui devaient faire des sacrifices, c'était la pureté du style qui souffrait, — chez Lactance, au contraire, l'expression est parfaite et d'une correction étonnante pour le IV<sup>e</sup> siècle; l'exposition des dogmes reste incomplète parfois ou peu satisfaisante.

### RÉSUMÉ.

113. Pendant le III<sup>e</sup> siècle, époque de crise redoutable pour l'empire, la littérature païenne est d'une grande stérilité. Quelques grammairiens, un historien (**Marius Maximus**), quelques poètes didactiques (**Némésien**), un poème lyrique anonyme (le « **Pervigilium Veneris** »), voilà tout ce qu'on peut citer. C'est le droit seul qui compte à cette époque des représentants illustres (**Ulpien** et **Paul**).

114. Au contraire, la littérature chrétienne commence dès les dernières années du II<sup>e</sup> siècle, et devient très brillante au III<sup>e</sup>. Elle est représentée d'abord par les apologistes.

115. Le premier d'entre eux est peut-être **Minucius Félix**, auteur d'un dialogue, l'« **Octavius** », d'une forme très élégante et très classique.

116. L'Africain **Tertullien** (sous Septime Sévère et Caracalla principalement), catholique

d'abord, puis montaniste, est un esprit entier et violent, un écrivain d'une originalité très grande. Ses œuvres les plus intéressantes, au point de vue littéraire, sont l'**Apologétique**, et les deux traités des **Spectacles** et de l'**Idolâtrie**. Tertullien a créé en grande partie la langue de la théologie latine.

117. **Cyprien**, évêque de Carthage, martyr sous Valérien, est un esprit plus mesuré, un écrivain plus égal, mais moins puissant.

118. Tous ces hommes, même Tertullien, qui était cependant très hostile à la civilisation païenne, ont travaillé efficacement à réconcilier le christianisme et les lettres.

119. La poésie latine chrétienne a au contraire pour initiateur un écrivain curieux, mais barbare, qui s'adresse au peuple et non aux lettrés, ne tient presque plus compte de la quantité des syllabes, et commence à accorder quelque importance à l'accent. C'est **Commodien**, auteur des **Instructions** et d'un **Poème apologétique**.

120. **Sous Dioclétien**, à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au commencement du IV<sup>e</sup>, l'empire se réorganise; une persécution énergique dirigée contre le christianisme échoue. La littérature païenne est représentée surtout par les **panégyristes**, la plupart Gaulois, dont le plus important est **Eumène d'Autun**, et par les **compilateurs de l'Histoire Auguste**.

121. La littérature chrétienne garde sa supériorité avec **Arnobé**, et surtout **Lactance**, qui, dans ses **Institutions divines**, fait preuve d'une

pureté classique de style surprenante et qu'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains; c'est Cicéron qui est son modèle favori.

## LECTURES RECOMMANDÉES.

EBERT : *Histoire de la littérature latine chrétienne* (traduite par Aymeric et Condamin, 1883-89), 2<sup>e</sup> éd. du texte allemand, 1889. — G. BOISSIER : *La Fin du paganisme*, 1891. — G. KRÜGER : *Geschichte der altchristlichen Literatur in den ersten drei Jahrhunderten*, 1895. — HARNACK : *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* (en cours de publication). — SCHANZ : *Geschichte der römischen Litteratur*, 3<sup>e</sup> partie. — CRUTTWELL : *A literary history of early christianity*, 1893. — BARDENHEWER : *Les Pères de l'Eglise*, trad. fr. 1898-99; *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, tomes I et II, 1902-03. — MANTIUS : *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8<sup>e</sup> Jahrhunderts*, 1891. — MONCEAUX : *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 1901. — GUIGNEBERT : *Tertullien*, 1902. — R. PICHON : *Lactance*, 1902.

## TEXTES A CONSULTER.

*Grammatici latini*, éd. Keil, 1856-79. — *Poetæ latini minores*, éd. Bæhrens, 1879-83. — MINUCIUS FELIX : éd. Halm (dans le *Corpus des écrivains ecclésiastiques de l'Académie de Vienne*), 1867. — TERTULLIEN : éd. Reifferscheid et Wissowa (en cours de publication); éd. Oehler, 1852-54. — CYPRIEN : éd. Hartel (dans le *Corpus de Vienne*), 1868-1871. — COMMODIEN : éd. Dombart (*ibid.*, 1887). — *Panegyrici latini*, éd. Bæhrens, 1874. — *Histoire Auguste*, éd. H. Peter, 1884. — ARNOBE : éd. Reifferscheid (dans le *Corpus de Vienne*), 1875. — LACTANCE : édit. Laubmann et Brandt (dans le *Corpus de Vienne*, 1890-1897). — PORPHYRIEN : éd. Holder, 1894. — DION CASSIUS : éd. Boissevain, 1898.



## CHAPITRE III

### LE QUATRIÈME SIÈCLE.

L'empire chrétien. — Les derniers païens. — L'éloquence : Symmaque. — La grammaire : Macrobe, Servius. — L'histoire : Ammien Marcellin, Eutrope. — La poésie : Claudien, Rutilius Namatianus.

Les chrétiens restés païens d'inspiration : Ausone.

La grande époque de la littérature chrétienne. — La prose : saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme. — La poésie : Juvencus, Prudence, Paulin de Nole.

La chute de l'empire. — Saint Augustin et Orose.

La fin de la littérature classique : Boèce. — La fin de la langue latine.

**L'empire chrétien.** — Après sa victoire sur Maxence (312), Constantin établit la tolérance religieuse par l'édit de Milan (313). Mais de plus, ce qui était plus important encore, il passa lui-même à la religion du Christ, et, quoiqu'il n'ait reçu le baptême qu'à son lit de mort, il fit dès lors adhésion à la foi. Ce fut le commencement d'une ère nouvelle, celle de l'empire chrétien. La conversion de l'empereur, chose que Tertullien jugeait entièrement impossible, était maintenant un fait accompli; elle entraîna rapidement celle d'un grand nombre de païens, surtout après 323, quand le dernier adversaire de Constantin, Licinius, eut succombé.

Non seulement le iv<sup>e</sup> siècle a vu cette grande révolution politique et religieuse; mais le contre-coup de ces événements s'est fait puissamment sentir sur la

littérature elle-même. Il y a alors, après l'épuisement des deux siècles antérieurs, une sorte de renaissance, qui malheureusement fut interrompue dès le début du v<sup>e</sup> siècle par les invasions barbares. D'ailleurs les œuvres de ce temps, même les plus remarquables, portent aussi, il faut l'avouer, la marque de l'époque tardive où elles ont paru.

**Les derniers païens.** — Il était naturel que, dans l'empire devenu chrétien, la littérature chrétienne prit une expansion rapide et brillante. Mais il arriva aussi que les païens, maintenant menacés et humiliés, se réveillèrent et se ranimèrent. Ce fut leur tour de se défendre; or, dans les controverses religieuses, ils avaient depuis longtemps déjà le dessous; les vieux cultes romains et helléniques étaient bien malaisés à justifier; au contraire, les lettres restaient la grande gloire de la civilisation antique; même après Tertulien, Cyprien, Lactance, les chrétiens se sentaient embarrassés et gênés quand on leur opposait les chefs-d'œuvre des siècles classiques; les lettres semblaient toujours l'apanage des païens. C'est pourquoi les derniers représentants du paganisme aimèrent avec tant d'ardeur la poésie et l'éloquence; s'attachèrent avec tant de piété aux souvenirs glorieux du passé, et s'efforcèrent, non sans quelque succès, de les faire revivre. C'est à Rome même, dans l'ancienne capitale abandonnée par les empereurs, parmi les grandes familles sénatoriales, que se conserva surtout ce culte de la littérature classique, qui était alors la forme dernière du patriotisme romain. Les païens y restèrent nombreux et puissants, dans la haute société tout au moins, jusqu'à la fin du règne de Théodose, et ce fut seulement après la défaite d'Eugène (394) qu'ils perdirent tout espoir.

**L'éloquence.** — Le iv<sup>e</sup> siècle a vu se poursuivre le développement de cette éloquence des panégyristes qui a commencé sous Dioclétien. Deux des plus distingués, parmi ces orateurs, appartiennent à cette

époque : *Mamertin*, qui a prononcé en 362 le panégyrique de Julien ; *Pacatus*, qui, en 389, a prononcé devant le sénat de Rome celui de Théodose.

**Symmaque.** — Mais l'éloquence païenne n'eut pas, dans tout le siècle, de représentant plus illustre que *Symmaque*, en qui les contemporains voulurent retrouver un successeur de Cicéron, de Pline et de Fronton.

Q. Aurélius Symmachus, préfet de Rome en 384, consul en 391, appartenait à une des plus grandes familles de son temps, et avait reçu, par les soins de son père lui-même, qui était fort lettré aussi, l'éducation la plus complète. C'est le dernier représentant notable de l'ancien esprit romain, du *mos majorum* qu'il s'évertuait à conserver jusque dans les plus petites choses, avec un rigorisme qui frise parfois le ridicule, mais qui est touchant dans sa sincérité. Une circonstance particulière le mit surtout en relief et fit de lui le défenseur officiel de la religion païenne. L'empereur Gratien, qui le premier s'écarta décidément de la politique tolérante qu'avaient plus ou moins pratiquée ses prédécesseurs, avait défendu qu'on continuât à rendre le culte accoutumé à la statue de la Victoire placée dans la salle des séances du sénat, et avait enlevé leurs privilèges aux vestales et aux prêtres (1). Symmaque, pendant toute sa vie, sous Valentinien et Théodose, comme sous Gratien, multiplia des efforts aussi tenaces qu'inutiles pour obtenir le retrait de ces mesures. C'est à ce propos que, pendant qu'il était préfet de Rome, profitant habilement de l'impression produite par une famine où les païens voulaient voir une vengeance des divinités offensées, il composa, sous la forme d'un rapport, d'une *relatio*, son célèbre plaidoyer en faveur du paganisme. C'est le chef-d'œuvre de son éloquence, et malgré le style

(1) L'argent consacré jusqu'alors aux frais du culte païen devait être employé désormais pour la poste impériale.



toujours un peu grêle, et quelquefois maniéré, malgré le souffle trop court de l'inspiration, ce morceau oratoire est remarquable encore par la pureté classique de la langue, et surtout par la sincérité de l'accent. Voici comment Symmaque, dans une prosopopée qui fit grand effet, prêtait la parole à la ville de Rome :

« Princes très bons, pères de la patrie, respectez mes longues années : c'est aux rites pieux que j'observe que je les dois. Que je puisse pratiquer les cérémonies des aïeux : je n'ai pas encore à m'en repentir. Que je puisse vivre suivant mes coutumes, puisque je suis libre. C'est ce culte qui a soumis l'univers à mes lois; ce sont ces cérémonies qui ont repoussé Annibal de mes murailles, les Sénons du Capitole. N'ai-je duré si longtemps que pour me voir ainsi blâmée?... Corriger la vieillesse, c'est s'y prendre trop tard et l'outrager.

« C'est pour les dieux de la patrie, pour les dieux indigètes que nous demandons la paix. Il est juste de reconnaître que tous les cultes, dans leurs formes diverses, ont un même objet. Nous contemplons tous les mêmes astres; le même ciel nous est commun, le même univers nous enveloppe. Qu'importe que chacun cherche le vrai selon ses lumières? On ne peut pénétrer par un seul chemin jusqu'à ce grand mystère. Mais c'est là une controverse de gens oisifs. Maintenant nous ne voulons pas discuter; ce sont des prières que nous faisons entendre. »

La relation de Symmaque, bien qu'elle soit restée en définitive sans résultat, parut très redoutable aux chrétiens, qui la considérèrent comme le manifeste officiel de l'opinion païenne. Aussi s'appliquèrent-ils avec ardeur à la réfuter. C'est ce qu'ont fait *saint Ambroise* d'abord, dans deux lettres enflammées, *Prudence* ensuite, dans un poème en deux livres, souvent très brillant. Ambroise comme Prudence, tout en combattant avec passion les idées de Symmaque, professent une admiration sans réserve pour son éloquence; ils l'admirent en réalité beaucoup plus même qu'elle ne le mérite, et montrent ainsi quel prestige gardaient encore, au moment où elles allaient disparaître, les lettres classiques.

Symmaque avait prononcé des panégyriques fort applaudis, dont il nous reste des fragments, d'un

style beaucoup trop précieux et affecté. Sa correspondance nous est parvenue; les contemporains la mettaient au niveau de celle de Pline le Jeune; mais la vérité est que ces lettres sont beaucoup trop vides et sèches, en partie parce que la verve de Symmaque fut toujours très pauvre, en partie à cause des ménagements, des précautions que les temps où il vécut l'obligèrent à garder (1); ce qui y manque le plus, c'est le naturel; mais au moins faut-il reconnaître que Symmaque s'y révèle à nous comme un homme profondément honnête, sincère et bon. Ce dernier défenseur du paganisme a honoré la cause qu'il défendait par son caractère plus encore que par son talent.

**La grammaire.** — Dans cette société lettrée, dont Symmaque nous donne l'idée la plus exacte, on aimait à vivre presque uniquement des souvenirs du passé, pour oublier les tristesses du présent. Il n'est donc pas surprenant que les traités de grammaire et les commentaires des anciens auteurs se soient multipliés. *Macrobe*, dans ses *Saturnales* (2), a traité diverses questions d'érudition sous forme dialoguée; les interlocuteurs qu'il met en scène sont précisément pris dans la société où vécut Symmaque; ce sont Symmaque lui-même, son ami intime Prétéxat, et quelques autres, parmi lesquels *Servius*, de qui nous possédons un *Commentaire sur Virgile*, très important moins par ce qui est personnel à l'auteur que par les renseignements de source plus ancienne qu'il renferme.

Le IV<sup>e</sup> siècle a compté beaucoup d'autres grammairiens encore, compilateurs pour la plupart, mais chez lesquels on trouve bien des renseignements précieux;

(1) Il faut ajouter encore que, depuis que Rome avait cessé d'être la capitale de l'empire, il s'y passait moins d'événements importants.

(2) Macrobe a encore composé un *Commentaire sur le Songe de Scipion* de Cicéron. Macrobe ne parle jamais du christianisme; il est au nombre de ceux qui, suivant en cela l'ancienne tactique païenne, affectent, avec un orgueil hautain, de le passer sous silence.

ainsi *Nonius Marcellus*, qui nous a transmis tant de fragments des auteurs archaïques; ainsi *Charisius* et *Dionysius*. Le célèbre *Donat* fut le maître de saint Jérôme. Ces représentants intelligents et lettrés de l'aristocratie romaine, dont Symmaque et Prétextat furent les chefs, prenaient eux-mêmes un vif intérêt aux études de critique et de grammaire. On en a la preuve non seulement dans les conversations que leur prête Macrobe, mais par les suscriptions de certains manuscrits des auteurs classiques, qui furent revus et corrigés par eux ou sous leur direction; c'est ainsi que les *Nicomachus Flaviens* s'intéressèrent particulièrement au texte de Tite-Live.

L'histoire. — Les mêmes causes ont aussi déterminé la production d'un certain nombre d'ouvrages historiques. Le plus important est celui d'*Ammien Marcellin*, un Oriental d'Antioche, mais qui a écrit en latin. Son histoire commençait à Nerva et allait jusqu'à la mort de Valens (378). Nous n'en avons que les derniers livres, d'ailleurs les plus intéressants, parce qu'ils traitent d'une période que nous connaîtrions fort mal sans eux. Ammien Marcellin était un païen convaincu; il admire beaucoup Julien, mais il est modéré et impartial, et sait rendre justice à ses adversaires. C'est un historien d'une grande sincérité et d'une honnêteté parfaite. Son style est bien obscur et bien prétentieux.

Les *Césars* d'*Aurélius Victor* (composés en 360), l'*Abrégé* d'*Eutrope* (composé sous Valens), représentent, avec Ammien, l'essentiel de la littérature historique au iv<sup>e</sup> siècle.

La poésie. — C'est la poésie qui eut alors, avec l'éloquence, la renaissance la plus brillante, grâce surtout à un écrivain d'origine orientale (natif d'Alexandrie), *Claudien*, qui a écrit à la fin du iv<sup>e</sup> siècle et au commencement du v<sup>e</sup>. Une première catégorie, dans ses œuvres, est formée de poèmes, qui sont en quelque sorte des panégyriques en vers, et où



Claudien reproduit la manière ordinaire des paucyristes en prose ; une seconde, qui est comme la contrepartie de la première, comprend des invectives (contre Rufin et contre Eutrope), et se rattache ainsi à la satire classique ; une troisième enfin (*l'Enlèvement de Proserpine, la Gigantomachie*) nous représente les derniers spécimens de l'épopée mythologique. Ce qui caractérise avant tout Claudien, dans ses divers ouvrages, c'est une facilité, une correction telles dans la versification et le style qu'il est véritablement exceptionnel en son siècle, et que même depuis Ovide il n'y avait pas eu son égal dans l'histoire de la poésie latine. Cette facilité si brillante, cette correction impeccable tournent même en défaut et produisent une impression de monotonie. En outre, Claudien, nourri des modèles classiques, et qui imite tour à tour, avec la même supériorité, Virgile, Ovide ou Juvénal, manque un peu d'une personnalité véritablement originale. Et cela d'autant plus que ses poèmes n'ont qu'un médiocre intérêt au fond, soit que dans les panégyriques il prenne le ton officiel du temps et fasse surtout œuvre de rhétorique, soit que dans son épopée (*le Rapt de Proserpine*) il revienne à un sujet démodé et épuisé, qu'on ne pouvait renouveler que par l'habileté de la facture. Claudien, en effet, a évité de se jeter comme Symmaque dans la mêlée des partis ; il n'a pas cherché son inspiration dans les grandes luttes religieuses contemporaines, bien qu'il fût païen, et même, selon Orose, « païen des plus opiniâtres ». C'était cependant, nous l'avons vu, une façon de servir et de défendre encore le paganisme que de continuer la tradition des écrivains classiques (1), et, de plus, on sent assez souvent chez Claudien un sincère patriotisme. Par là, comme par son très grand talent de forme, il

(1) C'était aussi, — nous l'avons vu à propos de Macrobe, — une façon de se montrer hostile au christianisme que de feindre aussi résolument de l'ignorer. Il est curieux de voir Claudien faire applaudir à la cour d'Honorius des poèmes d'inspiration toute païenne. — Le dernier éditeur de Claudien M. Birt, a essayé d'établir qu'il était chrétien.

clot dignement la liste des grands poètes latins (1).

On pourrait beaucoup mieux appliquer à un autre poète l'épithète qu'Orose applique à Claudien. Je veux parler de *Rutilius Namatianus*. C'était un Gaulois, qui avait rempli la charge de préfet de Rome, et qui, s'en retournant dans sa patrie déjà désolée par les invasions, a raconté les divers épisodes de son retour, dans un poème en deux livres (*De reditu suo*, composé en 416). Rutilius est un habile écrivain, formé comme Claudien à la bonne école des classiques. C'est un païen convaincu et enflammé, et la sincérité de son accent donne à ses vers un véritable mérite. Autant il apporte d'enthousiasme dans son panégyrique éloquent de Rome, autant il met de passion dans ses attaques contre le christianisme, surtout contre les moines qui commençaient à s'établir en Occident.

**Les chrétiens restés païens d'inspiration : Ausone.** — Le iv<sup>e</sup> siècle est une époque de transition; aussi la ligne de démarcation n'est-elle plus aussi nette qu'elle l'était auparavant entre le christianisme et le paganisme. Depuis que les empereurs s'étaient ralliés à la foi, beaucoup de gens, indifférents au fond, avaient suivi leur exemple par intérêt. Il en était d'autres qui, sans qu'on ait aucune raison de douter de leur sincérité, cependant par la force persistante de l'éducation qu'ils avaient reçue, par des habitudes d'esprit invétérées, restaient tellement attachés aux lettres classiques, qu'à vrai dire ils se distinguaient à peine des païens dans leurs écrits. Le représentant le plus intéressant de cette classe de chrétiens un peu tièdes est Ausone.

Le Bordelais *Ausone*, précepteur de Gratien, consul en 379, était certainement chrétien. Cependant, il est si vrai que sa poésie est d'inspiration toute classique et même toute païenne, qu'on a souvent été tenté de

(1) On peut nommer au moins Aviénus, probablement antérieur à Claudien, auteur de poèmes didactiques, non sans mérite, sur la géographie et l'astronomie. Ne pas le confondre avec le fabuliste Avianus (époque inconnue), fort goûté au moyen âge.

le prendre pour un païen (1). Écrivain ingénieux, spirituel, brillant, versificateur adroit, qui n'a pas le souffle de Claudien, mais qui excelle dans tous les artifices de la métrique et dans tous les raffinements du style, Ausone est le produit le plus distingué de cette rhétorique gauloise, de cette rhétorique qu'il enseigna lui-même avec tant de succès. En laissant de côté un assez bon nombre de ses œuvres, qui ne sont que des exercices d'école très habilement exécutés, mais sans autre intérêt, il faut citer sa *Moselle*, un charmant poème descriptif, et ces deux recueils curieux, en mètres très variés, où il a célébré d'un côté ses parents, de l'autre les professeurs des écoles de Bordeaux. Quelques lettres de lui sont également intéressantes; surtout celles qu'il a adressées à son disciple Paulin, lorsque celui-ci, s'éprenant d'enthousiasme pour la vie ascétique; renonça au monde et alla chercher une retraite en Espagne. Ces lettres nous montrent à quel point Ausone, tout chrétien qu'il fût, était incapable de comprendre et de sentir profondément la foi à laquelle il s'était rallié; à quel point, au contraire, il restait dévoué aux lettres et à la poésie antiques. La douleur sincère qu'il éprouva, en apprenant la résolution imprévue de Paulin, lui a inspiré quelques-uns de ses vers les plus simples et les plus forts.

La grande époque de la littérature chrétienne. — En face des écrivains païens, uniquement soucieux de la forme, par où certains excellent encore, mais impuissants à renouveler un fonds d'idées épuisées ou vieilles, les écrivains chrétiens forment le contraste le plus frappant. La vie la plus intense circule dans toutes leurs œuvres; ils ont tout ce qui manque eux païens, des idées nouvelles, ou qu'ils renouvellent; une chaleur, une passion, une confiance dans

(1) Le christianisme d'Ausone est prouvé suffisamment par une prière insérée dans son poème de l'*Ephemeris* et dont l'authenticité est aujourd'hui.



l'avenir que leur donne leur foi profonde. En même temps, cependant, ils suivent le goût de leur époque, en matière de style; il leur arrive de rencontrer des beautés simples et fortes, en laissant s'épancher librement les sentiments qui les dominent; mais le plus souvent ils font effort pour égaler la rhétorique maniérée et artificielle de leurs adversaires. En outre, d'une part, pour exprimer les notions abstraites de la théologie, ils sont obligés de créer beaucoup de mots nouveaux; d'autre part, pour se faire comprendre de tous, ils aiment à parler une langue familière et populaire. De là les contrastes qui abondent dans leurs écrits, la jeunesse et la sénilité, l'affectation et la négligence dont ils témoignent tour à tour. La littérature chrétienne du iv<sup>e</sup> siècle prépare l'avenir par les idées qu'elle répand, mais a hérité du passé la forme qu'elle leur donne. On y trouve donc certaines qualités très originales; mais il y manque assurément cet équilibre harmonieux de la pensée et de l'expression qui caractérise les siècles vraiment classiques.

**La prose.** — **Saint Hilaire.** — Parmi les nombreux prosateurs chrétiens de cette grande époque, nous ne pouvons que citer les principaux, en nous bornant sur chacun d'eux à quelques notions très générales. — La première tâche qui s'imposa aux Pères de l'Église latine fut la vulgarisation de la théologie, constituée dans ses dogmes essentiels depuis le concile de Nicée (325). Ce fut un Gaulois, *Hilaire* de Poitiers, activement mêlé aux disputes suscitées par l'arianisme, banni en 356 par Constance, puis, après son retour d'exil, évêque de sa ville natale, mort en 366, qui devint l'initiateur de ce mouvement. Formé à l'école de la théologie grecque, qui s'était beaucoup plus vite développée que la théologie latine, et qu'il étudia surtout pendant son exil, il exposa le premier, en Occident, les doctrines de Nicée dans une langue élégante et claire; il y fit aussi le premier bien connaître la méthode d'allégorie employée par les Grecs pour l'inter-

prétation de l'Écriture. Son principal ouvrage est son *Traité de la Trinité* (1). Hilaire ne fut pas seulement un théologien, ce fut — et c'est ce qui nous intéresse ici — un écrivain qui rechercha l'art dans l'expression; il prie Dieu de lui inspirer non seulement la vérité des pensées, mais encore l'éclat du style (*dictorum honor*).

**Saint Ambroise.** — Une des plus grandes figures du iv<sup>e</sup> siècle est assurément celle d'*Ambroise*. Saint Ambroise, né vers 340, d'une grande famille (son père était préfet des Gaules), fut élu malgré lui, sur les instances du peuple, évêque de Milan en 374. Il mit au service du christianisme toute l'énergie, toute l'habileté de l'ancienne politique romaine dont il conservait les traditions. Gratien d'abord, ensuite le jeune Valentinien subirent son influence toute-puissante, devant laquelle se courba même, après le massacre de Thessalonique, un empereur autrement énergique qu'ils ne le furent, Théodose. Dans sa vie si occupée, si remplie par de grandes affaires, Ambroise a cependant trouvé le temps de composer de nombreux et remarquables ouvrages. Il a continué, à l'exemple d'Hilaire, à vulgariser la théologie. Il a été un orateur enflammé et pathétique; nous sommes encore émus par son éloquence d'un accent si sincère, dans ces discours où il a en quelque sorte créé le genre de l'oraison funèbre chrétienne : panégyriques de Valentinien II et de Théodose, surtout éloge funèbre de son frère Satyrus. Il connaissait bien les modèles classiques, et son traité sur les devoirs des ecclésiastiques (*De officiis ministrorum*) est inspiré en grande partie par le traité *des Devoirs* de Cicéron. Il savait rivaliser au besoin avec les grands écrivains païens contemporains; il l'a essayé, par exemple, avec un succès remarquable, dans les deux lettres où il a répliqué à Symmaque, lors de la fameuse affaire

(1) Le véritable titre que lui avait donné saint Hilaire est probablement : *De fide contra Arianos*.

de l'autel de la Victoire. Voici comment il refait à son tour cette célèbre prosopopée de Rome, imaginée par Symmaque dans sa *Relation*, et que nous avons citée :

« Pourquoi vous souillez-vous chaque jour du sang de troupeaux innocents? Ce n'est pas dans les fibres des bestiaux, c'est dans la force des guerriers que sont les trophées de la victoire. C'est par d'autres vertus que j'ai soumis le monde. C'est Camille qui combattait, quand les vainqueurs de la roche Tarpéienne furent taillés en pièces, et reconquis les enseignes enlevées au Capitole. Le courage a triomphé de ceux que la religion n'avait pu chasser... Scipion l'Africain a trouvé la victoire au milieu des troupes d'Annibal, non au pied des autels du Capitole. Qu'allez-vous me citer les traditions antiques? Je hais les rites qui furent ceux des Nérons... Je ne rougis pas de me convertir, dans ma vieillesse, avec tout l'univers. En vérité, nul âge n'est trop tardif pour apprendre. La vieillesse qui doit rougir est celle qui ne peut se corriger... Que Dieu lui-même m'enseigne le mystère des cieux, lui qui les a fondés; non l'homme qui s'ignore lui-même. Qui m'enseignera Dieu, sinon Dieu? Comment puis-je vous croire, vous qui avouez ignorer ce que vous adorez? »

**Saint Jérôme.** — Celui qui, de tous les Pères de l'Église latine, avait reçu la plus forte éducation classique, et qui conserva toujours le plus vif amour des lettres, celui qui, parmi eux, a plus que tout autre le tempérament du lettré et de l'artiste, c'est *saint Jérôme*. D'origine illyrienne, né à Stridon (en 331), il habita successivement Rome, où il eut pour maître Donat, Trèves, siège de florissantes écoles où il acheva son instruction, Aquilée, puis l'Orient, où, le premier des Latins, il alla apprendre l'hébreu. Élevé à la prêtrise à Antioche, il revint, en 382, passer trois ans à Rome, où, sous l'inspiration du pape Damase, il entreprit sa grande œuvre de traduction des livres sacrés, et où il répandit, parmi les plus grandes familles, l'amour de la vie ascétique, pour laquelle son séjour en Orient lui avait inspiré un ardent enthousiasme. Ce ne fut pas sans soulever des résistances et même des haines, et bientôt, en 385, il se retira avec une grande dame romaine, convertie par lui à ses idées, Paula, en Pa-



lestine, où tous deux s'établirent, à Bethléem, et fondèrent, l'un un couvent d'hommes, l'autre un couvent de femmes. Dans cette retraite, où il termina en 420 sa longue vie si active et si agitée, il se livra avec ardeur à des études de toute espèce, et fonda ainsi cette tradition, qui se perpétua au moyen âge, de la culture des lettres dans les cloîtres.

Jérôme reste d'abord, au sein même de l'Église, un élève de Donat et des grammairiens classiques. Seulement, comme Eusèbe chez les Grecs, c'est à l'étude des antiquités chrétiennes qu'il se voue (*De viris illustribus*; — *Chronique*; — Traduction de la Bible, ou revision des traductions antérieures; — Commentaires divers de l'Écriture). C'est ensuite un polémiste plein d'ardeur et de fougue, dont la passion même trouble quelquefois le jugement, et qui a pris une part active aux querelles religieuses de son temps, quoique son esprit fût moins profond, moins propre à la théologie dogmatique que celui des Pères de l'Église grecque et de quelques Pères latins. C'est enfin partout, dans toutes ses œuvres, un lettré à l'imagination brillante et féconde, au style singulièrement facile, vif, original. Bien qu'il eût, à un moment de sa vie, formé le projet de renoncer aux lettres classiques, — on connaît le fameux songe où il s'entendit reprocher par une voix céleste d'être plus cicéronien que chrétien, — il n'a cessé, en réalité, de les étudier, de les prendre pour modèles. Nul n'a travaillé plus efficacement que lui à les réconcilier avec la foi. De ses nombreux ouvrages, ses *Lettres* sont celui qui reste le plus intéressant pour les modernes; son génie littéraire s'y révèle sous toutes ses formes, et la société chrétienne du iv<sup>e</sup> siècle y revit tout entière. Sa traduction de la Bible — (Jérôme a revu seulement certains livres sur une traduction antérieure, et traduit à nouveau les autres) — a été adoptée par l'Église sous le nom de *Vulgate*, et n'est pas la moindre preuve de son talent et de son savoir.

**La poésie.** — Ce qui prouve le mieux combien les chrétiens du iv<sup>e</sup> siècle eurent l'ambition de rivaliser avec la littérature païenne, c'est leur effort pour créer une poésie qui leur appartint en propre. La poésie lyrique, sans doute, était réclamée par les besoins du culte, mais les chrétiens se sont exercés dans d'autres genres, où ils ont porté avant tout des préoccupations d'ordre littéraire, et, dans la poésie lyrique même, ils ne se sont pas contentés de courts et simples cantiques liturgiques, mais ils ont donné à l'hymne les proportions de l'ode, et ont fini par imiter ostensiblement Horace. La poésie chrétienne du iv<sup>e</sup> siècle, malgré son inspiration toute religieuse, est profondément classique dans la forme; ce n'est pas dans la voie ouverte par Commodien que ses représentants se sont engagés.

**Juvencus.** — Les chrétiens, il est vrai, ont assez médiocrement réussi dans la poésie épique; un des leurs, *Juvencus*, a essayé de rivaliser avec Virgile en mettant en vers l'histoire évangélique. Juvencus ne manquait pas d'un certain talent de forme, encore qu'il soit un écrivain très froid et sans aucune originalité; mais, outre qu'il avait naturellement peu d'invention, le respect du texte sacré l'obligeait à se tenir en garde, à réprimer son imagination au lieu de lui lâcher la bride. Dans de telles conditions, des poètes même mieux doués n'eussent que médiocrement réussi.

**Prudence.** — Aussi n'est-ce pas vers l'épopée que s'est tourné le meilleur poète chrétien de ce siècle, l'Espagnol *Prudence* (348-410 env.), qui, né dans le pays des Sénèques et de Lucain, a quelque chose de leurs qualités et de leurs défauts. Saint Hilaire et saint Ambroise avaient déjà créé la poésie lyrique chrétienne; le second particulièrement, qui, au plus fort de sa lutte contre les ariens, a introduit la psalmodie à Milan, avait composé de petits cantiques, en couplets de dimètres iambiques, d'une forme très simple, très claire (quoique assez classique), d'un sentiment

sincère et profond, en somme merveilleusement appropriés à l'usage liturgique. Prudence ne s'est pas borné là. Dans ses deux recueils (*Cathémérinon* et *Péristéphanon*), l'un comprenant une série d'hymnes pour les différentes heures de la journée ou pour certaines fêtes, l'autre des hymnes en l'honneur des martyrs, éclate une inspiration puissante et originale, mais trop peu réglée, et qui se laisse aller à la proximité ou à la déclamation. La versification en est variée et brillante; Prudence se sert, comme Ambroise, du dimètre iambique; mais il ressuscite aussi les mètres d'Horace, sans composer toutefois des strophes, sur le modèle classique, avec des éléments divers; mais en répétant plusieurs fois le même vers de façon à former un couplet (1). Dans l'*Apothéose* et l'*Hamarti-génie*, Prudence, s'inspirant surtout de Tertullien pour le fond et de Lucrèce pour la forme, a réussi à créer la poésie didactique chrétienne, et à traiter avec clarté et avec éclat les matières théologiques les plus abstruses. Dans ses deux livres contre Symmaque, il a montré un vigoureux talent de polémiste; ces deux livres ont encore l'intérêt de nous révéler en lui un patriote qui n'oubliait pas, même quand il menait la vie ascétique, qu'il avait été un magistrat distingué, et qui s'efforçait d'unir à la foi chrétienne le patriotisme romain le plus pur et le plus profond.

La principale raison qui rendait la poésie suspecte aux chrétiens, c'est qu'elle éveille et flatte les passions en les décrivant. C'est ce qui les éloigna notamment de la poésie épique. Prudence a cru éviter ce danger en créant un genre nouveau : l'épopée allégorique. Dans sa *Psychomachie*, il a pris pour sujet les luttes intimes de l'âme, le combat des vertus et des

(1) Saint Ambroise a donné l'exemple à Prudence, dans l'hymne liturgique; le pape Damase (320-384), également avant Prudence, avait songé à célébrer en vers les martyrs. Mais il s'était borné à composer de courtes inscriptions métriques, sans valeur littéraire véritable, qu'il faisait graver sur leurs tombeaux par le célèbre calligraphe Philocalus.



vices personnifiés. Ces allégories sont nécessairement bien froides, et de plus les imitations des classiques, le plus souvent de Virgile, sont si multipliées dans la *Psychomachie* qu'elle a parfois presque l'apparence d'un centon. Mais ce poème, le plus médiocre de Prudence, a eu cependant une très grande importance historique ; il a été très lu et très imité aux siècles suivants ; il a exercé une action puissante sur la littérature et l'art du moyen âge.

**Paulin de Nole.** — La poésie de *Paulin de Nole*, moins forte et moins variée que celle de Prudence, a un accent plus intime et plus touchant. Paulin (1) a l'esprit fin et délicat des Aquitains, et l'on reconnaît en lui l'élève formé à l'école d'Ausone. Nous l'avons vu déjà se convertir à la vie ascétique et désoler son vieux maître par cette soudaine décision. Il se retira d'abord en Espagne, puis en Campanie, à Nole. La plupart de ses poèmes sont consacrés à célébrer un martyr originaire de cette ville, saint Félix, à qui Paulin avait voué une dévotion particulière : composés au jour anniversaire du saint, régulièrement chaque année, ce sont les Noël (Natalicia) de saint Félix. Des effusions mystiques touchantes, de fines descriptions des mœurs populaires, faites avec un réalisme discret qui rappelle la *Moselle* d'Ausone, leur donnent un vif intérêt. La langue en est élégante et harmonieuse ; mais ils valent surtout par la tendresse, la délicatesse, la sainteté aimable de Paulin, qui s'y épanche librement.

**La chute de l'empire.** — Tandis que la littérature chrétienne avait ainsi son siècle d'or, la situation de l'empire s'aggravait de jour en jour. Les efforts des princes les plus remarquables, comme Dioclétien, Constantin, Julien, Théodose, étaient impuissants à arrêter l'action des causes politiques ou économiques

(1) Paulin était de Bordeaux. Né en 353, sa retraite en Espagne date de 390 environ ; il devint évêque de Nole en 409 et a vécu jusqu'en 431. Il appartenait à une des plus grandes familles de l'Aquitaine.

qui depuis longtemps préparaient sa ruine. Le christianisme ne pouvait lui redonner les forces qu'il avait perdues. Sans doute, beaucoup de chrétiens étaient animés du patriotisme le plus sincère et ont rendu de grands services à l'État; un poète comme Prudence prédisait à la Rome chrétienne un avenir aussi beau que l'avait été le passé de la Rome païenne. Mais cependant la mission du christianisme était de réformer les âmes par la douceur et la charité, non de réveiller en elles les vertus politiques ou le courage militaire; le christianisme travaillait pour l'humanité tout entière, et non pas seulement pour l'empire; le christianisme construisait la cité de Dieu, sans se préoccuper beaucoup de la cité terrestre. Aussi l'épuisement intérieur de l'Italie et des provinces ne cessa pas, même après la conversion des empereurs, et à mesure que cet épuisement s'accrut, les dangers extérieurs devinrent plus graves; les frontières furent de plus en plus menacées; elles s'ouvrirent toutes grandes aux Barbares, dès que, à un prince énergique et intelligent, Théodose, eurent succédé ses deux fils, aussi médiocres l'un que l'autre, Honorius et Arcadius (395).

Les premières années du v<sup>e</sup> siècle virent donc commencer les grandes invasions germaniques. Dès l'an 410, Rome même fut prise par Alaric et ses Goths; une nouvelle ère de l'histoire du monde commençait. Un si grand désastre déconcerta les esprits; car on gardait encore des illusions, quelques années à peine auparavant, et on ne voulait pas croire, avant qu'elle fût survenue, à la terrible catastrophe. Il sembla plus que jamais aux derniers païens que leurs dieux outragés se vengeaient; et ils crurent pouvoir railler l'impuissance du Dieu des chrétiens, incapable de donner à l'empire cette protection en laquelle Constantin avait espéré. En présence des malheurs du temps, il y avait des fidèles même qui se troublaient et étaient tentés de désespérer. C'est dans cette situa-

tion que, pour réfuter les païens, et relever le courage des chrétiens, le plus grand des Pères de l'Église latine, Augustin (1), a composé son principal ouvrage, *la Cité de Dieu*.

**Saint Augustin.** — *Saint Augustin* est à la fois un écrivain de génie, un penseur profond et un caractère d'une trempe et d'une originalité singulières. Son influence, très considérable déjà sur ses contemporains, n'a fait que grandir aux siècles suivants et a dominé tout le moyen âge. Il ne nous appartient pas de donner ici une idée, même sommaire, des innombrables écrits où il a travaillé avec tant de puissance au développement de la théologie. Nous ne voulons mentionner que ses deux plus grandes œuvres, l'une, les *Confessions*, où se révèle toute son âme, si riche, si chaude, si attachante; l'autre, *la Cité de Dieu*, qui contient tant d'idées nouvelles et importantes, et caractérise si bien l'époque de transition où l'empire romain a fini et d'où est sorti le moyen âge.

Les *Confessions* racontent, sous la forme, qu'indique leur titre, d'une sorte de monologue devant Dieu, l'histoire de la crise intellectuelle et morale que traversa Augustin, et qui se dénoua par sa conversion. Il n'y a point de drame plus émouvant que ce spectacle d'un homme, si grand par l'esprit et par le cœur, aux prises avec toutes les émotions et toutes les incertitudes qui peuvent secouer une âme humaine, et s'avancant peu à peu, par des élans sans cesse arrêtés, mais qui déterminent chaque fois un progrès décisif,

(1) Augustin, né à Thagaste, en Numidie, en 354, d'un père païen et d'une mère, Monique, qui fut une chrétienne admirable, reçut une bonne instruction à Madaure, puis à Carthage; il enseigna la rhétorique à Thagaste et à Carthage, puis à Milan, où il avait été appelé sur la recommandation de Symmaque; là, son esprit, jusqu'alors incertain entre la philosophie, le manichéisme, le christianisme, se fixa enfin; Augustin subit profondément l'influence d'Ambroise, renonça à sa chaire en 386, se retira avec quelques amis à Cassiciacum, puis après avoir reçu le baptême en 387, et perdu à Ostie sa mère Monique, retourna en Afrique, où en 391 il devint prêtre, puis en 396 évêque d'Hippone. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, en 430, dans sa ville épiscopale assiégée par les Vandales.



vers la quiétude et la certitude. Saint Augustin a raconté cette crise si féconde dix ans environ après son dénouement (vers 397), et il est possible, comme on a ingénieusement essayé de le montrer, en comparant les *Confessions* aux ouvrages qui datent de la période de retraite à Cassiciacum, que son imagination ait parfois fait subir quelques légères transformations à ce passé déjà lointain. Mais cela était inévitable, et n'enlève rien de leur intérêt aux *Confessions*. Pour traduire ses pensées profondes et subtiles, ses sentiments ardents et compliqués, saint Augustin s'est créé une langue raffinée, tourmentée, mais incomparablement expressive et comme vibrante.

*La Cité de Dieu*, comme on l'a vu, a été composée d'abord pour défendre la Providence contre les attaques des païens et les doutes des chrétiens eux-mêmes après la prise de Rome par Alaric. Mais ce premier dessein d'Augustin s'est agrandi à mesure qu'avancait la composition de l'ouvrage (410-426), qui contient en réalité toute une philosophie de l'histoire. A la cité terrestre, Augustin oppose la cité divine; toutes deux sont différentes par leur origine, par leur développement, par leur terme. Ce livre contient ainsi à la fois une apologie du christianisme, une réfutation du paganisme plus complète, plus décisive qu'aucune de celles qu'avaient tentées les apologistes antérieurs, et l'exposé d'un grand système théologique.

Saint Augustin, dans ses œuvres capitales, n'a pas renoncé à cette rhétorique qu'il avait jadis enseignée. Il a même le premier conçu l'idée d'une rhétorique chrétienne, et il en a donné les principes dans un de ses traités les plus importants (le *De doctrina christiana*). Mais en même temps il n'avait garde d'oublier que le christianisme doit se faire entendre de tous, même des plus humbles. Dans ses *Sermons*, il parle hardiment un langage simple et populaire. C'est dans la même intention, que, s'essayant une fois à la poésie, il n'a pas, comme Prudence ou Paulin de Nole, écrit

selon les règles classiques ; mais il a au contraire composé en 393 un psaume contre les Donatistes (1), en vers qui conservent approximativement le rythme du tétramètre trochaïque, mais sans que la prosodie soit observée.

**Orose.** — Un autre écrivain, du commencement du v<sup>e</sup> siècle, un fidèle disciple d'Augustin, *Orose*, donne une idée assez exacte des préoccupations qui dominaient les esprits à cette époque critique (2). Nous avons vu déjà les chrétiens s'essayer aux recherches historiques. *Jérôme* s'en est beaucoup occupé. Un Aquitain, remarquable entre tous par la pureté classique de son style, *Sulpice Sévère*, a composé aussi une intéressante chronique (3). Orose a intitulé son ouvrage historique *Histoire contre les païens*, et en effet, ce qui le distingue, c'est que le premier il fait entrer dans l'histoire des vues apologétiques. Il veut montrer dans tous les événements du passé l'action de la Providence ; il donne ainsi pour la première fois une unité à l'histoire universelle. Sa principale préoccupation, un peu étroite d'ailleurs, est de développer un des arguments favoris d'Augustin : les guerres, les désastres ont été aussi terribles et aussi fréquents avant l'apparition du christianisme que depuis. On voit donc que l'*Histoire* d'Orose se rattache étroitement à la *Cité de Dieu*, qui l'a inspirée.

**La fin de la littérature classique.** — Nous avons étudié la littérature chrétienne moins en elle-même que dans ses rapports avec la littérature clas-

(1) Ce psaume est un psaume abécédairé, c'est-à-dire divisé en strophes commençant chacune par une des lettres successives de l'alphabet.

(2) Orose, prêtre de Lusitanie, alla trouver Augustin pour réclamer son intervention contre les hérétiques espagnols, principalement contre les priscillianistes. Il alla ensuite en Palestine auprès de Jérôme, qu'il aida dans sa controverse contre le pélagianisme. Revenu en 416 en Afrique, après avoir essayé de retourner en Espagne, mais s'être arrêté à Minorque, effrayé par les invasions des Barbares, il retourna auprès d'Augustin, et composa, vers 417-418, son *Histoire contre les païens*.

(3) Écrite en 400.



sique. Ce qui nous intéressait, c'était de voir comment les chrétiens, malgré leurs vives défiances contre la civilisation païenne, ont été amenés peu à peu, par la force des choses, à étudier les modèles classiques, à les imiter, à rivaliser avec eux; de sorte que, dans le grand naufrage du monde antique, ce sont eux-mêmes qui en ont sauvé tout ce qui pouvait être sauvé. Cette évolution est terminée après le iv<sup>e</sup> siècle; et quoique la littérature chrétienne survive longtemps encore dans l'Italie, la Gaule, l'Espagne envahies par les Barbares, nous n'avons pas à suivre plus loin son développement.

**Boèce.** — Après le iv<sup>e</sup> siècle, la littérature païenne, en Occident, a disparu désormais. Mais les chrétiens s'en sont si bien assimilé tout ce qui ne répugnait pas à la foi, n'était pas en contradiction avec elle, qu'à la fin du v<sup>e</sup> siècle, sous Théodoric, apparaît encore un écrivain, si nourri des classiques, qu'on a longtemps voulu le prendre pour un païen: c'est *Boèce* (1). Boèce était chrétien cependant; cela est maintenant établi avec certitude. Mais, dans le livre célèbre qu'il composa pendant sa captivité, dans sa *Consolation*, ce n'est pas la foi qu'il appelle à son aide, c'est la philosophie. Il ne dit rien qui ne soit conciliable avec la doctrine chrétienne; il ne dit rien non plus qui l'exprime avec précision, rien qui ne puisse venir de la philosophie seule. C'est ainsi qu'avaient fini par s'unir la religion nouvelle et la littérature ancienne, qui avaient commencé par être en apparence d'irréconciliables ennemies.

**La fin de la langue latine.** — La langue latine a survécu elle-même à la littérature latine proprement dite. Mais, profondément transformée dans des milieux nouveaux, elle a fini par donner naissance, en

(1) Anicius Manlius Torquatus Severinus Boethius, consul en 510, fut exécuté en 524, sur l'ordre de Théodoric. Avant sa fameuse *Consolation*, il avait composé de nombreux ouvrages, d'un caractère encyclopédique; ce sont surtout des traductions d'œuvres scientifiques ou philosophiques grecques; en outre, quelques traités de théologie chrétienne.



Italie, en Espagne, en Gaule, aux langues romanes (1). Lorsque ces langues elles-mêmes ont produit des littératures, la littérature latine a longtemps servi de modèle et d'idéal à celles-ci. Nous avons donc de bonnes raisons de l'étudier et de la connaître. Il est vrai qu'elle a été moins spontanée et moins riche que la littérature grecque ; mais elle a une véritable originalité cependant, et elle compte des écrivains, Lucrèce, Virgile, Horace, Cicéron, Sénèque, Tacite, qui sont parmi les plus grands qu'ait produits l'humanité.

### RÉSUMÉ.

122. Le iv<sup>e</sup> siècle est le siècle de l'empire chrétien ; Constantin bat Maxence en 312, proclame la tolérance par l'édit de Milan (313), devient le seul maître de l'empire après sa victoire sur Licinius (323).

123. La littérature a une sorte de renaissance. Les païens, réduits à se défendre, se raniment. Ils ont des orateurs applaudis, Symmaque surtout, qui est célèbre par sa requête présentée à l'empereur Valentinien lors de l'affaire de l'autel de la Victoire (304), et dont la correspondance, trop sèche, d'un style trop précieux, mais où se révèle son caractère honnête et droit, fut très admirée. Ils ont un historien consciencieux et impartial, Ammien Marcellin. La poésie elle-même se ranime : Claudien est le dernier des classiques. Ses poèmes (panégyriques, invectives, ou épopées mythologiques) manquent d'intérêt

(1) Elle a également survécu dans la Dacie (Roumanie, sud-est de la Hongrie, ouest de la Bessarabie), où elle est devenue le roumain.

pour le fond ; le style et la versification sont d'une pureté et d'une correction un peu monotones, mais étonnantes pour ce siècle. **Rutilius Namatianus** touche et intéresse par la sincérité de son accent.

124. La littérature chrétienne prend un développement extraordinaire. C'est là son **siècle classique**. Les chrétiens ont plus d'idées, de naturel, de souffle que les païens ; mais ils partagent en ce qui touche la forme les défauts communs à leur temps.

125. **Saint Hilaire** est un théologien remarquable, et en même temps un écrivain habile. **Saint Ambroise** a composé de nombreux ouvrages théologiques, des discours (**surtout des oraisons funèbres**) souvent d'une éloquence et d'une émotion admirables, des **Lettres** très intéressantes (**surtout ses deux répliques à Symmaque**), même des **hymnes**, simples et courtes, mais très bien appropriées à l'usage liturgique.

126. **Saint Jérôme** est le plus lettré des Pères de l'Église latine. C'est par lui, c'est dans ses œuvres qu'a produit ses meilleurs résultats la fusion du christianisme et des formes classiques. Ses **Lettres** sont pour les modernes le plus intéressant de ses innombrables ouvrages. Sa traduction de la **Bible** a exercé une immense influence.

127. Le christianisme a même produit **une poésie** au iv<sup>e</sup> siècle, et cette poésie s'efforce d'être **classique**, au lieu de rester populaire et barbare comme celle de **Commodien**. Sans doute,

les poètes épiques chrétiens (**Juvençus**) sont médiocres. Mais **Prudence** a souvent remarquablement réussi dans la poésie lyrique (hymnes pour les diverses heures du jour; hymnes en l'honneur des martyrs) et didactique (*Apothéose, Hamartigénie*); ses deux livres de polémique contre **Symmaque** sont souvent très brillants, et respirent non seulement une foi profonde, mais un patriotisme ardent; il a créé dans la **Psychomachie** le poème allégorique, qui a eu tant de vogue au moyen âge. **Paulin de Nole**, talent moins fort et moins fécond, plus égal et plus touchant, a écrit surtout des poèmes en l'honneur de saint Félix, où se dévoile son âme très sainte et très aimable.

128. Certains chrétiens n'ont été à cette époque, peut-on presque dire, chrétiens que de nom; leur esprit, leur goût restaient tout païens. Le plus curieux de ceux-là est **Ausone**, précepteur de Gratien, rhéteur à Bordeaux, poète fin et délicat.

129. Au commencement du v<sup>e</sup> siècle, l'empire, envahi par les Barbares, a succombé; Rome est prise par **Alaric**, en 410. C'est le moment où saint **Augustin** commence son grand ouvrage, la **Cité de Dieu**, inspirée d'abord par le désir de répondre aux attaques des païens et de relever le courage des chrétiens, mais dont le plan s'est ensuite élargi, et qui contient toute une philosophie de l'histoire. Saint Augustin n'est pas seulement le plus grand théologien de l'Église latine; il en est aussi le plus grand écrivain. C'est par ses **Confessions** que nous le connais-



sons le mieux. Il a le premier esquissé une rhétorique chrétienne dans le « *De doctrina christiana* ».

130. A la même époque, Orose, disciple d'Augustin, a développé les vues historiques de son maître dans son ouvrage historique.

131. Avec le v<sup>e</sup> siècle la littérature classique disparaît. Mais les chrétiens continuent à subir son influence. A la fin du v<sup>e</sup> siècle et au commencement du vi<sup>e</sup>, apparaît encore Boèce, qui en est si nourri qu'on l'a pris parfois pour un païen.

132. La langue latine, profondément modifiée, en partie par une évolution naturelle, en partie et surtout par la corruption profonde qu'elle a subie, dans les siècles suivants, sous l'influence des malheurs du temps et de l'instruction insuffisante qui en fut la suite, a fini par donner naissance aux langues romanes.

#### LECTURES RECOMMANDÉES.

- VILLEMEN : *Tableau de l'éloquence chrétienne au iv<sup>e</sup> siècle*, 1849.  
 — NOURRISSON : *Les Pères de l'Église latine*, 1858. — A. PUECH : *Prudence*, 1888. — G. BOISSIER : *La Fin du paganisme*, 1891. — EBERT : *Histoire de la littérature latine chrétienne*. — JULLIAN : *Gallia*, 1891. — DE LA VILLE DE MIRMONT : *De Ausonii Mosella*, 1892. — THAMIN : *Saint Ambroise et la morale chrétienne au iv<sup>e</sup> siècle*, 1895. — HAVET : *La prose métrique de Symnaque*, 1892. — KRÜGER : *Geschichte der altchristlichen Literatur in den ersten drei Jahrhunderten*, 1895. — GRÜTZMACHER : *Hieronymus*, 1901.  
 Sur la langue des écrivains chrétiens.  
 GOELZER : *Etude sur la latinité de saint Jérôme*, 1884.  
 Sur la corruption du latin :  
 MAX BONNET : *Le Latin de Grégoire de Tours* (introduction), 1890.

#### TEXTES A CONSULTER.

- Pour les Pères latins, les éditions du *Corpus de l'Académie de Vienne*. — Pour ceux qui n'ont pas encore paru dans cette collection, la *Patrologie* de Migne.  
 SYMMAQUE : éd. Seeck, 1883. — MACROBE : éd. Eyssenhardt, 1868. — SERVILIUS : éd. Thilo et Hagen, 1878 et suiv. — AMMIEN

MARCELLIN : éd. Gardthausen, 1874-75. — EUTROPE : éd. Droysen, 1879. — CLAUDIEN : éd. Jeep, 1876-79, éd. Birt, 1882; éd. Koch, 1893. — AUSONE : éd. Schenkl, 1883; éd. Peiper, 1886; éd. de la Moselle par De la Ville de Mirmont, 1889; extraits d'Ausone et de Claudien dans Waltz, *Anthologie des poètes latins*. — PRUDENCE : éd. Dressel, 1860. — AUGUSTIN : *La Cité de Dieu*, éd. Dombart, 1877; éd. Hoffmann, 1899; *Confessions*: éd. Knoeli, 1898. — BOÈCE : éd. Peiper, 1871. — ANTHOLOGIE LATINE : éd. Buecheler et Riese, 1894 ss. — SAINT JÉRÔME et GENNADIUS : *De viris illustribus*, éd. Bernouilli, 1895; éd. Richardson, 1896. — SAINT AMBROISE, éd. Schenkl. 1896-97.

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA SIXIÈME PÉRIODE

## I. — PÉRIODE ANTONINE.

Après la mort de Trajan (117), sous Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle (mort en 180), renaissance de la littérature grecque, qui absorbe en partie la littérature latine elle-même; épuisement de l'esprit créateur chez les Romains; dilettantisme et archaïsme.

## Sous Hadrien (117-138) :

Suétone.

Florus.

Annianus.

Septimius Sérénus.

## Sous Antonin (138-161) :

Sulpice Apollinaire.

Fronton (consul en 143).

## Sous Marc-Aurèle (161-180) :

Aulu-Gelle.

Apulée.

## Sous Commode (180-192) :

Peut-être l'*Octavius* de Minucius Félix (autre date proposée pour l'*Octavius* : 215 environ). Débuts de la littérature chrétienne.

## II. — TROISIÈME SIÈCLE.

Époque de crise et de décadence pour l'empire. Stérilité de la littérature païenne. Le droit seul a un

développement brillant. La littérature chrétienne se répand de plus en plus.

Sous **Septime Sévère** (193-211) :

Le juriste Papinien.

Tertullien : l'*Apologétique*, en 197.

Cyprien, évêque de Carthage à partir de 248. Mort martyr sous Valérien.

Au milieu du III<sup>e</sup> siècle, Commodien.

Sous **Alexandre Sévère** (222-235) :

Les juristes Ulpien et Paul.

### III. — FIN DU TROISIÈME SIÈCLE ET COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

**Dioclétien** (284-305) :

Dioclétien reconstruit l'empire ; il échoue dans sa lutte contre le christianisme.

Les panégyristes : Eumène, *Discours sur les écoles d'Autun* (297).

L'*Histoire Auguste* (sous Dioclétien et Constantin).

Arnobé : *Adversus nationes* (295 env.).

Lactance : *Institutions divines* (307-310).

### IV. — L'EMPIRE CHRÉTIEN.

**Constantin** (306-337) :

Vainqueur de Maxence en 312 ; publie l'édit de Milan en 313 ; triomphe de Licinius en 323 ; mort en 337.

**Constance** (337-361).

**Julien** (361-363).

**Jovien** (363).

**Valentinien** (364-375).

**Gratien** (375-379).

**Théodose** (379-395).

**Honorius** (395-423).



348. — Naissance de Prudence.  
 354. — Naissance de saint Augustin.  
 356. — Exil de saint Hilaire.  
 360. — Rappel de saint Hilaire.  
 362. — *Panegyrique de Julien* par Mamertin.  
 374. — Saint Ambroise évêque de Milan.  
 378. — *L'Histoire* d'Ammien.  
 379. — Consulat d'Ausone.  
 384. — *Relation* de Symmaque et *Lettres* d'Ambroise à propos de l'autel de la Victoire.  
 386. — Saint Jérôme s'établit à Bethléem.  
 387. — Baptême de saint Augustin.  
 389. — *Panegyrique de Théodose* par Pacatus.  
 389-393 (env.). — *Correspondance* d'Ausone et de Paulin.  
 391. — Augustin élevé à la prêtrise.  
 393. — Le *psaume* d'Augustin contre les Donatistes.  
 395. — Poème de Claudien sur le consulat d'Olybrius et Probinus; les deux livres de Claudien contre Rufin.  
 396. — Claudien : *Troisième consulat d'Honorius*. — Saint Augustin évêque d'Hippone.  
 397. — Saint Augustin : *Confessions*.  
 398. — Claudien : *Quatrième consulat d'Honorius*. — *Epithalame d'Honorius et de Marie*. — *De bello Gildonico*.  
 399. — Claudien : *Consulat de Mallius Théodore*.  
 Après 399: les livres de Claudien contre Eutrope.  
 399-400. — Claudien : *Consulat de Stilicon*.  
 402. — Claudien : *De bello Pollentino*.  
 404. — Claudien : *Sixième consulat d'Honorius*. — Prudence publie le recueil de ses poésies.  
 A partir de 409: les poèmes de Paulin de Nole sur saint Félix.  
 410. — Prise de Rome par Alaric.  
 410-426. — *La Cité de Dieu*, de saint Augustin.  
 416. — Le poème de Rutilius Namatianus (*De re-ditu suo*).

417-418. — L'ouvrage historique d'Orose (*Historiarum adversum paganos libri VII*).

420. — Mort de saint Jérôme.

430. — Mort de saint Augustin.

V. — FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE ET COMMENCEMENT  
DU SIXIÈME.

Boèce, quoique chrétien, représente encore la littérature classique.

Boèce consul en 510.

Exécuté en 524 (*De consolatione philosophiæ*).

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES

CITÉS DANS LE VOLUME I.

## A

- Abrogé d'Europe*, 323.  
 Accius, 24, 25.  
*Achilléide* (1'), 257.  
 Acilius, 68.  
 Acon, 305.  
*Adelphes* (les), 41, 49.  
*Adversus nationes*, 314.  
*Æmilius Scaurus*, 70.  
*Ætina*, 246.  
*Afranius*, 54.  
*Agamemnon*, 243.  
*Agricola*, 264, 265.  
 Albinovanus Pédo, 215.  
 Albuclius, 84.  
 Albucius Silus, 225.  
*Alcyone*, 95.  
 Alexandrins (les), 80.  
 Alfius Avitus, 296.  
*Ambracie*, 27.  
 Ambroise (saint), 321, 326.  
 Ammien Marcellin, 323.  
*Amours* (les), 208.  
*Amphitruo*, 30, 39.  
*Andrienne*, 41.  
*Annales des pontifes*, 8, 68.  
   — des magistrats, 8.  
   — de Nævius, 17, 68.  
   — d'Ennius, 18, 68.
- Annales de Corn. Népos*, 123.  
   — de Tacite, 267, 269.  
 Annianus, 296.  
 Annii Florus, 296.  
*Anticatois*, 126.  
*Antiquités humaines et divines*, 124.  
 Autoine, 66.  
 Antanan, 292.  
 Apollonius, 307.  
*Apologétique* (1'), 310.  
*Apologie d'Apulée*, 299.  
*Apophoreta*, 260.  
*Apophthegmes*, 126.  
*Apothéose* (1'), 322.  
 Appien, 290.  
 Appius Claudius Cæcus, 2, 62.  
 Apulée, 290, 298.  
 Aratus, 238.  
 Archiloque, 171.  
*Argonautes* (les), 81.  
*Argonautiques* (les), 256.  
 Aristide, 290.  
 Arnobe, 313.  
 Arrien, 290.  
*Art d'aimer* (1'), 209.  
*Art poétique*, 182.  
*Asinaria*, 30, 34.  
 Asinius Pollion, 222.  
*Astronomica*, 215.  
 Atellane (1'), 84.

(1) Les chiffres renvoient aux pages. Les noms d'auteurs sont en caractère romain. Les titres d'ouvrages en italiques.



Atilius, 53.  
 Aufidius Bassus, 234.  
 Augustin (saint), 335.  
 Auguste, 141.  
 Aulu-Gelle, 295.  
 Aulularia, 30.  
 Aurélius Cotta, 92.  
 Aurélius Victor, 323.  
 Ausone, 325.

## B

*Bacchides*, 30, 33.  
 Bathylle, 244.  
*Bellorum omnium annorum DCC libri duo*, 294.  
*Biographies des Césars*, 294.  
 Boèce, 338.  
 Brutus, 94.  
*Brutus*, d'Accius, 27.  
 — de Cicéron, 93, 112.  
*Bucoliques*, 146, 155.

## C

Cæcilius, 39.  
 Cælius, 94.  
 Cælius Antipater, 69.  
 Cæsius Bassus, 246.  
 Caius Gracchus, 65.  
 Callimaque, 81.  
 Calpurnius, 246.  
*Canticum* (le), 33.  
 Capitolin, 313.  
 Captivi, 30, 39.  
*Carmen de moribus*, 9, 62.  
 Casina, 30, 34.  
 Cassius Sévère, 223.  
 Catalecta, 148.  
 Cathémérinon, 332.  
*Catilinaires* (les), 103, 104.  
 Caton l'Ancien, 60, 68.  
 Caton l'Orateur, 94.  
 Caton, 261.  
 Catulle, 81.  
*Causes de la décadence de l'éloquence*, 250.  
 Censorinus, 305.  
 César, 94, 126-128.  
 Césars (les), 323.  
 Chants des Saliens et des Arvales, 9.  
 — de triomphe, 10.  
 Charisius, 323.  
*Chevelure de Bérénice* (la), 81-84.

*Chronique de saint Jérôme*, 330.  
 Cicéron, 80, 95.  
 Q. Cicéron, 27.  
 Cinna, 81.  
*Ciris*, 148.  
*Cistellaria*, 20, 34, 39.  
*Cité de Dieu* (la), 335.  
*Clastidium*, 17, 27.  
 Claudien, 323.  
 Claudius Quadrigarius, 69.  
 Clément Romain, 307.  
 Cnéius Sallustius, 84.  
*Collectanea rerum memorabilium*, 305.  
 Columelle, 235.  
*Commentaire sur le Songe de Scipion*, 322.  
*Commentaire sur Virgile*, 322.  
 Commentaires de César, 126-128.  
 Commodien, 310.  
*Confessions*, 335.  
*Conjuration de Catilina*, 129.  
*Consolation d' Marcia*, 226.  
 — de Boèce, 338.  
*Copa*, 148.  
 Corbulon, 235.  
 Cornélius Népos, 125, 126.  
 Cornélius Sévère, 215.  
 Cornificius, 80.  
 Cornutus, 245.  
*Correspondance de Cicéron*, 116-120.  
 Crassus, 66.  
 Crémutius Cordus, 234.  
 Cresphonte, 25.  
*Culex*, 148.  
 Curculio, 30.  
 Curiatius Maternus, 261.  
 Cyprien, 310.

## D

*De aleatoribus*, 307.  
*De analogia*, 126.  
*De chorographia*, 235.  
 Décius, 27.  
*De consulatu*, 95.  
*De deo Socratis*, 299.  
*De die natali*, 305.  
*De doctrina christiana*, 336.  
*De imperio Cn. Pompei*, 97.  
*De ira Dei*, 314.  
*De la Brèveté de la vie*, 229.  
*De la Divination*, 115.  
*De l'Amitié*, 116.  
*De la Nature des dieux*, 115.

*De la République*, 115.  
*De la Tranquillité de l'âme*, 229, 232.  
*De la Vie heureuse*, 227, 229.  
*De la Vieillesse*, 116.  
*De lingua latina*, 124.  
*De l'Invention*, 112.  
*De l'Orateur*, 112, 113.  
*De mortalitate*, 310.  
*De mundo*, 299.  
*De natura rerum*, 84.  
*De officiis ministrorum*, 328.  
*De opificio Dei*, 314.  
*De Platone et ejus dogmate*, 299.  
*De provinciis consularibus*, 99.  
*De re ditu suo*, 325.  
*De re rustica* de Caton, 62.  
     — de Columelle, 335.  
     — de Varron, 125.  
*De signis*, 110.  
*De suppliciis*, 110.  
*De temporibus suis*, 95.  
*De unitate Ecclesie*, 310.  
*De viris illustribus* de Cornélius Népos, 125.  
*De viris illustribus* de saint Jérôme, 330.  
*Des Bienfaits*, 229.  
*Des Biens et des Mauz*, 116.  
*Des Devoirs*, 116.  
*Des Lois*, 115.  
*Des Spectacles*, 260.  
*Dialogue des orateurs*, 263.  
 Diomède, 323.  
 Dion Cassius, 305.  
 Domitius Afer, 250.  
 Donat, 323.  
*Du meilleur genre d'éloquence*, 112.

## E

*Éducation de Romulus et de Rémus*, 26.  
*Épigrammes* de Virgile, 148.  
     — de Calpurnius, 246.  
 Egnatius, 84.  
*Épigrammes* de Tibulle, 201.  
     — de Propertius, 205.  
 Ellen, 290.  
*Empédocle*, 84.  
*Énée*, 244.  
*Énéide*, 147, 158-164.  
*Enfance d'Hercule*, 81.  
*Enlèvement de Proserpine* (l'), 324.  
 Ennius, 18, 24.  
*Ephemeris*, 326.

*Epidicus*, 30.  
*Epigrammes*, 261.  
*Épithalame de Manlius et de Julie*, 82.  
*Épithalame de Thétis et de Pélée*, 81.  
*Épîtres* d'Horace, 178.  
*Épodes*, 170, 171.  
 Eumène d'Autun, 313.  
*Eunuque* (l'), 41-47.  
 Eutrope, 323.  
*Exemples de Cornélius Népos*, 125.

## F

Fabius Pictor, 68.  
*Fables* de Phèdre, 239.  
*Fabula prætextata* (la), 24, 26, 53  
     — *togata* (la), 24, 53.  
     — *palliata* (la), 53.  
*Faits et dits mémorables*, 134.  
*Faliska*, 296.  
*Fastes* (les), 209.  
 Favorinus, 290.  
*Florides* (les), 299.  
 Florus, 294.  
 Fronton, 290, 297.  
 Furius, 80.

## G

Gaius, 292.  
 Gallus, 199.  
 Gargilius Martialis, 305.  
*Géorgiques*, 146-158.  
 Germanicus, 238.  
*Germanie* (la), 264.  
*Gigantomachie* (la), 324.  
 Glaucus, 95.  
 Gracques (les), 65.  
*Guerre de Jugurtha*, 129.  
*Guerres de Germanie*, 234.

## H

Hadrien, 291.  
*Hamartigénis* (l'), 332.  
*Heautontimoroumenos*, 41.  
*Hécyre*, 41.  
 Helvius Cinna, 80.  
*Hercule furieux*, 243.  
*Hercule sur l'Œta*, 245.  
 Hormas, 307.  
 Hérodiën, 305.  
 Hilaire (saint), 327.

*Histoire romaine* de Tite-Live, 190.  
*Histoire romaine* de Velléius Paterculus, 234.  
*Histoire* de Crémutius Cordus, 234.  
*Histoire d'Alexandre*, 234.  
*Histoire des guerres de Germanie*, 248.  
*Histoire naturelle* de Pline, 248.  
*Histoire Auguste*, 305, 313.  
*Histoire contre les païens*, 337.  
*Histoires philippiques*, 295.  
*Histoires* de Salluste, 129.  
 — de Tacite, 267.  
*Hommes illustres* (sur les), 293.  
 Horace, 168.  
 Hortensius Hortalus, 95.  
 Hosidius Géta, 305.  
 Hostius, 80.

## I

*Idolâtrie* (sur l'), 310.  
*Inscription d'Ancyre*, 142.  
 Inscriptions funéraires, 10.  
*Institution oratoire*, 250.  
*Institutions divines*, 314.  
*Instructions* de Commodien, 311.  
 Io, 81.  
*Iter*, 126.

## J

Jérôme (saint), 329, 337.  
*Jeux des Grecs* (les), 203.  
 Juba, 305.  
 Justin, 294.  
 Juvénal, 278.  
 Juvencus, 331.

## L

Labérius, 56.  
 Labiénus, 223.  
 Lactance, 312.  
 Lævius, 296.  
 Lampride, 313.  
 Leges regis, 8.  
*Lettres* de Sénèque à Lucilius, 229, 231.  
*Lettres* de Pline, 275, 276.  
*Lettres* de saint Jérôme, 330.  
 Licinius Calvus, 80, 94, 114.  
 Licinius Macer, 69, 80.  
 Livius Andronicus, 16, 24.  
*Logistorici*, 124.  
 Loi des Douze Tables, 8.  
 Lucain, 229.

Lucilius (le satirique), 73.  
 Lucilius (ami de Sénèque), 231, 269.  
 Lucrèce, 84.  
*Lupercalia*, 297.  
 Lutatius Catulus, 70.  
 Lygdamus, 199.

## M

Macer, 215.  
 Macrobe, 322.  
 Mamertin, 320.  
 Manilius, 215.  
 Marc-Aurèle, 290, 292.  
 Marcia, 234.  
 Marianus, 297.  
 Marius, 95.  
 Marius Maximus, 305.  
 Martial, 258.  
*Médecine* (sur la), 305.  
*Médée* d'Ennius, 25.  
 — de Sénèque, 243.  
 — d'Hosidius Géta, 305.  
 Mémoires (les), 70.  
*Menæchmi*, 30, 34.  
 Ménénus Agrippa, 63.  
*Mercator*, 30.  
*Métamorphoses* d'Ovide, 209-212.  
 — (les) ou *l'Âne d'or*, 299.  
*Miles gloriosus*, 30, 36-38.  
 Mime (le), 54.  
 Minucius Félix, 307.  
 Montanus Votienus, 225.  
*Moretum*, 148.  
*Morts des persécuteurs* (sur les), 314.  
 Moselle (la), 326.  
*Mostellaria*, 30.

## N

Nævius, 17, 24, 25.  
*Natalicia* (les) de saint Félix, 333.  
*Natura (de) rerum*, 84.  
 Némésien, 305.  
*Nénies* (les), 10.  
 Néron, 246.  
 Nonius Marcellus, 323.  
*Nuits attiques* (les), 293.

## O

*Octavie*, 243.  
 Octavius, 308.  
*Odes* d'Horace, 174-178.



*Œdipe*, 248.  
*Opuscula ruralia*, 298.  
*Orateur* (l'), 112, 113.  
*Oratorum et rhetorum sententiæ*, 224.  
*Origines*, 68.  
*Orose*, 337.  
*Ovide*, 207.

## P

*Pacatus*, 320.  
*Pacuvius*, 21, 25.  
*Pætus Thrasæa*, 245.  
*Panegyrique de Trajan*, 275.  
*Panegyriques* (les), 70.  
*Papinien*, 306.  
*Papirius Fabianus*, 226.  
*Partitions oratoires*, 112.  
*Pasteur* (le), 307.  
*Paul*, 306.  
*Paulin de Nole*, 333.  
*Paulus*, 27.  
*Péristéphanon*, 332.  
*Persa*, 30.  
*Perse*, 245, 246.  
*Pervigilium Veneris*, 308.  
*Pétrone*, 235.  
*Pharsale* (la), 239.  
*Phèdre*, 243.  
*Phèdre*, 238.  
*Phéniciens* (les), 243.  
*Phénix*, 25.  
*Phénomènes* (les), 238.  
*Philippiques* (les), 100, 104.  
*Phormion*, 41, 48.  
*Plaute*, 29.  
*Pline l'Ancien*, 248, 249.  
*Pline le Jeune*, 274.  
*Plotin*, 306.  
*Poème apologétique*, 311.  
*Pœnulus*, 30.  
*Polémon*, 290.  
*Pomponius de Bologne*, 56.  
*Pomponius Méla*, 235.  
*Pomponius Secundus*, 244.  
*Ponticus*, 215.  
*Pontiques* (les), 212.  
*Porcius Latro*, 225.  
*Porphyrius*, 305.  
*Postumius Albinus*, 68.  
*Prés* (les), 293.  
*Pro Cornelio*, 97.  
*Pro Dejotaro*, 100.  
*Pro Fonteio*, 111.  
*Pro lege Manilia*, 97.

*Pro Ligario*, 100.  
*Pro Marcello*, 100.  
*Pro Milone*, 108-110.  
*Pro Murena*, 106-108, 111.  
*Pro Quintio*, 96.  
*Properce*, 199, 203.  
*Prudence*, 321, 331.  
*Pseudolus*, 30.  
*Psychomachie* (la), 332.  
*Publilius Syrus*, 59.  
*Pylade*, 244.

## Q

*Questions naturelles*, 229.  
*Quinte-Curce*, 234.  
*Quintilien*, 219.

## R

*Rabirius*, 215.  
*Relation de Symmaque*, 320.  
*Remèdes de l'amour* (les), 203.  
*Remmius Palæmon*, 245.  
*Res excellentes*, 297.  
*Rudens*, 30, 39.  
*Rutilius Namatianus*, 323.  
*Rutilius Rufus*, 70.

## S

*Saléius Bassus*, 261.  
*Salluste*, 70, 128.  
*Salvius Julianus*, 292.  
*Satire* (la), 73.  
*Satires Ménippées*, 123.  
*Satires d'Horace*, 170, 172.  
 — de Juvénal, 278-283.  
*Satura* (la), 11, 73.  
*Saturnales*, 322.  
*Satyricon ou Satiræ*, 235.  
*Sénèque le Père*, 224, 225.  
*Sénèque le Philosophe*, 225, 243.  
*Septimius Séréus*, 296.  
*Séréus*, 231, 232.  
*Séréus Sammonicus*, 305.  
*Sermons*, 336.  
*Servilius Nonianus*, 234.  
*Servius*, 322.  
*Sidoine Apollinaire*, 243.  
*Silius Italicus*, 256.  
*Silves* (les), 257.  
*Smyrna*, 81.  
*Sotion*, 226.

Solin, 305.  
 Spartien, 313.  
*Spectacles* (sur les), 340.  
 Stace, 256.  
*Stichus*, 30, 34, 39.  
 Suétone, 290, 293.  
 Sulpice Apollinaire, 295.  
 Sulpice Sévère, 337.  
 Sulpicia, 199.  
 Sulpicius Rufus, 92.  
 Sylla, 70.  
 Symmaque, 320.

## T

Tacite, 263.  
 Térénce, 40.  
 Téréntianus Maurus, 305.  
 Téréntius Varron d'Atax, 81, 199.  
 Tertullien, 309.  
*Thébalde* (la), 257.  
 Théocrite, 81.  
*Thyeste* d'Ennius, 25.  
 — de Sénèque, 243.  
 — de C. Maternus, 261.  
 Tibulle, 199.  
 Tite-Live, 189.  
 Titinius, 54.  
*Topiques*, 112.  
 Trabéa, 53.  
*Traité de la Trinité*, 328.  
 Trébellius Pollion, 212.

*Trinummus*, 30, 32.  
*Tristes* (les), 212.  
 Trogue-Pompée, 295.  
*Troyennes* (les), 243.  
*Truculentus*, 30, 33.  
 Turpilius, 53.  
*Tusculanes*, 114, 116.

## U

Ulpien, 306.

## V

Valère Maxime, 234.  
 Valérius Antias, 69.  
 Valérius Caton, 80.  
 Valérius Flaccus, 255.  
 Valérius Probus, 295.  
 Valérius Publicola, 63.  
 Valgius Rufus, 199.  
 Varius, 27.  
 Varron, 123.  
 Velleius Paternulus, 224.  
*Verrines* (les), 103.  
 Victor, pape, 307.  
 Virgile, 145.  
 Virginius Flavus, 245.  
 Vopiscus, 313.  
 Vulcain Gallicanus, 316.  
*Vulgate*, 330.

## X

*Xenia*, 269.

# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION

### CARACTÈRES GÉNÉRAUX ET GRANDES DIVISIONS DE LA LITTÉRATURE LATINE.

L'esprit romain. — La langue. — La religion. — Inté-  
rêt de l'histoire de la littérature latine. — Ses grandes  
divisions. .... 1

---

## PREMIÈRE PÉRIODE

### PÉRIODE ANCHALIQUE

#### VUE D'ENSEMBLE.

Documents en prose, privés et publics. — Œuvres en vers.  
— Poésie religieuse : chant des Saliens et des Arvales.  
— Poésie profane : *nénies* ; inscriptions ; chants de triom-  
phe. — Vers fescennins ; *satura*. — Représentations dra-  
matiques. — Conclusion. .... 1

---

## DEUXIÈME PÉRIODE

### PÉRIODE D'INITIATION A LA LITTÉRATURE GRECQUE

#### CHAPITRE PREMIER

##### L'ÉPOPÉE.

Livius Andronicus : imitation servile de la Grèce. — Næ-  
vius : tentative pour créer une poésie nationale. — En-



nus : association de l'esprit romain et des formes grecques; ses <i>Annales</i> .....	15
---	----

## CHAPITRE II

## LA TRAGÉDIE.

Le théâtre grec à Rome : son organisation matérielle; le chœur; le <i>canticum</i> . — La tragédie imitée du grec; ses principaux représentants : Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Pacuvius, Accius. — Tragédie nationale. Décadence du genre.....	22
--	----

## CHAPITRE III

## LA COMÉDIE.

La comédie.	
Plaute : sa vie et ses œuvres. — En quoi Plaute est Grec. — En quoi il est Romain. — Son talent : l'intrigue, les caractères, le comique. — Direction nouvelle imprimée à la comédie : Cæcilius.	
Térence : sa vie, son système dramatique. — L'intrigue, les caractères, le comique. — Essai de comédie nationale : la <i>fabula togata</i> . — Les genres populaires : l'atellane, le mime.....	29

## CHAPITRE IV

LUTTE CONTRE L'HELLÉNISME. — CATON. — L'ÉLOQUENCE.  
L'HISTOIRE.

Caton : son caractère, ses idées, ses préjugés contre la culture grecque. — Son talent et ses ouvrages. — Origine de l'éloquence latine : Caton orateur. — La rhétorique grecque à Rome. — Les Gracques. — Antoine et Crassus. — Le genre historique à Rome; ses lacunes. — Les <i>Annales</i> . — L'histoire proprement dite : Caton. — Les <i>Mémoires</i> .....	60
--	----

## CHAPITRE V

## LA SATIRE.

Origine du genre; ses rapports avec la <i>satira</i> dramatique. — Lucilius : portée morale et sociale de ses satires; son talent poétique.....	73
---	----

## TROISIÈME PÉRIODE

## ÉPOQUE DE CICÉRON

## CHAPITRE PREMIER

## LA POÉSIE : CATULLE, LUCRÈCE.

Les continuateurs du passé : poètes épiques et dramatiques. — Le groupe des Alexandrins : Valérius Caton et ses disciples. — L'idylle héroïque et mythologique; la poésie personnelle.

Catulle : sa vie, son œuvre, son talent. — Services rendus par cette école.

Lucrèce : son caractère, ses opinions. — Analyse de son poème. — Sentiments qui l'inspirent. — Son mérite littéraire..... 79

## CHAPITRE II

## L'ÉLOQUENCE : CICÉRON.

Les prédécesseurs de Cicéron : Sulpicius, Cotta, Hortensius. — Les contemporains de Cicéron : Brutus, Caton, Calvus, Cælius, César.

Cicéron : sa carrière politique et oratoire; son caractère. — Ses harangues politiques. — Ses plaidoyers. — Ses ouvrages de rhétorique. — Ses traités philosophiques. — Sa correspondance..... 92

## CHAPITRE III

## L'ÉRUDITION. — L'HISTOIRE.

Varron. — Cornélius Népos.

César : ouvrages divers. — Les *Commentaires*.

Salluste : sa vie. — Ses tendances psychologiques et morales : les prologues, les portraits, les discours. — Son style : concision et archaïsme. — Défauts de Salluste. — Salluste historien; son impartialité..... 123

## QUATRIÈME PÉRIODE

## LE SIÈCLE D'AUGUSTE

## CHAPITRE PREMIER

## LE SIÈCLE D'AUGUSTE. — VIRGILE.

Auguste et les lettres. — La société et les grands écrivains du temps. — Le goût nouveau.  
 Virgile : sa vie et son caractère. — Virgile poète bucolique : les *Églogues*. — Virgile poète didactique : les *Géorgiques*. — Virgile poète épique : l'*Énéide*. — Le génie de Virgile. — Son style et sa versification..... 141

## CHAPITRE II

## HORACE.

Sa biographie. — Horace poète satirique : les *Épodes*; les *Satires*. — Horace poète lyrique : les *Odes*. — Horace moraliste : les *Épîtres*. — Les théories littéraires d'Horace : le second livre des *Épîtres* et l'*Art poétique*. — Son style et sa versification..... 168

## CHAPITRE III

## L'HISTOIRE A L'ÉPOQUE D'AUGUSTE. — TITE-LIVE.

Tite-Live : sa biographie. — Valeur historique de son œuvre. — Ses mérites littéraires..... 189

## CHAPITRE IV

## LES POÈTES ÉLÉGIAQUES.

Débuts de l'élegie latine : son originalité.  
 Tibulle : sa vie, ses œuvres.  
 Propertius : Sa vie, ses œuvres. — Ses élégies nationales.  
 Ovide : ses œuvres légères. — Les *Fastes*; les *Métamorphoses*. — Exil d'Ovide : les *Tristes*; les *Pontiques*. — Poètes secondaires de la fin du siècle d'Auguste..... 199



## CINQUIÈME PÉRIODE

## LE PREMIER SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

## CHAPITRE PREMIER

## LA LITTÉRATURE SOUS LA DYNASTIE JULIENNE. — LA PROSE.

- Le régime politique sous la dynastie julienne. — Les influences littéraires : changement du goût. — Les lectures publiques. — Les écoles de rhéteurs.
- Sénèque le Père. — Sa biographie. — La rhétorique à Rome d'après Sénèque.
- Sénèque le Philosophe. — Ses prédécesseurs. — Sa biographie. — Ses écrits. — Sa morale. — Son style.
- Les autres prosateurs. — L'histoire sous Tibère, Claude et Néron. — L'agriculture : Columelle. — Le roman : Pétrone..... 221

## CHAPITRE II

## LA LITTÉRATURE SOUS LA DYNASTIE JULIENNE. — LA POÉSIE.

- Germanicus. — Phèdre.
- La poésie épique : Lucain. — Vie de Lucain. — Originalité de la *Pharsale*.
- Les tragédies de Sénèque. — Quel en est l'auteur? — Leurs mérites et leurs défauts. — Le théâtre sous l'empire.
- La satire : Perse. — Sa vie. — Son talent. Autres poètes de ce temps..... 238

## CHAPITRE III

## LA LITTÉRATURE SOUS LES FLAVIENS. — LA PROSE.

- Pline l'Ancien. — Sa vie. — Son *Histoire naturelle*.
- La réaction classique.
- Quintilien : sa biographie. — L'éducation d'après Quintilien. — Sa rhétorique. — Son influence littéraire..... 248.

## CHAPITRE IV

## LA LITTÉRATURE SOUS LES FLAVIENS. — LA POÉSIE.

- L'épopée : Valérius Flaccus. — Silius Italicus. — Stace. — Les *Silves* de Stace.
- L'épigramme : Martial. — Sa vie. — Son talent. — Autres poètes contemporains.. ..... 255

## CHAPITRE V

L'ÉPOQUE DE NERVA ET DE TRAJAN. — LA PROSE.

La littérature sous Nerva et Trajan ; le nouveau régime politique.

Tacite : sa vie. — Ses débuts littéraires : le *Dialogue des orateurs*. — Ses débuts historiques : l'*Agricola* et la *Germanie*. — Ses grandes œuvres : les *Histoires* et les *Annales*. — Tacite historien. — Tacite moraliste. — Tacite écrivain ..... 262

## CHAPITRE VI

L'ÉPOQUE DE NERVA ET DE TRAJAN. — LA PROSE.

Pline le Jeune. — Sa vie et son caractère. — Son talent... 274

## CHAPITRE VII

L'ÉPOQUE DE NERVA ET DE TRAJAN. — LA POÉSIE.

Juvénal. — Sa vie. — Ses *Satires*. — La sincérité et l'exactitude de ses peintures. — Son génie..... 278

## SIXIÈME PÉRIODE

## PÉRIODE DE DÉCADENCE

## CHAPITRE PREMIER

LE DEUXIÈME SIÈCLE.

Réveil de l'esprit grec et épuisement de l'esprit romain. — Le dilettantisme et l'archaïsme. — La philosophie, le droit et la religion.

L'érudition, l'histoire et la grammaire : Suétone, Florus, Suïpice Apollinaire et Aulu-Gelle.

La poésie. — L'éloquence : Fronton.

La sophistique et le roman : Apulée..... 289

## CHAPITRE II

LE TROISIÈME SIÈCLE.

L'empire au III<sup>e</sup> siècle. — Stérilité de la littérature. — Le droit et la philosophie.

Les débuts de la littérature chrétienne. — Minucius Félix. — Tertullien. — Cyprien. — Commodien.	
L'époque de Dioclétien. — Les panégyristes. — L'Histoire Auguste. — Arnobe. — Lactance.....	30

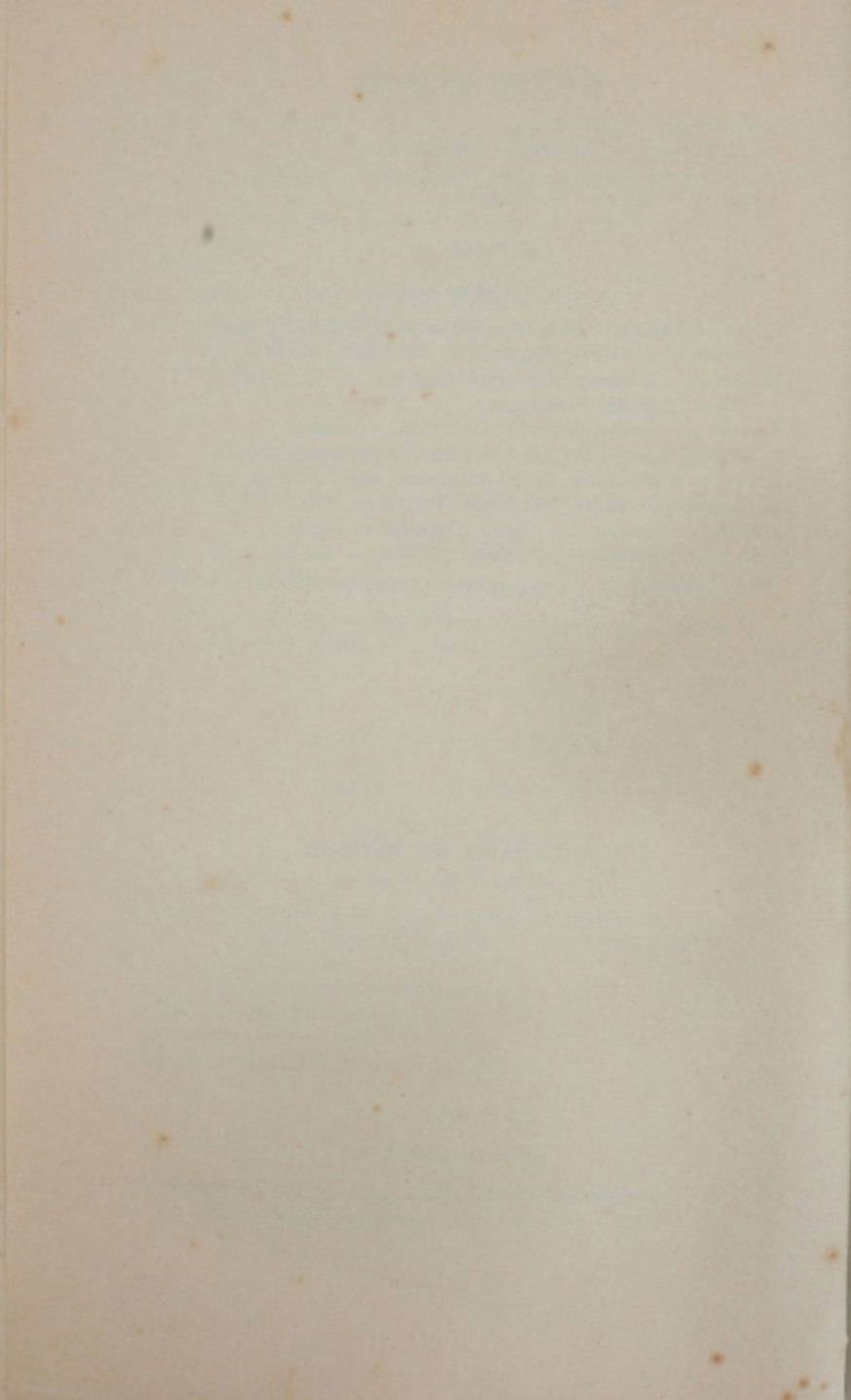
## CHAPITRE III

## LE QUATRIÈME SIÈCLE.

L'empire chrétien. — Les derniers païens. — L'éloquence: — Symmaque. — La grammaire : Macrobe, Servius. — L'histoire : Ammien Marcellin, Eutrope. — La poésie : Claudien, Rutilius Namatianus.	
Les chrétiens restés païens d'inspiration : Ausone.	
La grande époque de la littérature chrétienne. — La prose : saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme. — La poésie : Juvencus, Prudence, Paulin de Nole.	
La chute de l'empire. — Saint Augustin et Orose.	
La fin de la littérature classique : Boèce. — La fin de la langue latine.....	313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







**EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE**

- La Littérature française par les textes**, par RENÉ CANAT, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée d'Angers, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. 1 vol. in-12, broché. 3 50  
— Relié toile souple..... 4 »
- Histoire de la littérature française**, par RENÉ DOUMIC, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, professeur de l'Université. 1 vol. in-12 broché..... 3 50  
— Relié toile souple..... 4 »
- Histoire de la littérature latine**, par MM. ALF. JEANROY, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse, et A. PUECH, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-12, broché..... 2 75  
— Relié toile souple..... 3 25
- Histoire de la littérature grecque**, par MAX EGGER, agrégé des lettres et de grammaire, professeur au lycée Henri IV, docteur de l'Université de Paris. 1 vol. in-12, broché. 3 »  
— Relié toile souple..... 3 50
- Auteurs français** (études critiques et analyses), par LÉON LEVRAULT, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, professeur au lycée de Rouen. 1 vol. in-12, br. 3 50  
— Relié toile souple..... 4 »
- Auteurs latins** (études critiques et analyses), par LE MÊME. 1 vol. in-12, broché..... 2 50  
— Relié toile souple..... 3 »
- Auteurs grecs** (études critiques et analyses), par LE MÊME. 1 vol. in-12, broché..... 2 50  
— Relié toile souple..... 3 »
- (Ces trois volumes sont conformes au programme des classes de seconde et de première de l'enseignement secondaire.)*
- Études littéraires sur les auteurs français** prescrits pour l'examen du *brevet supérieur* (1907-1909), par MM. RENÉ DOUMIC et LÉON LEVRAULT. 1 vol. in-12, broché..... 3 50
- Cours supérieur de grammaire et de langue française**, par E. LAPORTE, inspecteur de l'enseignement primaire, et CH. RAGUET, agrégé de grammaire professeur de l'Université. 1 vol. in-12, relié toile..... 2 80
- Collection "**Les Grands Éducateurs**". Chaque volume, in-18 raisin, broché..... » 90
- Collection "**Les Philosophes**". Chaque volume, in-18 raisin, broché..... » 90
- Collection "**Les Genres littéraires**". Chaque volume, in-18 raisin, broché..... » 75
- Collection "**La Composition française**". Chaque volume, in-18 raisin, broché..... » 90

[Demander le prospectus spécial à chacune de ces collections.]